
Le roman
de Renart

Le roman de Renart

Texte intégral

… adaptation de Jeanne Leroy-Allais

… illustré par Benjamin Rabier



Titre original : *Le roman du Renart*

Date de première publication : *1909*

Frontispice : *Auguste Vimar*



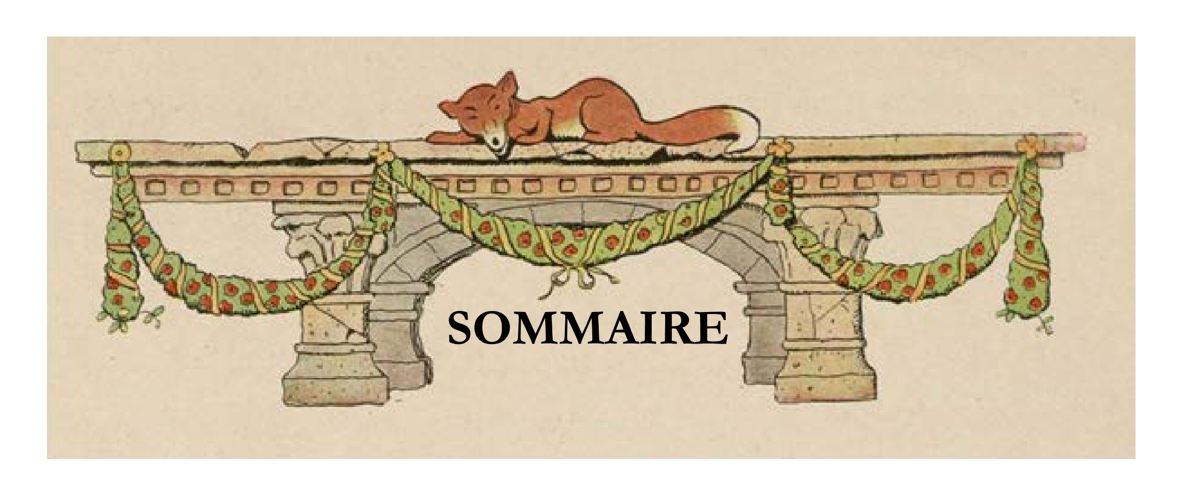
L'heure du déjeuner, à Maupertuis

PRÉFACE

Notre dessein a été de présenter au public la grande « épopée animale » du Moyen-âge sous une forme aisément accessible, tout en respectant, autant qu'il se pouvait, la couleur si pittoresque et si savoureuse de l'original.

L'ensemble des contes, dont notre recueil est une adaptation, et qui remontent pour la plupart aux XIIe et XIIIe siècles, formait un vaste cycle compris sous l'appellation de Roman de Renart. Le nom commun de Renart en ancien français était « goupil ». Les auteurs qui composèrent le récit de ses aventures donnèrent le nom propre de Renart à leur malicieux héros. Renart fut ainsi le goupil, comme Noble fut le lion, Ysengrin le loup et Chantecler le coq.

À partir du XIIIe siècle, le nom commun renard a désigné l'animal appelé jusqu'alors golpil - ou goupil -, d'après une forme du latin vulpus. Cela témoigne de l'extraordinaire fortune que le Roman de Renart a conquise, dès l'origine, auprès de l'imagination populaire.

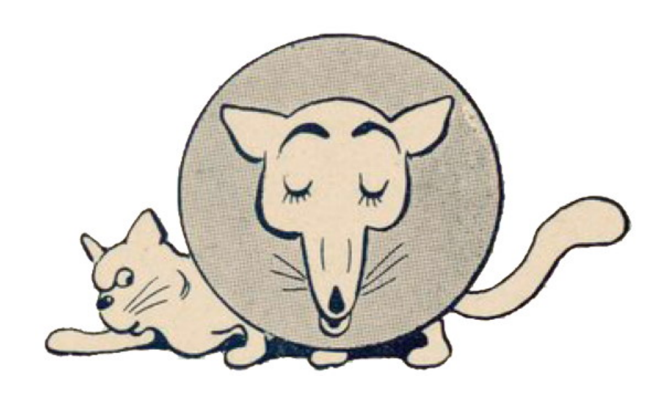


SOMMAIRE

LIVRE PREMIER

LIVRE DEUXIÈME

Le procès de Renart



LIVRE PREMIER

- Première aventure -

Comment Renart emporta de nuit les jambons d'Ysengrin

Un matin, Renart entra chez son compère loup, l'œil morne et la fourrure mal lissée.



La disette régnait au pays ; bien malgré lui, Renart faisait carême, et, ce matin-là, il se sentait, plus que de coutume, l'estomac creux et les dents longues.

Tout de suite, Ysengrin s'aperçut de l'état fâcheux de Renart, et, feignant une grande sollicitude :

« Qu'est-ce donc, beau neveu ? Vous avez l'air bien mal en point.

— Je suis, en effet, très mal en point, répondit Renart d'un ton piteux, et ma faiblesse est grande.

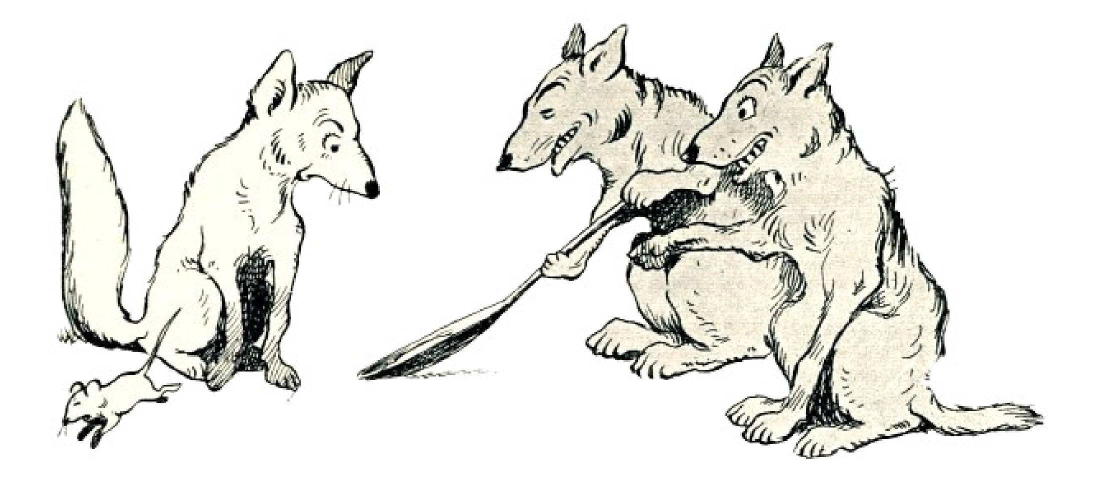
Ce disant, il tournait un œil d'envie vers trois beaux jambons qui pendaient aux solives, gras, roses et fumés à souhait. Ysengrin surprit ce regard et demanda :

— N’avez-vous point déjeuné ?

— Hélas, non.

Le loup fit un geste désolé, et, s’adressant à son épouse :

— Dame Hersent, faites bien vite cuire une rate à ce pauvre garçon. Ne vous défendez pas, beau neveu, elle est toute petite !



C’est précisément ce qui chiffonnait Renart : que la rate fût si petite, et même que le mets offert ne fût… qu’une rate. Il aurait bien préféré le beau jambon des solives !

— Vous avez là de superbes jambons, mon oncle, dit-il avec une convoitise qu’il cherchait en vain à dissimuler.

— Ma foi oui, superbes, répondit Ysengrin d’un ton prétentieux.

— À les mettre si bien en vue, ne craignez-vous point de tenter les passants, surtout par ce temps de disette ? Il serait peut-être sage de les manger sans délai, et d’en faire profiter vos parents et amis.

— Certes non ! fit délibérément le loup. J’entends les manger à loisir et n’en faire profiter personne !

— À votre place, insista Renart, confus de s’être laissé deviner, je les cacherais tout au moins soigneusement, et je crierais bien fort qu’on me les a volés.

— Que non ! Je ne crains pas les passants. Ils peuvent contempler mes jambons à leur aise, ils n’y goûteront point.

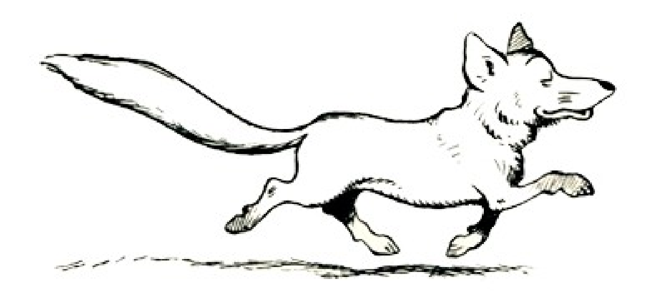
Sans rien dire de plus, Renart consomma la maigre pitance qui lui était offerte ; puis la tête basse et la queue entre les jambes, il regagna son château de Maupertuis.

Mais Renart ne demeure pas volontiers sous le coup d'une défaite ou d'un affront, et il a plus d'un tour dans son sac.



La nuit suivante, il revient de son pas velouté à la demeure d'Ysengrin. Il grimpe sur le toit et, sans faire de bruit, y creuse un grand trou à l'endroit où les jambons sont suspendus ; il les décroche l'un après l'autre et les emporte chez lui, où sa femme, Hermeline, et ses enfants, Malebranche et Percehaie, attendent impatiemment le résultat de son expédition.

En hâte, on débite l'un des jambons, on le fait cuire, on le déguste, réparant ainsi d'un seul coup la diète sévère des jours passés. Puis, bien repu cette fois, l'œil vif, la fourrure lisse et brillante, Renart s'en retourne à la maison d'Ysengrin.





Il les emporte chez lui, où sa femme, Hermeline, et ses enfants attendent impatiemment.

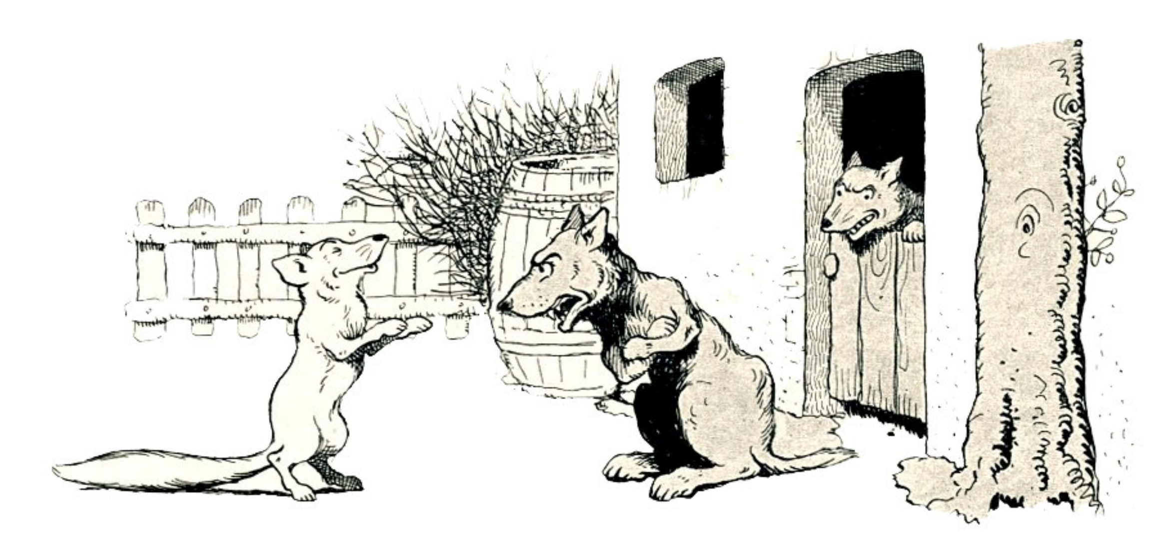
Celui-ci venait de s'éveiller, et, constatant le larcin dont il avait été victime, remplissait le voisinage de sa clameur.

« Çà, mon oncle, que vous est-il arrivé ? s'enquit Renart, sur un ton de sollicitude inquiète.

— Mes jambons, mes superbes jambons ! cria Ysengrin de plus belle.

— Eh bien, mon oncle, *vos jambons, vos superbes jambons*, qu'y-a-t-il ?

— On me les a volés !



Renart prit un air entendu.

— Ah, ah ! fit-il. Voilà qui est bien joué !

— Que voulez-vous dire ?

— Continuez, mon oncle, criez encore plus fort ! Les plus malins s'y laisseront prendre.

— Quand je vous dis qu'on me les a volés !

— Je vous entends.

— Quoi, *vous m'entendez* ? Vous expliquerez-vous, enfin ?

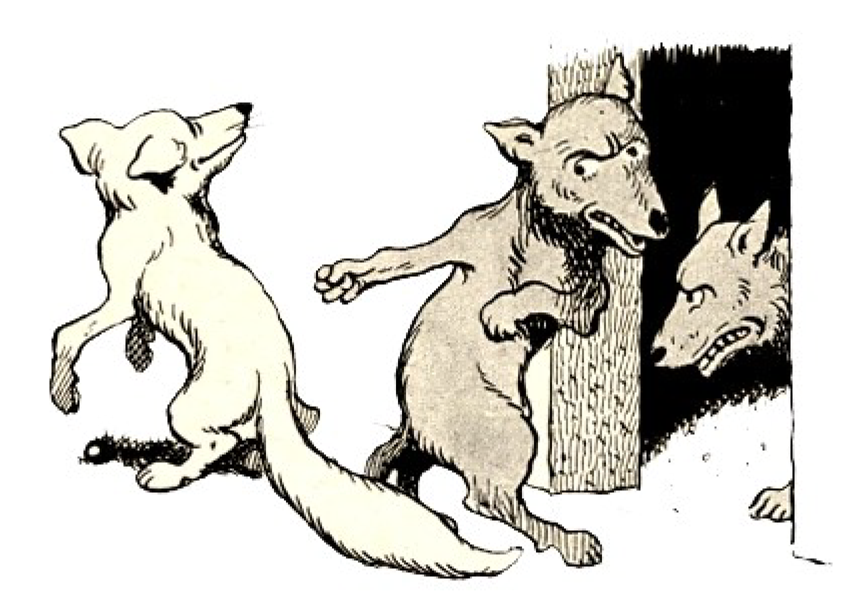
— Mon oncle, je suis très flatté que vous ayez trouvé bon le conseil que je vous ai donné hier : de cacher vos jambons, et de crier ensuite qu'on vous les avait volés.

Ysengrin semblait au comble de la fureur, et son épouse jugea bon d'intervenir.

— Ce n'est pas bien, Renart, de vous gausser de nous quand nous sommes dans la peine, dit Hersent. Si nous avions encore nos jambons, nous serions trop contents de vous en offrir une part.

— Il est fâcheux que vous ne vous en soyez pas aperçue plus tôt, ma tante. Voici maintenant votre toit crevé ; il le fallait, j'en suis d'accord, mais cela demandera de grandes réparations.

Ces propos et le ton goguenard de son neveu éveillèrent les soupçons d'Ysengrin dont la colère redoubla.



— Si jamais je découvre le larron, gronda-t-il en s'adressant à son neveu, que celui-là prenne garde. »

Renart ne jugea pas nécessaire de poursuivre le colloque. Riant sous cape, il regagna Maupertuis, où un bon somme vint réparer la fatigue de son expédition nocturne.



- Deuxième aventure -

Comment Renart entra dans la ferme de Constant Desnois Comment il emporta Chantecler et comment il ne le mangea pas

On était à la saison où les prés reverdissent, où les bois s'enfeuillent, où, du matin au soir, les oiseaux disent des chansons nouvelles.

Renart, un beau jour, sortit de chez lui pour jouir du renouveau et, par la même occasion, tenter fortune. Il se dirigea vers l'habitation de Messire Constant Desnois, châtelain fortuné, mais qui cultivait lui-même ses terres.

L'habitation était plantureuse et jolie. Dans le verger, les arbres montraient leurs branches couvertes de petits fruits vert tendre, indice d'une bonne récolte. Aux prairies, les vaches et leurs veaux, les juments et leurs poulains paissaient l'herbe fraîche, tandis qu'au fond du chemin creux, les moutons broutaient les jeunes pousses d'arbrisseau. Dans le ruisseau clair, frétillait le poisson argenté.

Le jardin alternait de carrés de légumes et de plates-bandes où s'épanouissaient narcisses, roses trémières, jonquilles et tournesols. Les giroflées fleurissaient au pied des murs et les iris, au faîte des toits. Dans les haies, les églantiers étaient tout roses et les aubépines toutes blanches. La colline embaumait le thym, l'hysope et la marjolaine.



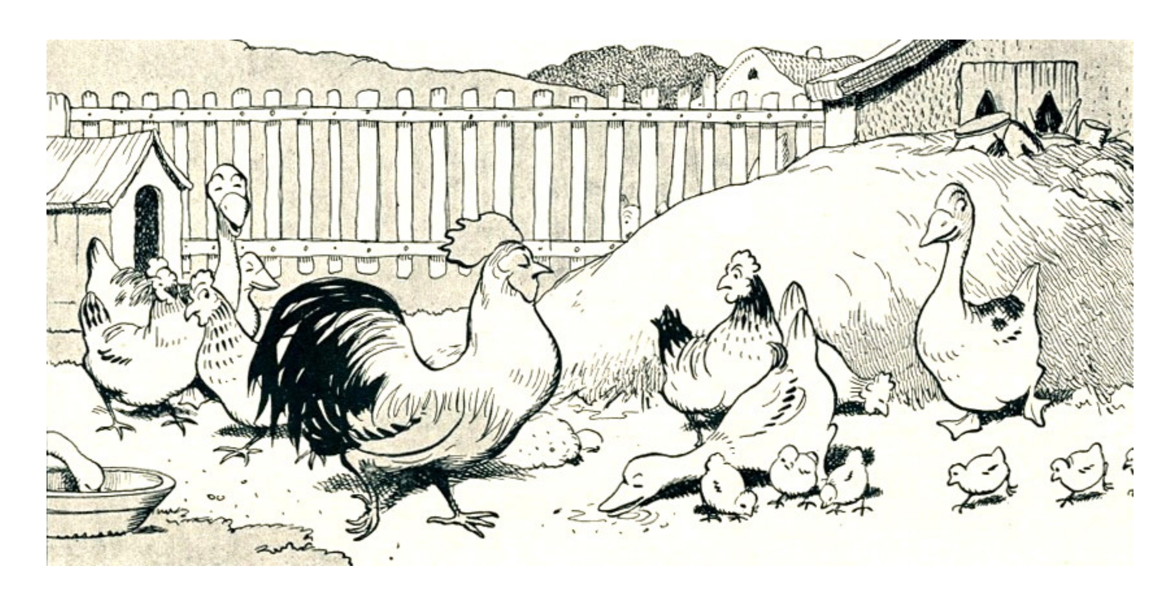


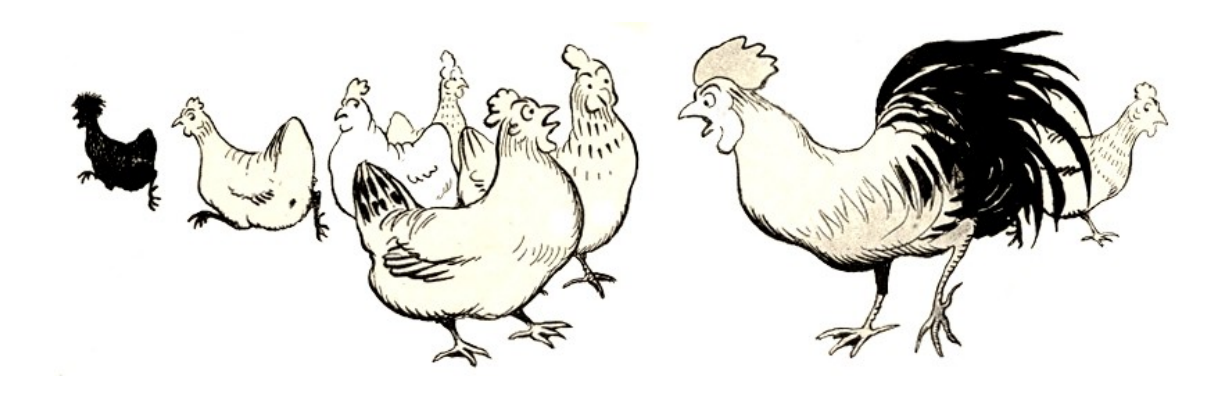
La maison elle-même respirait la prospérité. Le lardier regorgeait de viandes fraîches et salées, de quartiers de venaison, de saucisses et d'andouilles. À la laiterie, s'alignaient les jattes de lait, les mottes de beurre, les fromages crémeux. Des chapelets d'oignons et de fèves étaient pendus au plafond, et les gros œufs roux remplissaient des corbeilles.

Toutes ces beautés et toutes ces richesses aiguisaient l'appétit de Renart. Mais sa grande convoitise était pour la basse-cour, pleine de coqs fiers, de poules grassouillettes et de poussins dodus, de jars, d'oies et d'oisons, de canards, de canes et de canetons ; le tout claironnant, gloussant, caquetant.

Renart se promettait bien de ne pas rentrer à Maupertuis sans une proie sérieuse.

Justement la minute semblait propice à la maraude. Le maître inspectait ses terres, la maîtresse priait au moutier, la servante était allée au bourg pour vendre des chapons, les valets se trouvaient occupés ici et là, tous loin de l'habitation ; il ne restait plus au logis qu'une vieille toute chenue, qui n'était plus bonne qu'à filer sa quenouille : la place était, autant dire, sans défense.





Mais les palissades étaient faites de pieux longs, aigus et solides ; nul espoir d'en venir à bout. Les haies, serrées et pleines d'épines, n'auraient point livré passage à une souris. A la vérité, elles étaient assez basses et Renart les aurait bien franchies d'un bond, mais cette brusque entrée, en effrayant la poulaille, courait risque de donner l'éveil au voisinage. Renart serait alors découvert, poursuivi et peut-être tué.

Piteux et morose, il se demandait comment tirer parti de l'aventure quand, à force de tourner autour de l'enclos, il aperçut dans la haie un trou qui servait à l'écoulement des eaux.

Sans retard, il s'y glisse, non toutefois sans quelque dommage pour sa fourrure. Mais des poules l'ayant aperçu ont donné l'alarme, et toute la basse-cour de crier à tue-tête en voletant de tous côtés.

Le grand coq doré, Chanteclerc, qui somnolait sur une branche de sapin, s'éveille en sursaut et arrive le col tendu, les ailes basses, la plume hérissée.

« Qu'est-ce ? demanda-t-il d'un ton paternellement fâché. Pourquoi courez-vous ainsi comme des folles ?

— C'est, répond Pinte, la doyenne et la plus sage, c'est que nous avons eu bien peur.

— Et de quoi, je vous prie ?

— D'une bête des bois que nous avons vue entrer au jardin.

— Pinte, ma commère, vous radotez, sauf le respect que je vous dois. Nos palissades sont trop solides et nos haies trop drues pour qu'aucune bête des bois y puisse entrer.

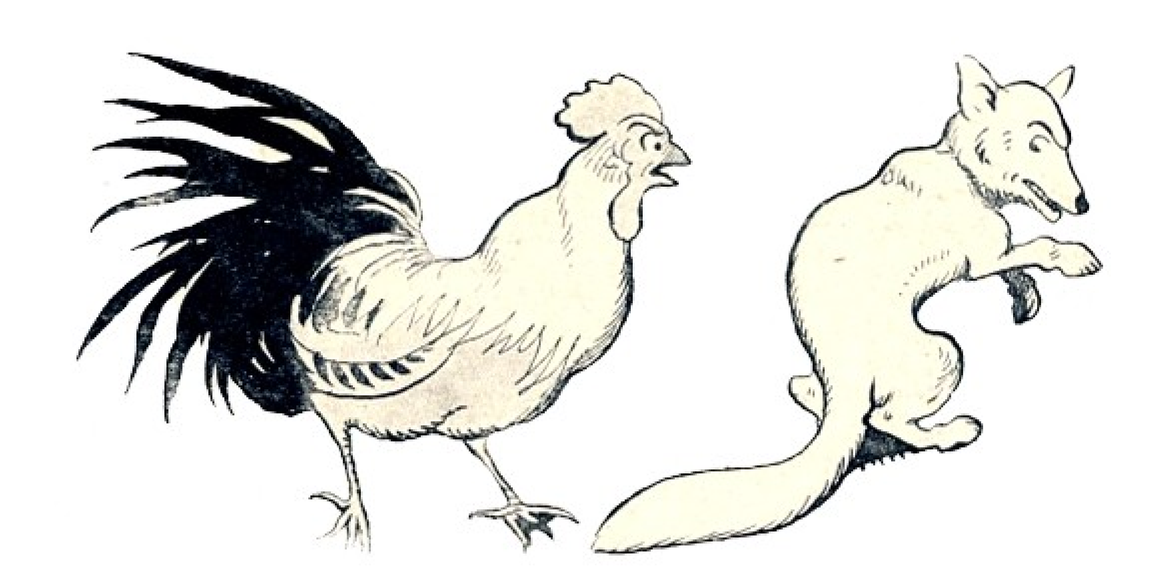
— Nous l'avons pourtant bien vue, et, tenez, je la vois encore, là, dans les terres, tout près de l'angélique. À son poil roux, ce doit être un goupil. »

Quelques poules l'ayant aperçu ont donné l'alarme, et toute la basse-cour de crier à tue-tête.

Renart se voyant découvert, résolut de changer de tactique. Il sortit des feuilles où il se tenait caché.

« Salut à vous, Chanteclerc !

À l'aspect de Renart, le coq se campa solidement sur ses ergots, tout prêt à la bataille.



— Pourquoi cette attitude guerrière, messire coq ? Ne savez-vous pas que la paix générale est conclue et proclamée ?

— Vous m'en voyez fort aise, fit Chanteclerc sans se départir de sa méfiance

— Désormais, tous les animaux, depuis les lions jusqu'aux sauterelles, depuis les loups jusqu'aux agneaux, vivront en paix. Ce sera l'âge d'or. Je venais précisément vous en apporter la nouvelle de la part de Noble, notre puissant roi qui m'a, en même temps, chargé de vous saluer de sa part.

— Saluez donc, Renart, et puis déguerpissez au plus vite. On n'est point céans animé de bonnes intentions à votre égard ; et si vous veniez à être découvert, je ne donnerais pas cher de votre peau.

— Je m'en vais, Chanteclerc, fit Renart avec un air de feinte obéissance ; mais, auparavant, me sera-t-il permis de vous adresser une requête ?

— Dites, Renart.

— Je voudrais vous entendre chanter, ne fût-ce que deux ou trois cocoricos. Au bois, nous sommes privés de bonne musique : les corneilles y sont plus nombreuses que les coqs. Quant aux petits oiseaux : fauvettes, pinsons, rossignols, peuh ! Je n'en fais point grand cas. Qu'est-ce que leurs menus cui-cuis, au prix de votre belle voix de trompette ?

— Si ce n'est que cela, fit Chanteclerc avec une condescendance pleine de satisfaction.

Et il entonna son cocorico le plus sonore.

— C'est assez bien, fit Renart. Mais vous souvient-il de Chanteclin, votre père ? C'est lui qui s'entendait à filer un son ! Sa voix était si haute, si claire et si belle, que chacun s'arrêtait pour le mieux écouter.

Le coq, piqué au jeu, chanta un nouveau motif où il mit toute son application et toute sa science.

— C'est déjà mieux, fit Renart ; mais Chanteclin, ah Chanteclin ! Il me revient qu'il avait une méthode à lui que vous ne suivez pas. Quand il voulait charmer les alentours, il fermait les yeux bien serré. Je l'ai vu cent fois.

— Comment, de ne voir goutte, cela faisait-il chanter mon père plus fort et mieux ?

— Je n'en sais rien ; toujours est-il qu'il le faisait et que cela lui réussissait à merveille. »

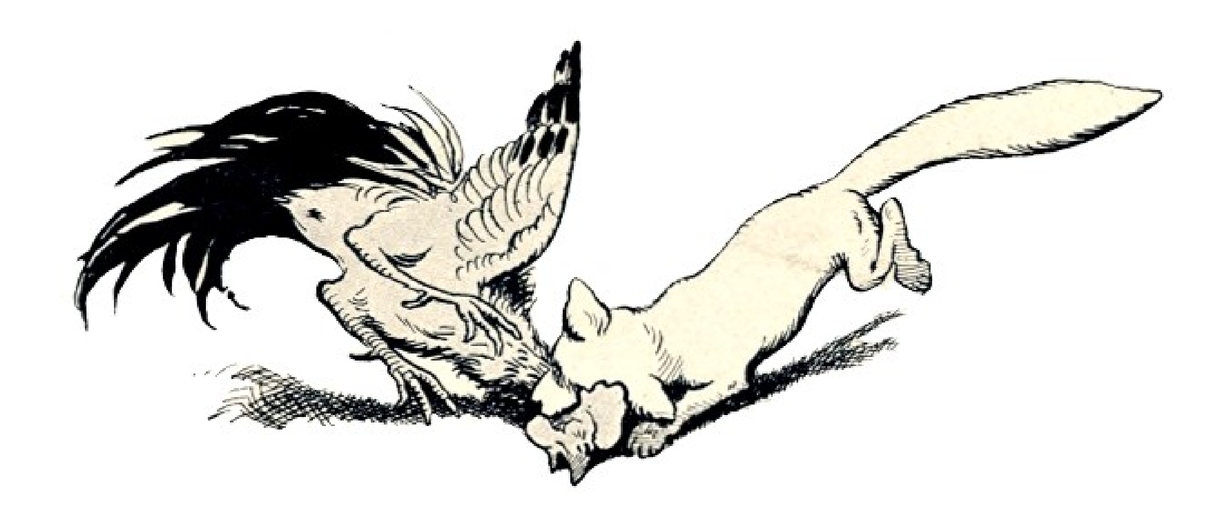
Pinte fit alors entendre un gloussement d'alarme. Fermer les yeux en face du traître !... Chanteclerc n'y pensait pas !

Mais le dit Chanteclerc était mordu par la vanité, et rien d'autre n'existait plus pour lui. Fermant les yeux aussi fort qu'il pouvait, il commença de filer un son qu'il jugeait magnifique.

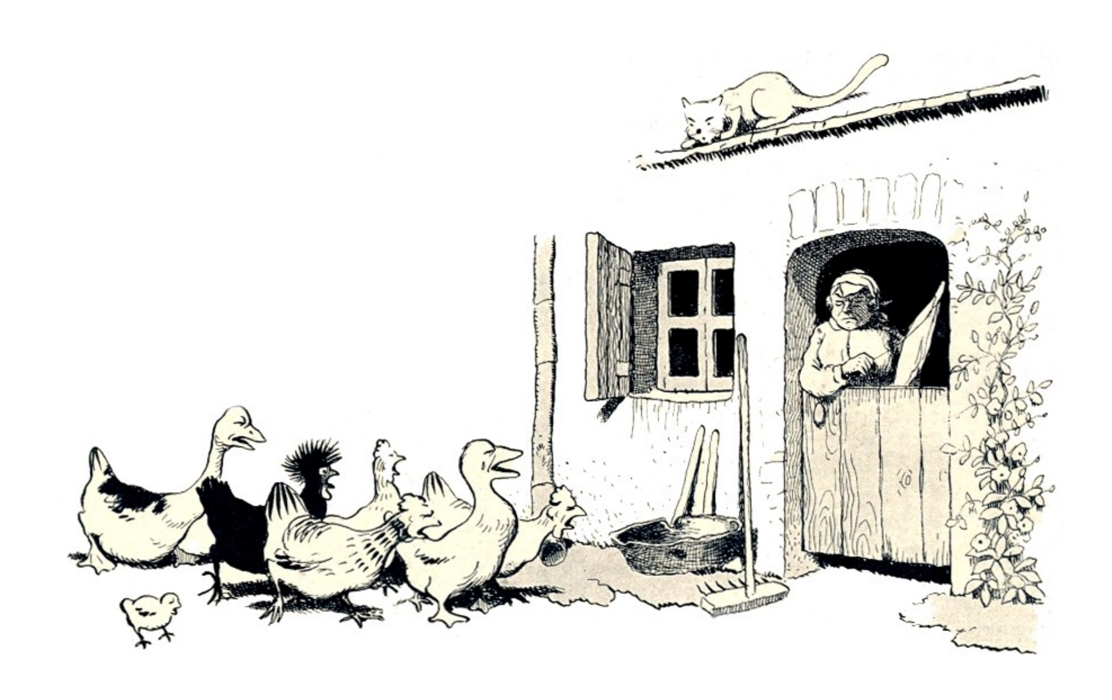


Quelques poules l'ayant aperçu ont donné l'alarme, et toute la basse-cour de crier à tue-tête.

Il ne le fila pas loin. Jugeant le moment opportun, Renart lui saute au col, et, passant par le trou d'eau qui lui avait déjà servi, il l'emporte vers les bois.



Les autres coqs, les poules, les oies, les canards, se mettent à piailler de toutes leurs forces, si bien que la vieille fileuse vient sur le seuil regarder ce qui se passe.



Elle aperçoit Renart et, de sa voix tremblante et cassée, appelle au secours les hommes du voisinage. Ils arrivent et donnent la chasse au glouton : qui avec une fourche, qui avec une faucille, qui avec un hoyau. Le meunier lâche après lui son dogue Mauvoisin, et tous de crier : « Haro ! Haro ! Au goupil qui emporte un coq ! »



Talonné par la peur, Renart franchit haies et fossés ; le voici à l'orée du bois, il se croit sauvé ; déjà il se réjouit à l'idée du bon repas qu'il va faire en compagnie de sa chère Hermeline et de leurs enfants.

Mais l'excès du péril rend Chanteclerc ingénieux, et lui inspire une ruse digne de son ravisseur.

— Messire, dit-il d'une voix étranglée, vous laisserez-vous ainsi honnir par ces vilains ? Quand ils crieront encore : 'Il emporte notre coq !', répondez-leur : 'Oui, je l'emporte à votre nez, à votre barbe', vous verrez comme cela les fera taire. »

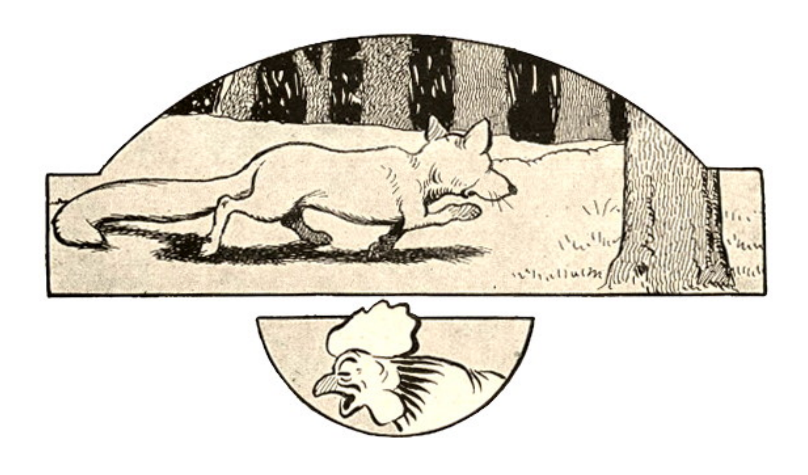
Il n'est sage, dit-on, qui parfois ne folleille. Renart l'éprouva pour son propre compte. Lui, si habile à tromper les autres, se trompa lui-même ce jour-là. Quand il entendit la voix du meunier, qu'il détestait plus particulièrement à cause de son dogue, il répondit, ainsi que Chanteclerc le lui avait conseillé : « Oui, je l'emporte à votre nez, à votre barbe. » Le coq ne l'eut pas plus tôt senti desserrer son étreinte qu'il s'échappe – perdant il est vrai quelques pennes, mais enchanté d'avoir échappé au glouton. –

Il vole au plus haut d'un hêtre et, de là, nargue Renart.

« Ha ! Beau porteur de nouvelles de paix, que vous semble de l'aventure ?

— Ce qu'il m'en semble, fait Renart confus, c'est qu'il ne ment pas celui qui dit : "Entre la cuiller et la bouche, il y a souvent encombre." »

Et, dépité, l'âme dolente et la panse vide, il file vers Maupertuis pendant que Chanteclerc, à grands coups d'ailes, regagnait tout joyeux son enclos.



Troisième aventure

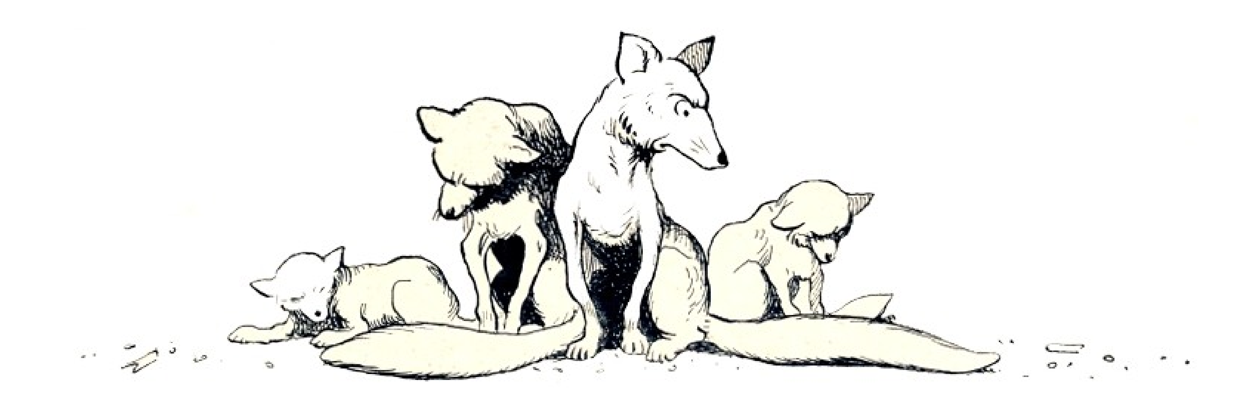
Comment Renart fit la rencontre des marchands de poisson, et comment il eut sa part des harengs et des anguilles

Depuis longtemps déjà, la table était rarement mise chez Renart.

L'hiver était si froid, que le gibier se terrait soigneusement et, bien loin à la ronde, on ne voyait ni poil ni plume. Quant à chercher pâture aux clapiers et aux basses-cours, il n'y fallait point songer. Les paysans qui restaient chez eux, ne pouvant travailler la terre, auraient bientôt fait de découvrir les larrons et de leur donner la chasse, trop heureux d'un peu de distraction dans ce morne hiver.

Hermeline et ses enfants dépérissaient à vue d'œil, et Renart se sentait si mal en point qu'il ne songeait plus à se moquer d'autrui.

Un matin, il quitte son château bien résolu à n'y rentrer qu'avec des provisions sérieuses.

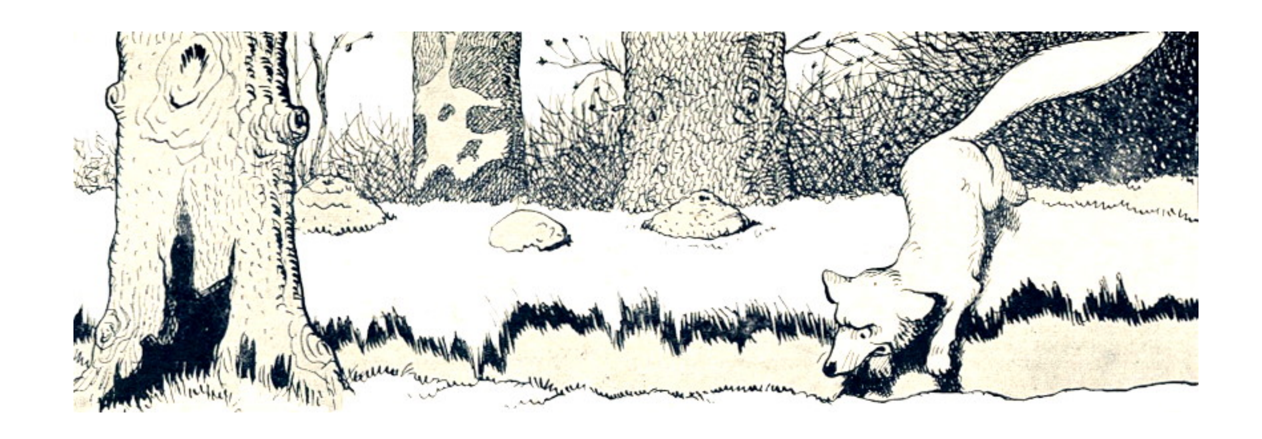


Il sort du bois, va dans la jonchaie en quête de quelque animal aquatique poussé hors de l'eau par la rigueur de la température.

Il cherche,… il fouille,… il guette… Rien.



Hermeline et ses enfants dépérissaient à vue d'œil, et Renart ne songeait plus à se moquer d'autrui.



Il gagne le chemin et s’aplatit dans le fossé : un rat, une taupe, une musaraigne, s’y trouveront peut-être. Maigre chère ! Mais, en temps de disette, il ne faut pas se montrer difficile. Hélas ! Le fossé est aussi désert que la jonchaie.

Renart grimpe au haut du talus, et là, à moitié enfoncé dans la haie pour se garer de la bise, il observe à droite et à gauche. Rien encore.

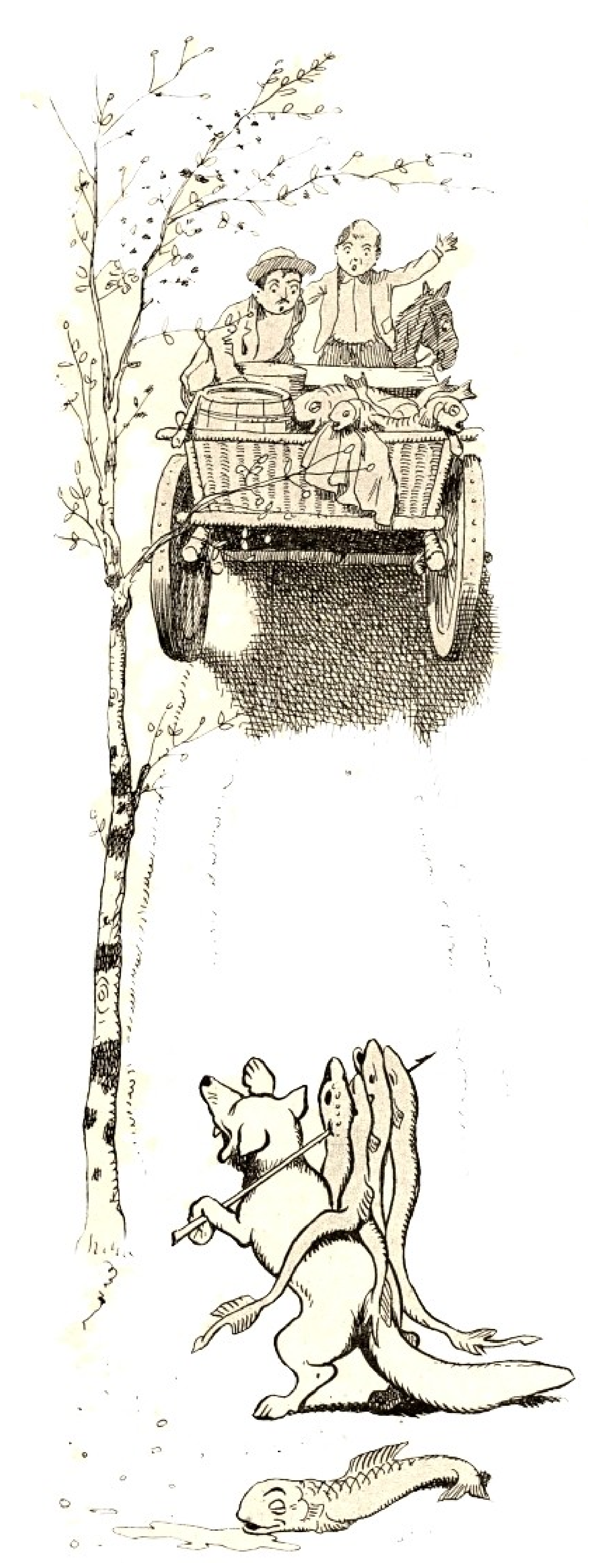
Pourtant, au bout d’un long moment, il entend grincer les roues d’une grosse voiture. Qu’est-ce ?

Renart connaît mieux que quiconque la route et ceux qui la fréquentent.

« Les poissonniers », se dit-il avec un espoir bientôt converti en résolution énergique. Une si belle occasion ne passera pas en vain près de lui. Son plan est vite conçu et encore plus vite exécuté.

Il s’étend sur le chemin, les pattes raidies, les dents découvertes, la langue pendante. Les marchands l’aperçoivent.





« Un goupil ! s'écrient-ils, un beau goupil avec une superbe fourrure ! Le froid l'aura saisi sans doute. Descendons, la proie sera facile. »

Ils descendent, armés de leurs bâtons, et s'approchent de Renart avec précaution, tout prêts à l'assommer.

Bien qu'il tremblât fort dans sa peau, Renart ne bouge pas plus qu'une souche. Les marchands le poussent du pied, le tirent, le secouent sans qu'il fasse le plus petit mouvement.

« La capture est encore plus facile qu'on ne le pensait, disent-ils ; le coquin est mort.

Un peu brutalement ils jettent Renart dans leur voiture, puis se mettent à deviser sur le profit qu'ils vont faire de sa peau.

— Elle vaut bien quatre livres, dit l'un.

— Mettez-en cinq, reprend l'autre ; elle est épaisse à souhait. C'est le bon moment pour les fourrures. Nous nous en déferons aisément. »

Mais *entre faire et dire, il y a un long trajet* ; les poissonniers en firent l'épreuve.

Sans s'émouvoir de leurs discours, Renart s'avance en rampant vers l'un des paniers, en tire la couverture et voit qu'il est plein de harengs frais. En quelques lampées il apaise la faim qui le tenaille ; puis, songeant à sa famille, il se met en devoir d'agencer ses provisions.

Le panier voisin contenait des anguilles et des lamproies. Il choisit les plus belles, en fait un tas, mais comment les emporter ?

Renart est ingénieux. Dans un coin, il avise de ces ardillons qui servent à embrocher le poisson ; il en prend ce qu'il lui faut et les passe dans la tête des anguilles.

Maintenant, il s'agit de quitter les lieux sans anicroche. La voiture côtoie la forêt, la route est complètement déserte ; l'instant est donc propice. Sa proie entre les dents, Renart saute lestement et gagne la lisière du bois.

« J'ai fait un excellent dîner, je ferai au logis un souper meilleur encore.

Sa faim étant apaisée, il retrouve son humeur facétieuse et goguenarde.

— Grand merci ! Seigneurs poissonniers et bon voyage ! crie-t-il aux marchands avec un grand salut. Grâce à vous, j'ai fait un excellent dîner ; et je ferai au logis un souper meilleur encore. Vous remarquerez, au moins, que j'ai fait avec vous un partage de frères. Si j'ai pris les plus beaux poissons, je vous en ai laissé le plus grand nombre !

Furieux, les marchands se mettent à crier *haro !* sur le rusé voleur.

— Au goupil ! Au goupil !

Mais il n'y avait personne sur la route ; avant qu'ils aient eu le temps de descendre, Renart était déjà à l'abri des futaies. Et, moroses, les poissonniers disaient entre eux :

— Ah ! Qu'il nous a bien trompés ! Nous qui comptions avoir cinq livres de sa peau, c'est lui, au contraire, qui nous refait d'au moins dix à douze livres de poisson. »





J'ai fait un excellent dîner, je ferai au logis un souper meilleur encore.

Quatrième aventure

Comment Ysengrin fut poliment débouté de sa supplique



Sans perdre de temps, Renart gagna Maupertuis, où Hermeline et ses enfants l'accueillirent avec tout le respect qui lui était dû, et la joie que leur causait son heureuse aubaine.

On écorche les anguilles, on les coupe en tronçons, on les assaisonne à point, on les met cuire, et, portes closes pour se tenir à l'abri du froid - et aussi des indiscrets -, toute la famille se met à table.





Mais la saison n’était pas plus favorable aux loups qu’aux goupils ; et Ysengrin, lui aussi, faisait carême. Comme il rôdait dans les parages de Maupertuis en quête d’un gibier sur lequel il ne comptait guère, il flaire la bonne cuisine de Renart.

Toc ! Toc !

Personne ne répond.

Toc ! Toc ! Toc !

Même silence.

Pan ! Pan ! Pan !

Les coups, cette fois plus forts et plus rapprochés, décident Renart à donner signe de vie. À une toute petite lucarne, il montre le bout de son nez.

« Qui est là ?

— Moi.

— Qui, moi ? Il y a beaucoup de *moi* en ce bas monde : exactement autant que de gens.

— Ysengrin.

— Ah ! Excusez, mon oncle, je vous prenais pour un larron.

— Fâcheuse méprise ! Ouvrez-moi donc, beau neveu. Je suis porteur de nouvelles intéressantes, que je vous conterai tout en partageant votre repas.



— Ah ! Vous venez donc en mendiant ?

— Non certes ! Mais en porteur de nouvelles.

— C'est que j'ai des hôtes de conséquence, et je ne puis les déranger.

— Quels sont-ils ? Renart.

— Allez toujours ! De ceux qu'on ne saurait déranger, vous dis-je. Au revoir donc !

— Écoutez, beau neveu, insiste Ysengrin, d'un ton de supplique, j'aime mieux tout vous avouer. J'étais venu céans pour quérir une bouchée de n'importe quoi. Et aussi pour vous prier de m'héberger cette nuit. La chasse – une chasse bien inutile – m'a poussé loin de chez moi, et, tel que vous me voyez, je suis sans gîte et sans pain.

— Que ne le disiez-vous plus tôt, mon oncle, je vous aurais secouru sans tant de paroles. Pensez-vous que j'aie oublié cette petite rate que vous m'offrîtes de si bon cœur, le jour où, moi aussi, j'étais affamé ?

Renart disparut une seconde, puis revint à la lucarne avec un menu tronçon d'anguille.

— Voilà ce que mes hôtes vous envoient. Oh ! Ne vous excusez pas, mon oncle, c'est un tout petit morceau.

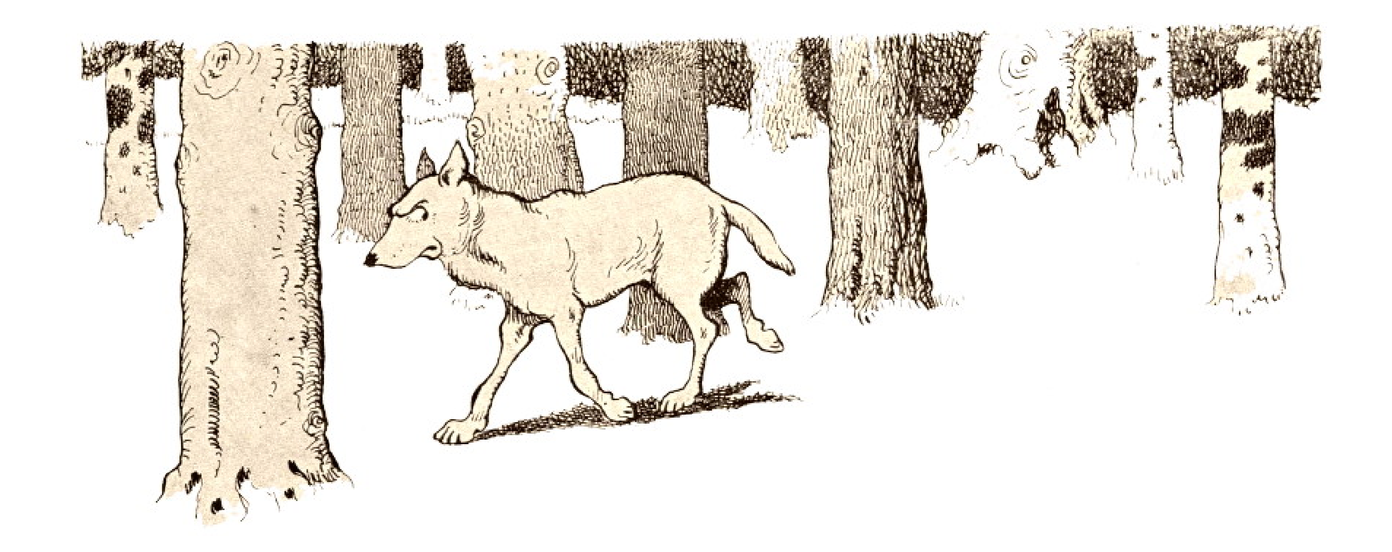
Effectivement, il était si petit qu'Ysengrin n'en fit qu'une bouchée.

— Le mets est-il bon ?

— Le meilleur du monde ; mais il est un peu court, ne pourrais-je en avoir encore un peu ?

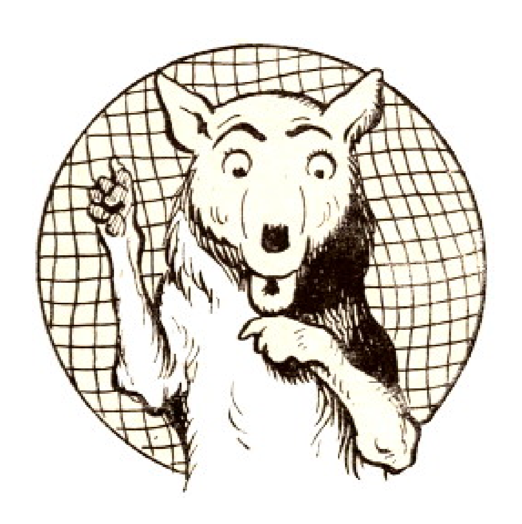


Renart revint à la lucarne avec un menu tronçon d'anguille.



— Y pensez-vous, mon oncle ? Je n'en ai que tout juste, et mes convives ne sont pas de ceux à qui l'on peut faire affront. Vous ne m'en voudrez pas, je suis sûr. Le don vaut quelque chose, mais l'intention vaut davantage. La rate que Dame Hersent me fit cuire l'autre jour était toute petite ; néanmoins je vous en eus la plus vive reconnaissance. »

Ysengrin n'était pas sûr que Renart ne se moquât point de lui ; mais il n'en voulut rien laisser paraître. L'hiver n'était pas fini, la disette non plus ; Renart avait de bonnes inventions dont on pouvait profiter à l'occasion ; il était donc prudent de le ménager.



Cinquième aventure

Où l'on voit comment Renart conduisit son compère à la pêche aux anguilles

C'était un peu avant Noël. Les gens étaient occupés de toutes parts à tuer, dépecer, saler leurs porcs ; et boudins, saucisses, andouilles, s'entassaient au lardier.

Ysengrin voulut prendre part à la réjouissance universelle et faire, lui aussi, une bonne ripaille.

Il va trouver Renart.

« Dites-moi, beau neveu, où donc trouvâtes-vous ces anguilles délicieuses que vous me fîtes goûter l'autre jour, et dont le fumet est encore présent à mon souvenir ?

— Je les pêchai moi-même dans un vivier tout près d'ici.

— Vraiment ! Serait-il indiscret de vous en demander le chemin ?

— Pas le moins du monde. Ce m'est une joie, au contraire, de vous faire profiter de mes bonnes aubaines.

— C'est trop de complaisance, Renart.

Le corbeau Tiecelin qui passait par là, n'en revenait pas de tant de cérémonies et il se demandait lequel était en train de duper l'autre.



— Partons donc, mon cher oncle, et, si vous suivez bien mes instructions, je puis vous promettre une pêche miraculeuse. »

La nuit était claire et glaciale, et l'étang se trouvait fortement gelé. On n'y voyait qu'un trou, que les paysans entretenaient soigneusement et près duquel ils déposaient la seille qui leur servait à puiser de l'eau.

— Voici l'endroit et voici l'instrument, fit Renart. Quand je veux du poisson, c'est là que je viens. Je me fais attacher le seau à la queue et j'attends patiemment. Dès que le seau me semble plein, je le tire hors de l'eau et j'apporte ma pêche à Hermeline, qui en fait ce que vous savez.

— Hermeline est une cuisinière de tout premier ordre, remarqua Ysengrin avec courtoisie.

— Dame Hersent ne lui est pas inférieure, fit Renart en retournant la politesse. Je n'oublie pas cette petite rate qu'elle accommoda l'autre jour à mon intention.

Là, mon oncle, vous voilà installé, la seille solidement attachée plonge bien dans le trou, vous n'avez qu'un peu de patience à prendre. Quant à moi, je reste dans ces parages à guetter les lapins de la garenne, qui sortent quelquefois au clair de lune pour se dégourdir les jambes, tout prêt, naturellement, à vous donner un coup de main si besoin en était.

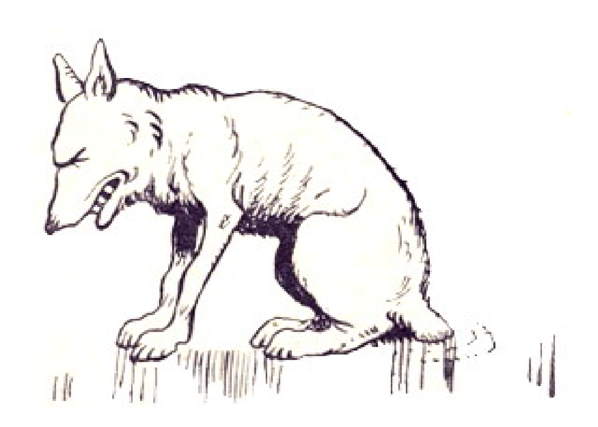
— Bonne chasse, Renart !

— Bonne pêche, Ysengrin ! »

Tapi sous un buisson voisin, la tête entre les pieds, Renart ne quitte pas de l'œil son compère qui, posé sur le bord du trou, la queue plongeant en partie, attend le poisson. Or, comme le froid est extrême, l'eau ne tarde pas à se figer, puis à se transformer en glace qui serre fortement la queue d'Ysengrin. Se sentant tiraillé, il croit que le seau s'alourdit parce que le poisson y arrive en quantité et il se réjouit.

« Tant de poisson en si peu de temps ! songe-t-il, Renart avait raison de m'annoncer une pêche miraculeuse. »

Toutefois, incommodé par ce qu'il croit le poids du seau, il se décide à regagner le bord de l'étang. Mais la glace a pris de la consistance, le trou s'est fermé, serrant la queue d'Ysengrin, qui ne peut plus bouger. Il s'agite, se démène, tire en avant, puis à droite, puis à gauche. Vains efforts, la glace ne cède point.



À la fin, il se décide à appeler Renart.

« Je suis las et transi, dit-il, je voudrais bien sortir, mais il y a tant de poisson dans la seille que je ne peux la soulever. Venez donc à mon aide, beau neveu.

Renart, qui faisait semblant de dormir, relève la tête et, avec un feint étonnement :

— Quoi ! Mon oncle, vous êtes encore là ! Le jour va poindre, hâtez-vous donc de fuir.

— Mais je te dis que le seau est trop lourd et que je ne peux bouger.

— Ah ! fait Renart sur un ton de gronderie paternelle, vous en avez voulu trop prendre. Le sage a bien raison de dire : *Qui trop désire, tout perd.* »



La nuit passe, l'aube paraît, le soleil se lève. La terre est toute blanche de neige et le froid redouble.

Messire Constant des Granges, un honnête vavasseur dont le manoir est proche de l'étang, se lève et inspecte l'horizon pour reconnaître le temps qu'il fera.

Soudain il aperçoit le loup.

Il sonne du cor, appelle les veneurs et les chiens, prend ses armes et fait seller un destrier.

Renart, sans attendre la fin de l'aventure, file prudemment sous bois, laissant sur la brèche le pauvre Ysengrin.

Malgré ses efforts désespérés, celui-ci n'est point parvenu à se dégager.

Un veneur et sa meute attaquent vigoureusement le loup, qui fait belle défense, mordant les uns, déchirant les autres de ses puissantes griffes, tenant le reste à distance par ses hurlements effroyables.

Messire des Granges arrive à la rescousse et, de sa vieille colichemarde, croit pourfendre le prisonnier.

Mais le coup porte à faux et c'est seulement la queue qu'il coupe.

Voilà donc Ysengrin délivré. Sans s'attarder à pleurer le bout de sa queue, il s'élance. Les chiens s'écartent pour lui faire passage, quitte à le poursuivre tout aussitôt.

Naturellement le loup ne les attend pas et il disparaît avant que bêtes et gens soient revenus de leur surprise.

Une fois sauvé, le pauvre Ysengrin gémit sur son infortune et maudit Renart.

« Hélas ! Que pensera de moi Dame Hersent ma digne épouse ? Et quelle figure ferais-je désormais à la Cour ? Ah ! Renart, si jamais l'occasion se trouve de te faire expier tes méfaits !



Le loup ne les attend pas et il disparaît avant que bêtes et gens soient revenus de leur surprise.

Sixième aventure

Comment Tiecelin le corbeau prit un fromage à la vieille, et comment Renart le prit à Tiecelin



Dans une plaine fleurie, que baignait un ruisseau clair, était l'habitation d'un fromager. Tout près de là se trouvait un petit bois de hêtres, où nichaient une énorme quantité de corbeaux.

Un jour d'été, il y avait un bon millier de fromages étendus sur des claies à prendre un tour de soleil, avant qu'on les porte au marché. Une femme les tournait et les retournait sans cesse pour les mettre à point. Mais vinrent à passer des voisines qui rentraient du bourg, et la conversation s'engagea tout aussitôt : sur le prix du beurre et celui des chapons, sur la fille du péager, qui épousait le jeune tisserand de laine.



Le mari de l'une avait la goutte, la bru de l'autre, la fièvre des marais... Celle-ci venait d'acheter une gorgerette ; à celle-là, les lavandières avaient perdu un napperon ; et tout ci, tout ça, tout l'autre, les mille aventures qui remplissent la vie des ménagères. Les braves femmes étaient si bien occupées de leurs propos, qu'elles ne voyaient point ce qui se passait autour d'elles.

Tiecelin qui, depuis un bon moment, guettait les fromages, jugea l'instant favorable et fondit sur le plus beau qu'il emporta au profond d'un hêtre.

La vieille l'aperçut, et furieuse :

« Ah, mon beau monsieur ! C'est donc pour vous que séchaient mes fromages ! Et le maître s'en prendra à moi !

Ce disant, elle jetait dans la direction du corbeau des pierres qui n'atteignaient personne.

— Taisez-vous, la vieille ! riposta Tiecelin, le maître fera bien de s'en prendre à vous, car il a raison celui qui dit que *c'est la mauvaise garde qui nourrit le loup*.

Et tout glorieux de sa proie, le corbeau se mit à l'entamer à grands coups de bec.

Renart, qui se reposait au frais, n'avait rien perdu de la scène.

— Bonne affaire, pense-t-il ; si elle peut réussir, j'aurai d'un seul coup le rôti et le dessert.

Du ton mielleux qu'il savait si bien prendre, il salua Tiecelin.

— Que le ciel vous maintienne en joie, mon compère ! Vous venez de me faire bien rire. Ah ! De quel ton plaisant, vous clouâtes le bec de cette vieille bavarde. Mais, savez-vous ce qui me charme le plus en votre discours ? C'est la voix, une voix si ample, si belle qu'on ne saurait trouver mieux.

— Vraiment ! fit Tiecelin flatté, car il avait la prétention d'être un remarquable chanteur.

— C'est tel que je vous le dis. Vous fûtes toujours, d'ailleurs, excellent musicien. Ai-je rêvé que vous jouez de la cornemuse ?

— Vous me comblez, Renart. Il est vrai que l'on veut bien m'accorder quelques moyens.



Jugeant l'instant favorable, il fondit sur le plus beau qu'il emporta.



— Quelques moyens ! C'est trop de modestie. Chantez-nous donc une petite ritournelle.

— Volontiers, Renart.

Et Tiecelin fit entendre quelques *croâ !* qu'il jugeait superbes.

— Certes ! C'est très bien. Mais voulez-vous un conseil ? Mangez moins de noix. Il n'y a rien qui détériore le gosier comme les noix, noisettes, avelines, amandes et autres denrées du même genre. Je suis sûr que si vous vous en absteniez, votre talent dépasserait celui de Chanteclerc. Et vous savez vous-même quelle est la réputation de Chanteclerc.

Tiecelin, qui voulait à tout prix tenir le premier rang parmi les musiciens des bois, commença à filer un son, le plus haut et le plus long qu'il put, tant et si bien que, dans son application, il lâcha le fromage qu'il tenait entre ses pattes. Renart le reçut en plein dos.

— Bon, fit-il, voici déjà le dessert, le rôti viendra ensuite.

Il se mit à pousser des cris lamentables.

— Ah ! Tiecelin, qu'avez-vous fait ? Vous allez peut-être causer ma mort.



— Comment cela ! fit le corbeau ; comment un fromage mou pourrait-il assommer qui que ce soit ?

— Ce n’est pas qu’il m’assomme, c’est qu’il m’infecte. J’étais venu me reposer au frais du bois à cause d’une blessure que je me suis faite à la jambe il y a trois jours, et voilà que je reçois ce maudit fromage qui empeste. Il n’y a rien de si mauvais pour les maux de jambes que l’infection du fromage. Venez bien vite m’en délivrer ; pour moi, je ne saurais faire le plus petit mouvement sans risquer de m’évanouir.

Le corbeau est méfiant de sa nature ; mais comment ne pas ajouter foi aux grimaces douloureuses et dégoûtées de Renart ? Et puis, Tiecelin se sentait bien disposé envers lui depuis qu’il l’avait proclamé agréable chanteur. Il descendit donc de son hêtre. Toutefois, quand il se vit en face de Renart, sa méfiance reparut, et il n’avança qu’en rampant, l’œil fixé sur le prétendu malade.

— Ah ! fit Renart dolent, n’aurez-vous point pitié de ma souffrance ? Que craignez-vous de moi en l’état où je suis ? Tiecelin s’approche avec plus d’assurance et de franchise. Mais, *hop !*, l’autre lui saute dessus.



Par bonheur pour le corbeau, Renart s'était trop hâté, il ne put attraper que quelques pennes de la queue.

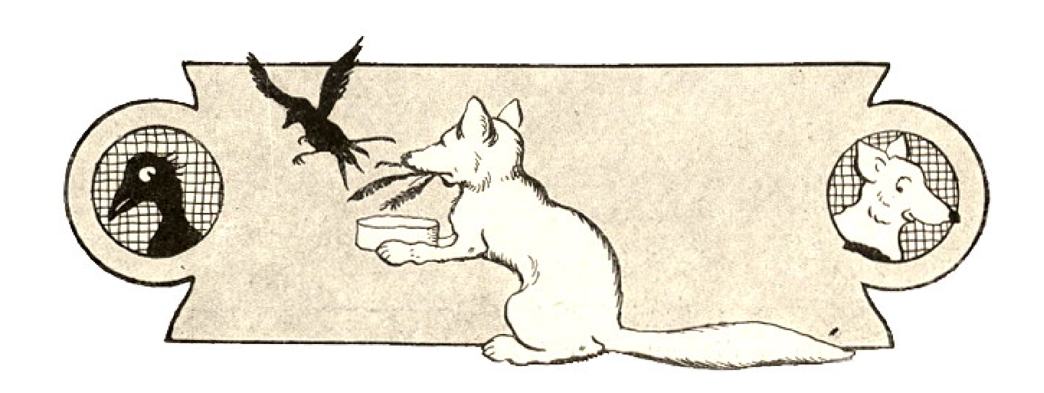
— Ah ! traître, crie Tiecelin en s'envolant.

Renart s'excusa en termes désolés. C'est une crise de son mal qui lui avait fait faire ce saut en avant ; il priait bien son compère de l'excuser.

Mais le compère ne s'y laissa point prendre.

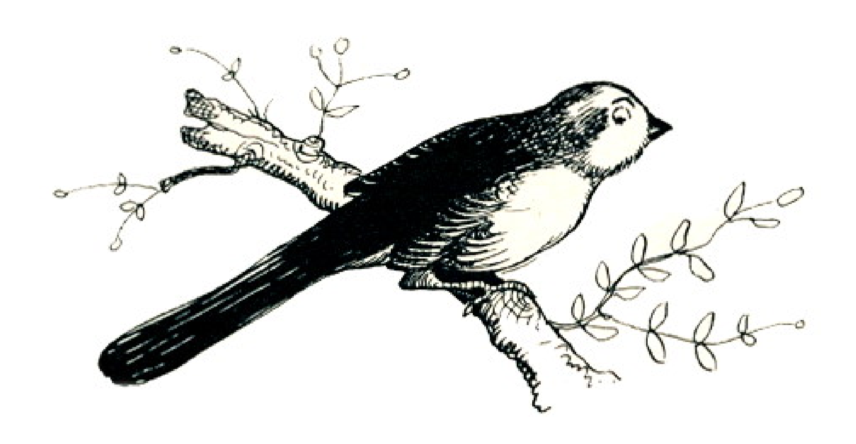
— Traître ! Menteur ! Larron ! Garde le fromage ; mais c'est tout ce que tu auras ; ne compte point sur ma peau.

— Bon ! bon ! fait Renart en reprenant son ton naturel, je me contente pour aujourd'hui du fromage qui, du reste, est délicieux ; je retrouverai bien le rôti quelque jour prochain.



Septième aventure

Comment Renart ne put obtenir de la Mésange le baiser de paix



À la fourche d'un hêtre, la mésange avait posé son nid. Quatre oiselets y étaient éclos et commençaient à pépier. Encore quelques jours et ils allaient prendre leur vol.

La mère courait de-çà, de-là, pour leur trouver pâture, quand elle aperçut Renart.

D'un coup d'aile, la voilà hors d'atteinte.

« Là ! Là ! Ma commère, que vous prend-il donc ?... Pourquoi cette fuite rapide ?...

— Renart, je ne suis pas votre commère.

— Vous fais-je donc insulte en vous nommant ainsi ?...

— D'abord, vous mentez, sans doute pour n'en pas perdre l'habitude. Et puis je serais bien fâchée d'être la commère d'un mauvais garçon tel que vous.

— Bon ! Jolie mésange, vous n'êtes pas dans vos lunes de courtoisie, il faut en prendre son parti.

— Et d'abord, que faites-vous dans ces parages, si éloignés de votre domaine ?

— Je venais vous faire une visite et vous apporter une bonne nouvelle.

— Laquelle, Renart ?



— La paix générale est signée !

— Je le sais. Chanteclerc, à qui vous l'annonçâtes l'autre jour, s'empressa de m'en faire part.

Au nom de Chanteclerc qui l'avait berné, Renart fit la grimace, mais il ne laissa pas voir son ennui et il ajouta :

— Plaise à Dieu qu'elle dure longtemps !

— C'est en effet très désirable. Allons, Renart, laissez-moi le terrain libre, que je puisse trouver pâture pour mes petits.

— Est-ce donc que je vous en empêche ?

— Vous m'empêchez de descendre à terre pour chercher les vers et les insectes dont ils ont besoin.

— Vous fais-je peur ?...

— Sans doute.

— Mais puisque la paix est jurée.

— Je ne m'y fie point. Renart, vous feriez sagement de retourner à Maupertuis, où cette Hermeline bien-aimée se languit en votre absence.

— Je ne partirai pas sans avoir échangé avec vous le baiser de paix.

— Nenni.

— La cause ?...

— Il court de mauvais bruits à votre sujet. Tenez, rien que vos yeux me font peur.

— N'est-ce que cela ?... Je vais les fermer.

— Est-ce bien sûr ?...

— Voyez plutôt.

— Bon, je descends. Mais faites bien attention à ne pas les rouvrir.

— Je n'aurai garde.

La rusée mésange prend un brin de mousse dans son bec et, bien doucement, vient en caresser la moustache de Renart. Lui, tout aussitôt, ouvre les mâchoires et fait un bond en avant. Mais prrrt ! La mésange s'est envolée.

— Là ! Voyez-vous ce bel ambassadeur de paix. S'il n'avait tenu qu'à vous, le traité serait déjà rompu.

— Eh ! fait Renart, c'était pour rire. Je voulais voir si vous étiez peureuse.

— Bien sûr !

— Allons ! Recommençons. Me voici les yeux fermés.

— À d'autres !

— Vous supposez donc quelque piège caché ?... C'était bon avant la paix jurée.

Mais Renart a beau prêcher, la mésange ne bouge plus de son hêtre, d'où elle nargue le trompeur.

Soudain, on entend un aboiement formidable.

— Ce sont les braconniers, fait la mésange, attendez-les ; vous pourrez donner le baiser de paix à leurs mâtins ; ils vous en sauront le meilleur gré du monde.

Renart ne répond pas. La queue entre les jambes, les oreilles dressées, il inspecte l'horizon pour orienter sa fuite.

— Que craignez-vous donc ? insiste l'oiseau avec le plus grand sérieux, puisque la paix est jurée.

— Oui, mais j'ai peur qu'ils n'en soient pas avertis.

On entendait tout proche les cris poussés par les braconniers.

— Au goupil ! Au goupil ! Haro sur le goupil ! »



La rusée mésange prend un brin de mousse dans son bec et vient en caresser la moustache de Renart.

Renart alors part comme un trait d'arbalète. Mais il est poursuivi par la meute qui lui fait une chasse obstinée.

Il lui fallut courir, sauter, ramper, traverser des buissons d'épines où il laissa des lambeaux de sa fourrure, franchir des fossés boueux où il faillit se noyer ; et c'est rendu de fatigue, le ventre creux et l'esprit morose, qu'il rentra le soir à Maupertuis.

La fidèle Hermeline l'accueillit avec une grande compassion.

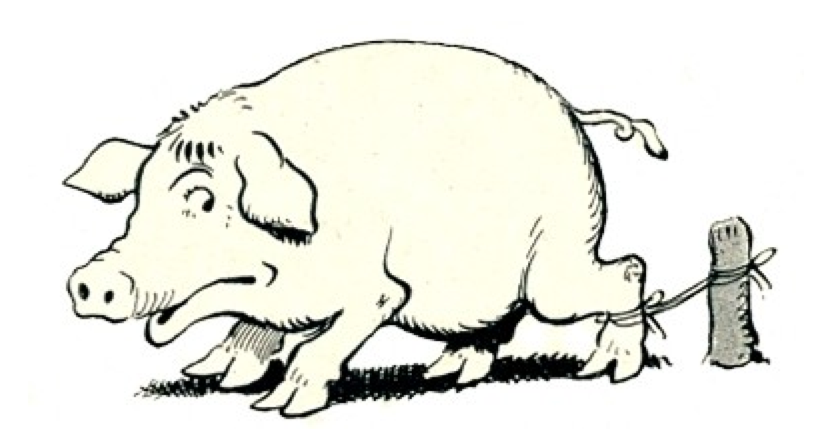
« Que vous est-il arrivé, mon cher seigneur, pour être ainsi réduit ?

— La faute en est à une mauvaise petite mésange à qui je venais apporter des paroles de paix. Voyez un peu ce qu'il en coûte de vouloir faire le bien. Ah, très chère, que la vertu est mal récompensée ! »



Huitième aventure

Comment Renart conduisit Ysengrin dans le lardier du vilain, et ce qui en résulta pour le vilain et pour lui



Une nuit, Renart dormait profondément à Maupertuis avec Hermeline et ses petits renardeaux, quand il fut éveillé par des coups discrets frappés à son huis.

« Renart ! Renart ! disait une voix contenue, ouvrez-moi, je vous prie.

Renart est vite éveillé. En rien de temps, il fut sur ses pieds et dit à travers la porte :

— N’est-ce pas vous, mon oncle ?

— Oui, beau neveu, c’est moi, Ysengrin.

— Quel vent vous amène à une heure pareille ?



— Un mauvais vent, Renart, un vent de famine. Ne pourriez-vous me dire où je trouverais à manger dans les environs ?

— Certes, oui, mon oncle. Je connais, tout près d'ici, un vilain qui a tué son cochon hier même. Le lardier ouvre sur le jardin, rien n'est plus facile que d'y pénétrer. Voulez-vous tenter l'expédition ?

— Si je le veux, Renart ! J'en grille d'envie.

— En route donc ! Nous aurons tout le temps de faire bombance avant le lever du jour. »

Voici donc, sur la route, oncle et neveu trottant de compagnie et devisant du ton le plus cordial : Ysengrin, joyeux du festin annoncé par Renart, et Renart enchanté du bon tour qu'il prépare à Ysengrin.

On arrive à la maison du paysan. La nuit est complètement obscure, sans lune et sans étoiles : il faut l'œil perçant des bêtes de proie pour s'y reconnaître.

Naturellement, toutes les portes sont closes ; mais Renart connaît les passages. Il dirige son oncle vers un trou de la palissade et passe lui-même le premier.

Agile et souple, il entre tout de go ; mais pour Ysengrin, il faut plus de cérémonies.

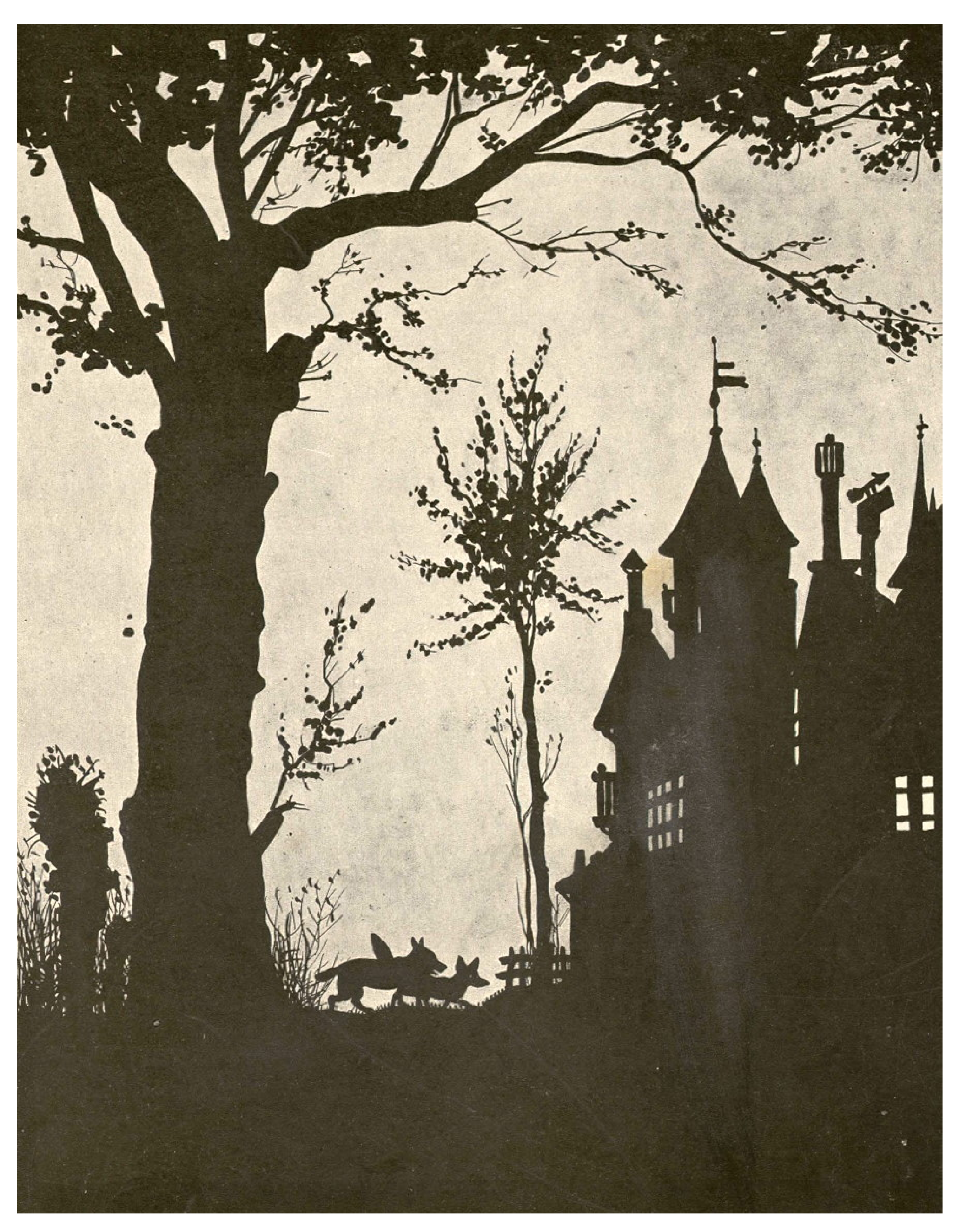
Pourtant, comme le jeûne qu'il subit – bien malgré lui – depuis quelque temps, l'a considérablement efflanqué, il franchit tout de même la brèche.

Nos deux compères se trouvent alors devant un tas de viande dont l'aspect les réjouit.

Ysengrin s'attaque successivement à la tête, à l'échine, aux jambons, aux pieds du cochon ; il retourne à tous les morceaux sans pouvoir dire lequel il trouve le meilleur ; et dévorant, dévorant toujours, il oublie complètement Renart qui, pourtant, lui a procuré l'aubaine. Heureusement que Renart avait pris les devants et était venu, au crépuscule, prélever une dîme sérieuse sur le contenu du lardier.

Il ne semblait pas trop s'offusquer des mauvais procédés de son oncle ; on aurait même pu croire que la goinfrerie de compère loup secondait ses propres plans.

— Mangez, mangez, mon oncle, lui répétait-il, rassasiez-vous. Jamais vous n'aurez une si belle occasion de vous régaler sans courir de risques.



On arrive à la maison du paysan, la nuit est complètement obscure.

Il y avait bien longtemps qu'Ysengrin mangeait quand il l'avertit de se presser un peu.

— Le jour va poindre et nous pourrions être surpris.

— Vous avez raison, beau neveu ; mais avec une chère si abondante et si délicieuse, on a peine à se borner.

Une ligne blanche se montrant à l'horizon donne le signal définitif de la retraite.

Ysengrin a mangé au point qu'il se meut difficilement ; et c'est clopin-clopant qu'il se dirige vers la palissade. Arrivé à la brèche, de graves difficultés surgissent. La tête passe bien, les épaules s'engagent, mais la panse est tellement rebondie qu'elle oppose une résistance invincible.

— Quoi donc, mon oncle ? fait Renart avec une feinte sollicitude. Qu'est-ce qui vous arrête ?

— Eh ! C'est mon ventre.

— Là ! Vous avez trop mangé. Le sage, toujours, sut borner ses désirs. J'ai déjà eu l'occasion de vous le répéter maintes fois.

— Beau neveu, vous ferez votre sermon plus tard. Aidez-moi d'abord à sortir.

— Je ne vous laisserai certes point dans l'embarras, mon oncle ; ou bien c'est que je ne pourrais pas faire autrement.

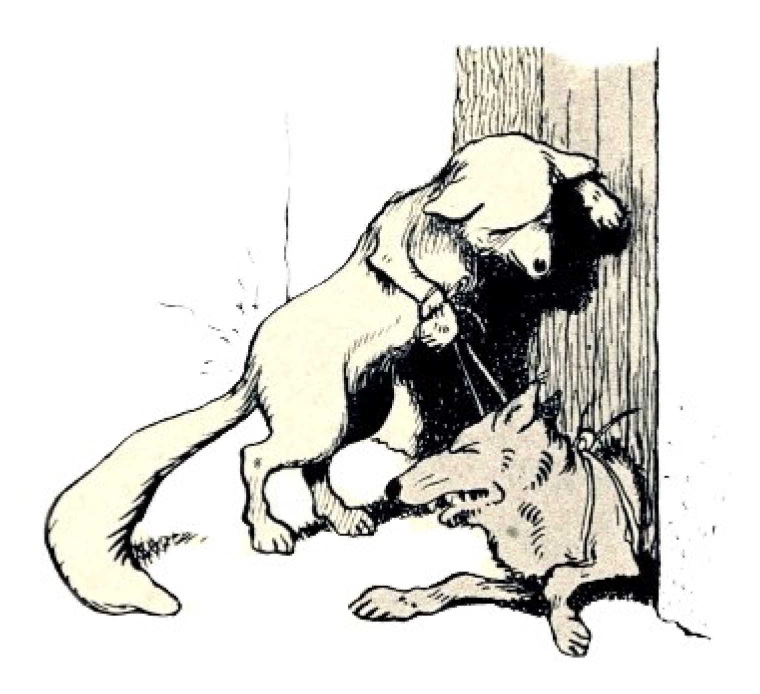
Renart saisit les oreilles d'Ysengrin et les tire, comme on tire sur la peau d'un lapin que l'on veut écorcher.

— Là ! Là ! gémit le patient, vous m'arrachez les oreilles et mon corps n'avance pas d'un pouce.

Renart lâche les oreilles et, empoignant vigoureusement la tête d'Ysengrin, la secoue de droite à gauche, puis de gauche à droite, jusqu'à ce que le pauvre loup suffoque.

— Assez ! Assez ! crie-t-il d'une voix étranglée ; vous me faites souffrir mille morts. J'aime encore mieux rester ici et me préparer à la défense.

— Attendez, mon cher oncle, fait Renart ; prenez patience ; il me vient une idée. »



Il va droit au bûcher et revient avec une de ces cordes d'osier qui servent à lier le menu bois des fagots. Il attache cette corde aux épaules d'Ysengrin, puis, s'arc-boutant sur la palissade, il fait des efforts désespérés qui n'aboutissent encore à rien.

Mais la douleur, cette fois, arrache au loup des hurlements qui réveillent le vilain. Il se lève en hâte et arrive sur les lieux, tenant, d'une main, une chandelle allumée, de l'autre, une broche à rôtir qu'il a prise en passant par la cuisine.

Il frappe de toutes ses forces dans la direction du loup ; mais celui-ci, qui a pu se dégager de la brèche, fait un bond de côté et c'est une citrouille mûre à point qui reçoit le coup.

La chandelle s'est éteinte et le paysan qui ne voit plus Ysengrin tape à tort et à travers ; mais Ysengrin qui, lui, voit très bien le paysan, le saisit à l'endroit le plus charnu de sa personne.

« Au loup ! Au loup ! À moi les voisins ! » crie le bonhomme qu'Ysengrin ne lâche pas.

La femme se lève à son tour et rejoint son homme ; mais, craintive, elle n'ose engager la lutte avec la bête féroce, et elle ouvre la porte du jardin pour appeler les gens du voisinage.



C'est une citrouille mûre à point qui reçoit le coup.

Ysengrin n'attend pas la compagnie ; retrouvant tout à coup son agilité habituelle, il franchit la porte ouverte, file à travers les prés et les chaumes pour se réfugier au plus profond de la futaie.



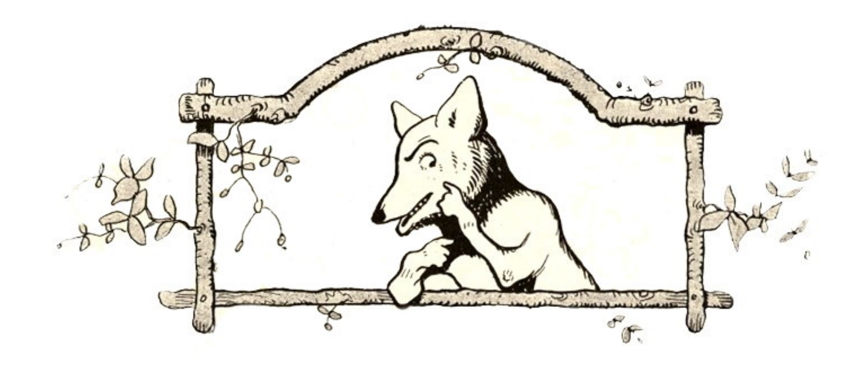
« Plus de peur que de mal, dit-il à Renart quand il l'eut rejoint.

— Ah, mon cher oncle ! Que je suis donc fâché de l'aventure ! »

Et c'était vrai, Renart était fâché non pas de l'aventure, mais de la façon dont Ysengrin s'en était tiré. Il se croyait délivré de son ennemi juré, et il le retrouvait plus solide que jamais.

Puis il se fit une raison :

« Affaire à recommencer, pensa-t-il ; je serai plus heureux une autre fois. »



Neuvième aventure

Comment Ysengrin fut de nouveau gabé par Renart, et comment il fut, par un beau miracle, retenu sur le tombeau d'un saint martyr

Ysengrin se promenait un jour au bois quand il fut accosté par Renart.

« Bonjour, mon cher oncle.

— Bonjour, beau neveu.

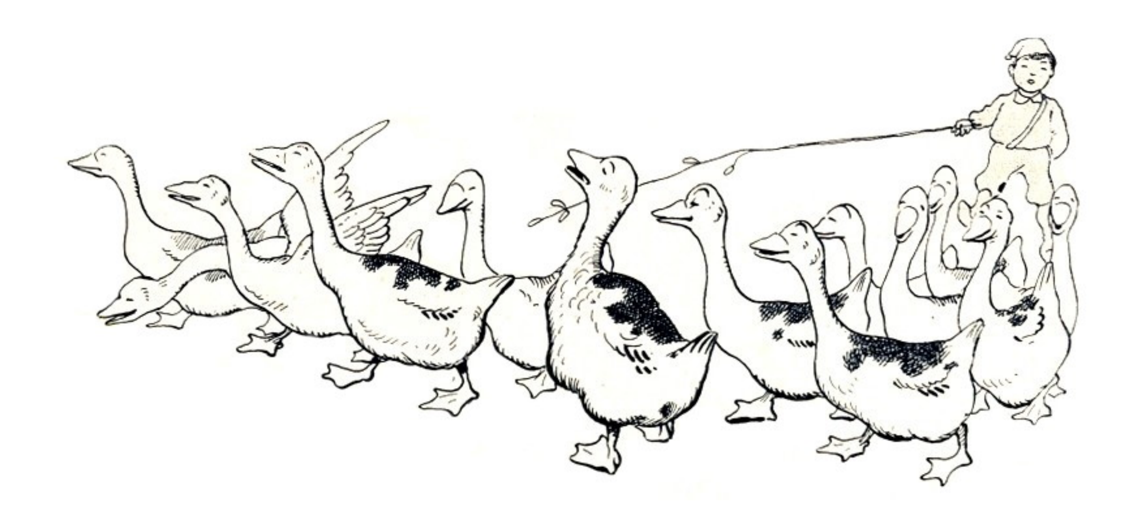
— Comment cela va-t-il ?

— Pas mal pour le moment Les vilains, étant occupés à la moisson, ne songent point à nous traquer. Il n'y a vraiment pas lieu de se plaindre.

— Moi qui allais vous proposer une expédition !

— Proposez toujours, fit Ysengrin d'un air détaché, on verra bien si elle vaut le dérangement.

— Il y a, non loin d'ici, dans un endroit écarté du village et des habitations, une longue troupe d'oies gardées seulement par un petit pastoureau. Vous plairait-il de tenter une reconnaissance de ce côté ?



— Volontiers, Renart ! Une oie, et même plusieurs oies, cela se mange sans faim. Mais, dites-moi, ce petit pastoureau n'a-t-il pas de chiens à son service ?

— Il n'en a aucun.

— Alors, mettons-nous en route.

— Excusez si je ne vous accompagne pas ; je suis, à cette heure, fort incommodé par une ancienne blessure qui me tourmente chaque fois que le temps est pour changer.

Ysengrin était dans ses bons jours.

— Restez donc, beau neveu, dit-il, j'irai seul à la chasse et nous mangerons ensemble le gibier que je ne manquerai point de rapporter. »

Le loup, suivant les instructions de Renart, trouve la bande d'oies qui paissaient l'herbe courte d'une prairie nouvellement fauchée. Il jette son dévolu sur un bel oison gris cendré qui semblait le plus appétissant du monde ; il fond sur lui et déjà l'emporte quand le pastoureau, averti par les cris des autres, se retourne, voit le loup et lâche sur lui les deux mâtins qui gardaient le troupeau.

Ysengrin, abandonne l'oie et se sauve, non sans avoir reçu quelques morsures sérieuses.

Détrompé, cette fois, il revient vers Renart.

« Ah ! Scélérat ! Félon ! Menteur ! Il y a trop longtemps que tu te moques de moi ! je le reconnais aujourd'hui. Quand tu m'installais à pêcher dans l'étang gelé, c'était pour me faire tuer par les veneurs. Quand tu m'introduisais au lardier, c'était pour me faire assommer par le vilain. Et aujourd'hui tu m'expédies à la chasse aux oies pour me faire déchirer par les chiens de chasse. Le temps est venu de payer pour tout cela.

Ce disant, Ysengrin pose sa griffe redoutable sur la gorge de Renart.

— Messire Loup, gémit le vaincu, vous êtes grand et je suis petit, vous êtes fort et je suis faible, vous me surprenez à l'écart alors que je ne peux espérer le secours de personne, ce n'est pas généreux. Laissez- moi, au moins, me justifier.

— Non, non, traître ; il n'y a pour toi ni quartier ni merci ! »

Ysengrin tient le coupable à la nuque ; il le secoue, le terrasse, le foule aux pieds, le mord cruellement. Renart est maltraité comme jamais ne le fut prisonnier en terre sarrasine.



Il jette son dévolu sur un bel oison gris cendré qui semblait le plus appétissant du monde



Il est à moitié mort de la peur de mourir ; et, dans son épouvante, il s'écrie :

« Messire Loup, vous oubliez que j'ai des fils qui s'efforceront de me venger. Vous oubliez aussi qu'Hermeline, ma dolente veuve, lèvera clameur contre vous et qu'elle sera soutenue auprès du roi par nos parents et nos amis. Vous serez condamné et vos ennemis se réjouiront de votre disgrâce.

Ces arguments parurent ébranler Ysengrin qui relâcha quelque peu son étreinte.

— Mon oncle, poursuivit Renart, la colère vous aveugle et vous ne me jugez point avec équité. Je ne suis pas coupable des forfaits dont vous m'accusez. J'ignorais que l'eau du vivier gèlerait vous emprisonnant la queue et j'ignorais aussi que les chasseurs viendraient.

Je ne prévoyais pas que la brèche serait trop petite pour vous laisser fuir du lardier. Et je croyais fermement que le pastour d'oies n'avait pas de chiens. Je le jure sur la tête d'Hermeline et de mes enfants.

— Comment te croire ? Tu mens toujours !

— Non, Ysengrin, je ne mens pas tant qu'on le dit. Je ne sais qui m'a fait cette réputation détestable.

— Eh ! C'est toi-même, en trompant, en trahissant tout le monde.

Le loup lâcha Renart qui se releva piteux, tout meurtri de la solide correction qu'il venait de recevoir. Alors, du ton patelin qui lui réussissait à merveille :

— Mon oncle, dit le trompeur, ne serait-il pas préférable de nous réconcilier ? Plus on est unis, plus on est forts.



— Je ne demanderais pas mieux, répond Ysengrin avec un reste de méfiance, mais qui me garantit votre bonne foi ?

— Ecoutez, mon oncle ; il y a un endroit consacré aux serments et aux traités solennels où celui qui jure avec une arrière pensée de trahison est puni sur l'heure. Je suis tout prêt à m'y rendre avec vous.

— Où cela se trouve-t-il ?

— Au fond de la vallée, sur le bord d'un ruisseau.

— Allons-y donc. »

Les voilà dévalant d'un pas alerte le chemin pierreux qui mène au ruisseau. Arrivés au but, Renart montre à Ysengrin une branche courbée jusqu'au sol et lui dit :

« C'est là. »

Mais il ne lui dit pas que cette branche couchée est maintenue par une clé qui cède au moindre choc, emprisonnant les curieux ou les téméraires qui l'ont touchée.

Docile, le loup répète mot pour mot le serment que lui dicte Renart *: Je consens à ne point voir la journée prochaine si je garde rancune à mon neveu ici présent, et si je cherche jamais querelle à lui ou à quelqu'un des siens.*

Pour mieux affirmer sa volonté, Ysengrin appuie sa patte sur la branche consacrée, si fort qu'elle cède et qu'il est pris.

« Ah ! Traître ! Félon ! crie-t-il, j'aurais dû m'en douter.

— Comment cela, *traître* ?... fait Renart sur un ton de surprise désolée, c'est vous, au contraire, mon pauvre oncle, qui veniez avec des idées de félonie. Ne vous avais-je pas averti que les parjures étaient châtiés sur l'heure ? Voyez ce que l'on gagne à ne pas être un loup de bien ! »

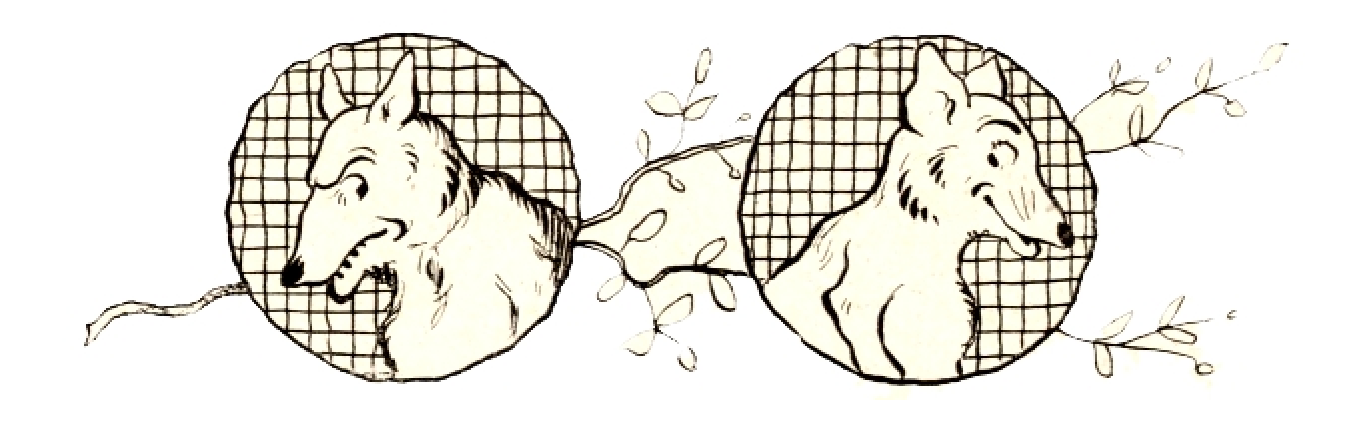
Riant sous cape, Renart s'en fut chez lui.

En route, il trouva l'oie égorgée qu'Ysengrin avait dû abandonner. Il la prit et la rapporta à Hermeline, qui en fit un plat délicieux.

Pendant ce temps, Ysengrin tentait des efforts furieux, désespérés, afin de se dégager.

Heureusement pour lui, le piège était vieux, le bois en était pourri, il finit par se rompre.

Le loup souffrant, boitant, pestant, renonça pour cette fois à toute vengeance contre son rusé et trop habile neveu.





Ysengrin appuie sa patte sur la branche qui cède et il est pris.

Dixième aventure

Comment Renart et Tybert font la découverte d'une andouille que Tybert emporta et que Renart ne mangea pas

Le chat Tybert se promenait au soleil tout seul et paraissant fort satisfait de son sort.

Il faisait quelques pas,… s'arrêtait pour jouer avec sa queue,… puis il repartait,… courait après son ombre,… attrapait un moucheron au vol ou poursuivait un insecte,… s'arrêtait de nouveau,… s'allongeait voluptueusement sur le chemin et semblait dormir,… sortait ses griffes de leurs gaines veloutées pour les rentrer tout aussitôt,… fermait les yeux en ronronnant, puis les entrouvrait avec un air de béatitude. Ses formes pleines et arrondies, ses membres dispos, sa fourrure lisse et brillante : tout en lui indiquait le plus parfait état d'esprit et de corps.

À un détour du chemin, parut Renart, maigre, efflanqué, l'œil terne et le poil hérissé, avec l'air de quelqu'un ayant subi de longues et sérieuses privations.

Pourtant une chance lui était venue, car il tenait dans sa bouche une superbe andouille, grasse et lourde à faire envie.

« Salut ! Renart, fit le chat.

Renart ne semblait pas très satisfait de la rencontre, il répondit néanmoins :

— Salut ! Tybert.

— Là ! Mon cousin, fit le chat sur un ton de reproche amical, comment portez-vous cette andouille ? Vous la mordez au milieu, la remplissant ainsi de bave, et vous laissez traîner les deux bouts dans la poussière du chemin. Ma parole ! C'est à soulever le cœur. Il faudra, pour en manger, avoir bien faim ou n'être pas difficile.

— Comment donc vous y prendriez-vous, Tybert ?... Je voudrais vous y voir.

— Ce n’est pas malaisé. Passez-moi donc la pièce.

Renart hésite. Mais le chat est solide et rablé, ses griffes sont longues et fortes, sous sa moustache drue, les dents luisent bien plantées et bien aiguisées, tout son être respire la résolution, la confiance en soi ; Renart, qui est épuisé de fatigue et de faim, pense que la lutte avec un pareil ennemi serait au moins hasardeuse.

— Bah ! se dit-il résigné, Tybert ne pourra jamais courir bien loin, le poids de l’andouille alourdira sa marche, et moi, ainsi allégé, je trotterai plus à l’aise.

— Voyons donc, mon cousin, comment vous vous y prendrez pour porter ce fardeau de façon plus décente que je ne le fais moi-même.

— Tenez, fait le chat.

Il prend l’andouille, serre l’un des bouts entre ses dents, et, d’un coup adroit, la lance sur son dos.

— Voilà ce qui s’appelle porter une andouille ; mes dents ne touchent que ce qu’on ne mangera pas, et le reste ne prend pas la poussière.

— C’est ma foi vrai, acquiesce Renart. Et, sans indiscrétion, Tybert, de quel côté allons nous ?

— Vers un petit tertre isolé où nous serons très tranquilles et où nulle surprise n’est à craindre, attendu qu’on y découvre tout le pays.

— C’est au mieux ; mais pourquoi courez-vous si vite ? Attendez-moi un peu.

— Non, il est préférable que j’aille devant pour mettre nos victuailles en sûreté. Vous me rejoindrez quand vous le pourrez. »

Assez mal convaincu, Renart suit le chat, que le poids de l’andouille ne semble pas incommoder et qui file à toute vitesse.

Arrivé au sommet du tertre, il grimpe lestement à un poteau qui se trouve là pour indiquer le chemin. Renart, intrigué de cette manœuvre, lève le nez en l’air.

« Que faites-vous donc, mon cousin ?

— Eh ! fait Tybert goguenard, vous le voyez de reste, j’escalade le poteau.

— Descendez, s’il vous plaît, que nous partagions l’andouille.



Renart suit le chat, que le poids de l'andouille ne semble pas incommoder.

— Montez plutôt, nous la partagerons tout aussi bien ici.

— Mais je ne peux pas grimper, vous le savez, Tybert.

— Et moi je ne peux pas descendre.

— Comment l’entendez-vous ? fait Renart sérieusement inquiet. Vous ne voulez pas dire, je suppose, que vous allez manger l’andouille à vous tout seul ?.

Elle était à moi ; que je consente à la partager avec vous c’est déjà une grande générosité de ma part, convenez-en, Tybert. Alors ?... Si réellement vous ne pouvez descendre, jetez-moi au moins la moitié de l’andouille.

— Nenni ; elle est délicieuse et je la mangerai bien tout entière.

La faim qui tenaille Renart, le rend très humble dans ses supplications.

— Jetez-m’en au moins quelques bribes.

— Pas la moindre.

— Ah ! Que maudit soit l’instant où je vous ai écouté ! J’aurais préféré l’andouille un peu salie que pas d’andouille du tout.

Sans perdre de temps à répondre, Tybert poursuit son repas en se pourléchant.



À cette vue, Renart ne se connaît pas de fureur.

Il trépigne, écume de rage, se roule sur le sol avec des cris de malédiction à l’adresse du voleur.

— Ah ! Tu me la payeras cher quand tu descendras, car il faudra bien que tu descendes, ne fût-ce que pour boire.

— Ce ne sera pas de sitôt. Il y a là, dans le bois du poteau, un trou que les dernières pluies ont comblé, j'ai largement de quoi étancher ma soif.

— Ce sera donc pour demain.

— Pas plus pour demain que pour aujourd'hui.

— Eh bien ! Dans une semaine, dans un mois, dans un an, dans sept ans, s'il le faut. Je ne bougerai pas que je n'aie eu ta peau

— Y pensez-vous, Renart ? Sept ans sans manger, c'est un peu long.

— Qu'importe ! Je demeurerai sept ans sans manger pour assouvir ma vengeance. J'en fais le serment.

— Prenez garde, mon cousin ! Vous savez que les parjures sont sévèrement châtiés dans ce monde ou dans l'autre.

— Je ne crains rien.

À ce moment, on entendit les cris d'un chien de chasse qui avait suivi la trace du goupil et le sentait tout proche. Puis ce furent le cor des veneurs et les abois de la meute entière.

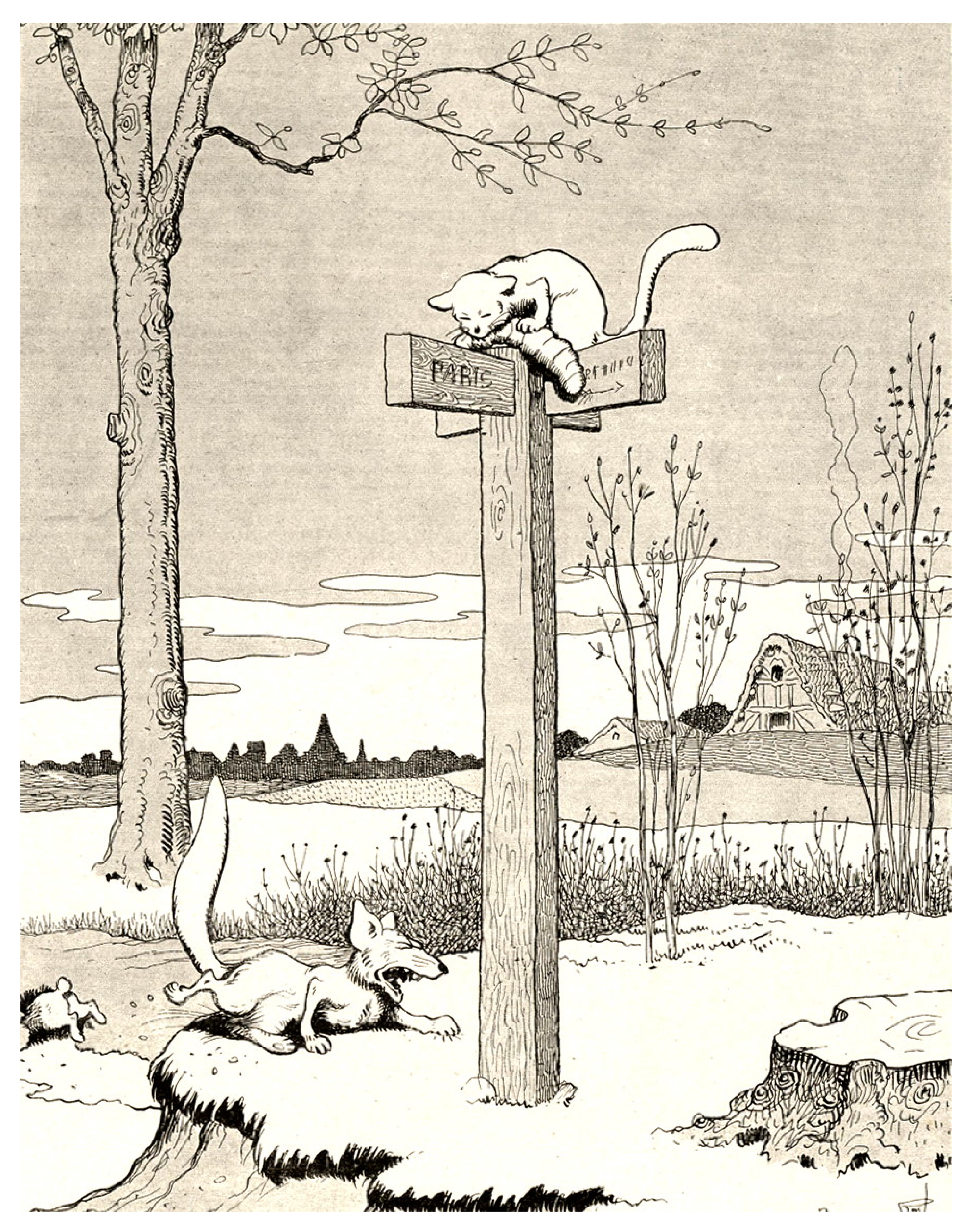
Tybert, à l'abri de tout danger, nargue son compagnon.

— Quel beau concert, hein ! dites un peu, Renart.

Mais Renart, au premier bruit, s'était levé sur ses quatre pieds et détalait au plus vite.

— Cousin ! crie Tybert, holà ! Cousin ! Et votre serment que vous oubliez ! Vous voilà donc parjure. »

Renart était déjà loin quand les chiens arrivèrent sur le plateau ; il filait vers la futaie, maudissant l'accès de crédulité, tout à fait hors de son caractère et de ses habitudes, qui lui avait fait perdre une si belle proie.



Renart ne se connaît pas de fureur, il trépigne de rage, se roule sur le sol.

Onzième aventure

De la chevauchée de Renart et de Tybert dans la maison d'un vilain, et comment Tybert y dut laisser sa queue en gage

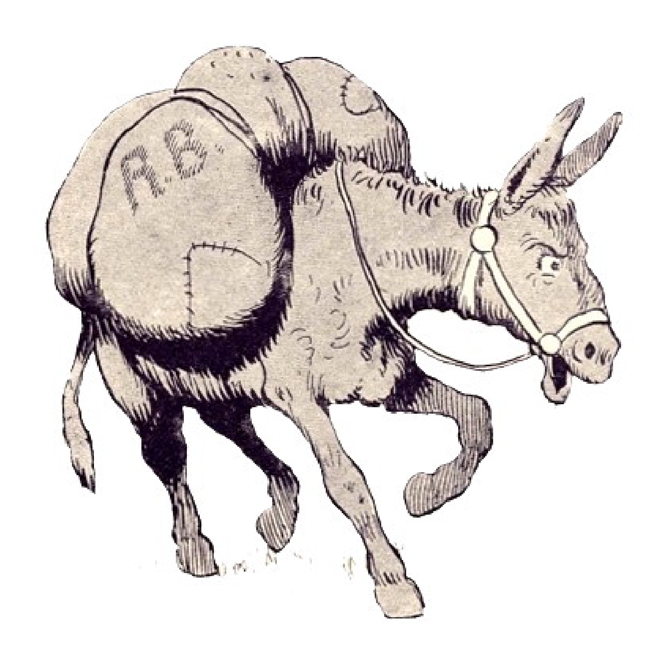


Un matin, comme le jour venait de poindre, Frémont, la fourmi, Blanche, l'hermine, Jacquet, l'écureuil, et Tybert, le chat, se trouvaient réunis à la lisière d'un terrain en friche. Là, sur une large pierre plate, où les bergers jouaient à la marelle, les quatre compagnons devisaient le plus tranquillement du monde.

Tout en humant l'air pur de l'aube et en se rafraîchissant dans la rosée, ils causaient du beau temps qu'il faisait, des récoltes, qui étaient abondantes, des fruits qui mûrissaient, des nids qui étaient pleins de chansons, bref de tout ce qui peut intéresser les fourmis, les hermines, les écureuils et les chats.

À peu de distance, Renart qui avait passé la nuit dans un champ nouvellement moissonné, dormait encore étendu sur une gerbe.

Beaudoin, l'âne du meunier, fléchissant sous sa charge habituelle, vint à passer, d'abord près du champ où dormait Renart, puis près du terrain en friche. Du plus fort qu'il put, il cria aux quatre causeurs :





« Renart est là, tout près, dans les chaumes, sauvez-vous bien vite. »

Aussitôt, et sans prendre congé les uns des autres, Frémont rentre sous terre, Hermine s’enfonce dans les roseaux, Jacquet grimpe au plus haut d’un chêne, et Tybert, de son pied léger, file du côté des maisons.

Mais, au détour du sentier, il se trouve nez à nez avec Renart, que le braiement de Beaudoin avait éveillé et qui venait à l’enquête.

Son premier mouvement fut un mouvement de fuite ; mais la sente était étroite, Renart en occupait le milieu et ne semblait point disposé à céder le pas ; Tybert jugea prudent de se montrer diplomate.

« Je ne me trompe pas, fit-il de son ton le plus mielleux, c’est bien ce cher ami Renart.

— Eh ! Oui, Tybert, c’est bien moi, répondit l’autre en goguenardant ; où allez-vous donc de si grand matin ?

— J’étais précisément à votre recherche.

— Voyez comme cela se trouve ! Et que me vouliez- vous ?... Veniez-vous me proposer un marché d'andouille ?

— Ne me parlez plus de cette histoire, Renart, j'en ai tant de repentir. Je ne sais quel démon me tenta l'autre jour et je ferais tout au monde pour réparer le tort que je vous ai fait.

— Ah ! Ah ! fit Renart, d'autant plus arrogant que l'autre se montrait plus humble.

— Et je venais vous soumettre le plan d'une expédition dont le résultat est certain et dans laquelle il n'y a aucun risque à courir.

— De quoi s'agit-il ?... Faut-il aller bien loin ?

— Non, c'est à notre habitation même. Le maître est aux champs, la maîtresse est occupée à la lessive, et la servante vient de partir pour le marché, laissant, selon son habitude, toutes les portes ouvertes. On entre chez nous comme on entre au moulin. Or, je sais que dans la huche se trouve un grand pot plein de lait, et quel lait, Renart ! Blanc, épais, crémeux ! Voulez-vous tenter l'aventure ?

Renart plissa les yeux de convoitise. Le lait était son régal et l'occasion était rare.

— Ensuite, poursuivit le chat afin de corser sa proposition, rien ne vous empêchera de faire un tour au poulailler ; vous y choisirez un beau chapon que vous rapporterez à Hermeline. Est-ce dit ?

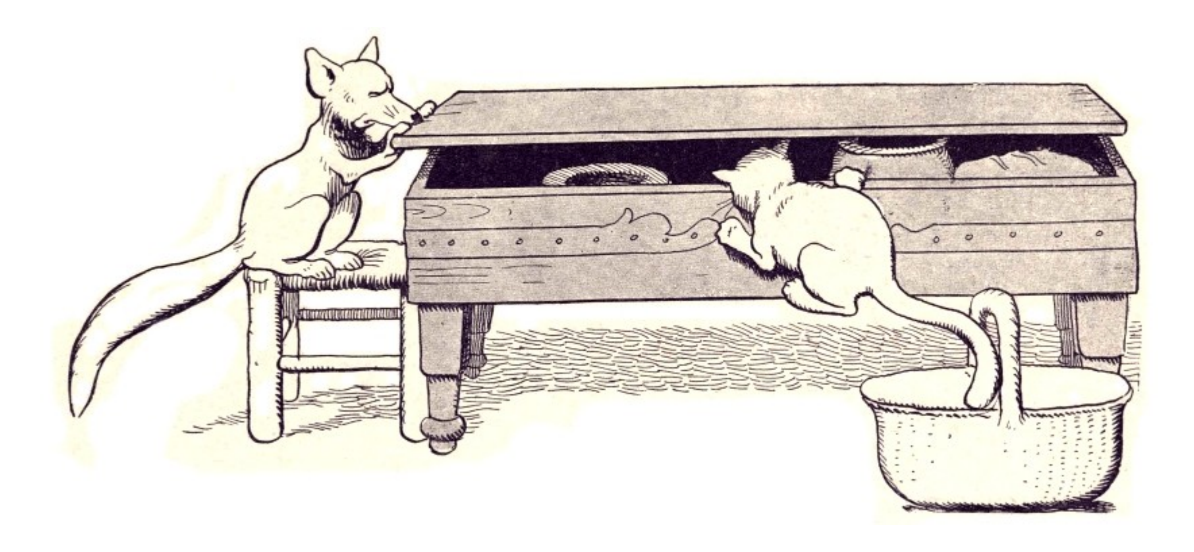
— C'est dit, fait Renart chez qui la gourmandise l'emporte sur la méfiance.

Arrivé à l'habitation, le chat qui, se sentant chez lui, a repris toute son assurance, fait les honneurs, montre le chemin et, une fois à la huche :

— Soulevez le couvercle, dit-il, que j'entre le premier pour voir s'il n'y aurait pas quelque attrape. »

Renart fait ce qu'on lui ordonne. Tybert, avec mille précautions, passe la tête, puis le corps, puis la queue, une queue superbe, longue, fournie, soyeuse, la plus belle des alentours, et dont il est très fier.

Il appuie ses pattes de devant sur le rebord du pot et lape avec recueillement le bon lait mousseux.



Renart, qui soutenait le pesant couvercle, était haletant de convoitise à voir le chat se délecter ainsi.

« Ah ! Tybert, murmurait-il, m'est avis que vous vous trouvez bien où vous êtes. En aurez-vous bientôt à votre suffisance ?... Le couvercle est lourd et je meurs de soif.

Tybert ne se donne pas la peine de répondre.

Il hume, se pourlèche, prend son temps, au grand dam de Renart qui poursuit sa supplique.

— Hâtez-vous, beau cousin, ou je lâche le couvercle. Je suis à bout de forces. »

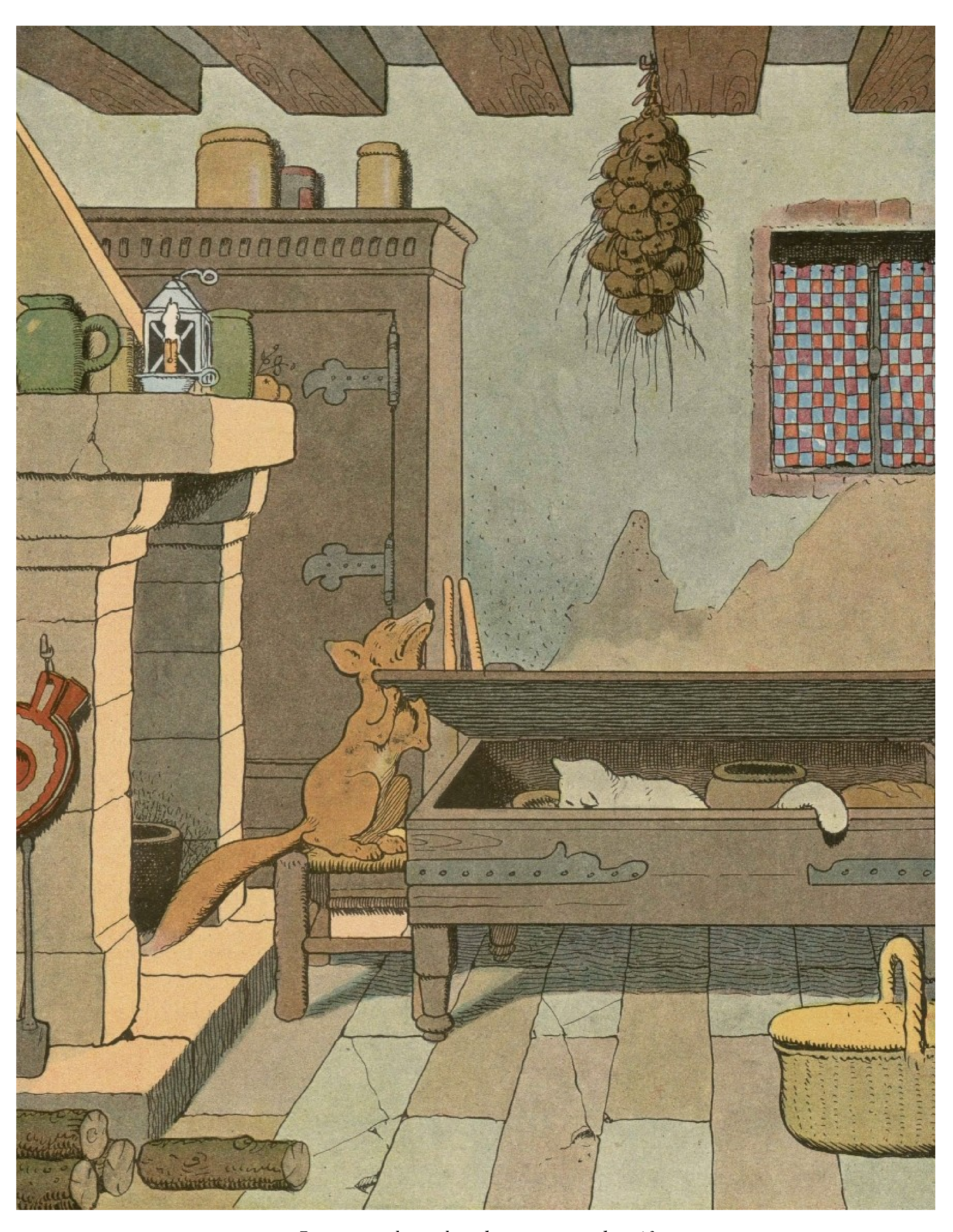
Quand Tybert en a jusqu'aux babines, il consent à quitter la place ; mais en partant, soit malice, soit maladresse, il culbute le pot, et le restant du lait est répandu.

Renart étouffe l'exclamation de colère qui lui monte à la gorge ; mais il calcule ses mouvements avec tant de précision que le couvercle de la huche retombe à la minute exacte où la queue de Tybert est au passage, et que le bout de cette remarquable queue est coupé net.

Quelle aventure !

Dressé sur ses quatre pieds, le dos bombé, l'œil flamboyant, Tybert hurle de douleur et de rage.

« Ah ! méchant drôle ! Ce sont bien là de vos coups !



Le couvercle est lourd et je meurs de soif.

— De quoi m'accusez-vous donc, Tybert ? fait l'autre très tranquille. Est-ce ma faute si vous avez sauté au mauvais moment ? J'étais si las que le couvercle m'a échappé.

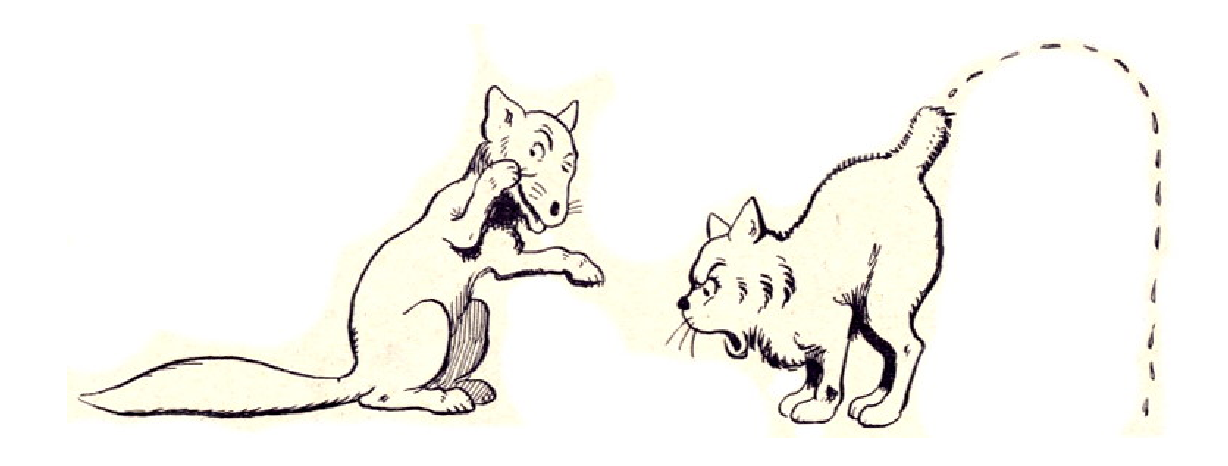
— Ma queue ! gémissait le chat, ma pauvre queue ! La voilà détériorée, perdue !

— Mais non, mais non, dit Renart l'air bon enfant, elle n'est pas perdue parce qu'il y manque un bout. Qu'en faisiez-vous de ce bout ?... à quoi vous servait-il ?... à ramasser la poussière quand il faisait beau, et la crotte quand il pleuvait. C'est un poids de moins à traîner ; vous n'en serez que plus alerte. Je voudrais bien qu'il m'en arrivât autant.

— Taisez-vous, maudit railleur. Et pour aujourd'hui ne comptez pas sur le moindre chapon, car je vais avertir les chiens.

— Ce sera donc pour une autre fois, Tybert. Au revoir, beau cousin.

— Oui, au revoir ; car nous nous reverrons, à la cour du roi.



Douzième aventure

Comment Renart déçut le vilain, et comment Ysengrin emporta le jambon, qu'il ne voulut partager

Ysengrin et Renart cheminaient de compagnie par un sentier étroit qui bordait la forêt.

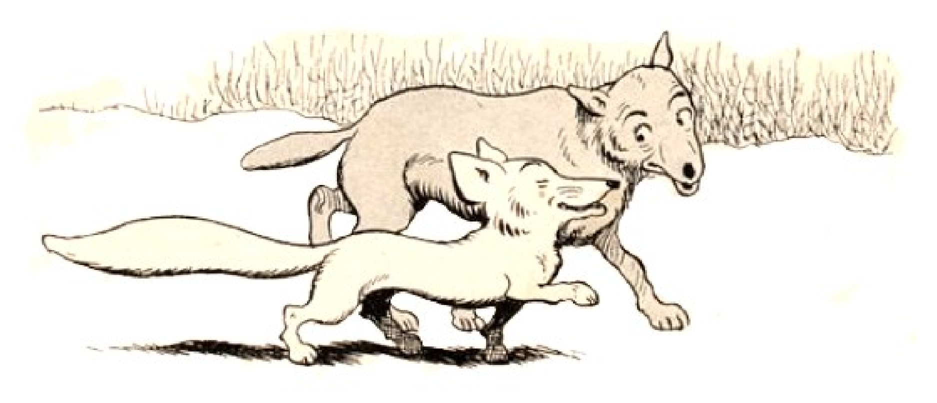
On était en automne ; les bois commençaient à prendre un ton de rouille, l'air était pur, léger, frais, reposant pour l'esprit comme pour le corps.

Les deux voyageurs se remémoraient les plaisirs et agréments qu'ils avaient pris ensemble au temps de leur prime jeunesse et semblaient avoir complètement oublié les nombreux accrocs qui, depuis, avaient si souvent troublé cette ancienne amitié.

Au loin, ils aperçurent un paysan qui marchait tout courbé sous un pesant fardeau.

Leur œil perçant de bête de proie eut bientôt fait de découvrir que le dit fardeau n'était autre qu'un quartier de porc destiné au saloir.

« Il faut profiter de cette aubaine qui s'offre à nous, fait Renart, dont la décision est plus prompte que celle de son compagnon, Nous allons nous emparer du porc de ce vilain ; vous en mangerez d'abord à votre appétit, puis vous me le passerez et j'en ferai autant ; ensuite nous vendrons le reste. Fiez-vous à moi pour cela ; il n'y a pas meilleur marchand que moi. Je vendrais des cailloux pour des pralines et les acheteurs me diraient merci. Nous partagerons ainsi le produit du marché : deux tiers pour vous, un tiers pour moi.



Est-ce entendu ?

Ysengrin n'aurait pas demandé mieux que de conclure ce traité avantageux ; mais il se méfiait des expéditions avec Renart : elles tournaient toujours mal pour lui.

— Dites-moi, beau neveu, il n'y a là-dessous aucune idée de piège, de guet-apens ou d'embuscade ? fait-il soupçonneux.

— Pas la moindre, proteste Renart. Je veux être pendu la hart au col si tout ne se passe pas comme je viens de vous le dire. Cachez-vous dans le fourré, suivez bien mes mouvements, sachez profiter de l'occasion, et le porc est à nous. »

Tout aussitôt, Renart modifie son allure. Il va clopin-clopant, tirant la patte comme s'il était blessé ; il se laisse choir, se relève avec effort, s'affaisse de nouveau, reprend sa marche pénible, et répète cette série d'opérations tant et si bien que le vilain les remarque.

« Voici un animal qui me paraît bien mal en point, pense-t-il.

Il regarde plus attentivement.

— C'est un goupil, fait-il, un fort goupil dont la peau vaudrait sûrement cher. »

Il s'approche, croyant atteindre sans peine cette bête blessée, mais Renart fait un saut de côté et paraît tenter de s'enfuir. Ne doutant point du succès final, le vilain s'acharne à la poursuite. Il croit toujours tenir Renart, et Renart toujours lui échappe.

Piqué au jeu et fasciné par la belle fourrure, il se décharge de son fardeau sur un talus gazonné afin d'être plus alerte. Ysengrin, qui épiait la manœuvre, fond sur le lard et l'emporte, tandis que Renart file comme un trait d'arbalète pour rejoindre son complice.

Le vilain, qui d'abord s'était vu riche d'un quartier de porc, ensuite s'était cru riche d'un quartier de porc et d'une fourrure et qui, finalement, se trouvait sans porc ni fourrure, pense qu'il est ensorcelé.

Puis, sa stupeur première fait place à la colère. Il maudit le sort, trépigne, s'arrache les cheveux, très inquiet de l'explication qu'il lui faudra donner à sa ménagère.

Renart rejoint Ysengrin qui avait déjà caché le porc sous des feuilles pour le tenir au frais.

« Là ! Ne vous avais-je pas bien dit, mon oncle, que le porc serait à nous ?



Il s'approche, croyant atteindre sans peine cette bête blessée !

— À nous ! fait Ysengrin sur un ton où il y avait du dédain et de la menace, vous voulez dire à moi.

— Qu'est ceci ? Vous oubliez donc notre traité ?

— Il n'y a pas de traité avec un félon tel que vous ; et vous devez vous estimer heureux que je me contente de cette punition pour tous vos méfaits passés.

— Si quelqu'un, dans cette affaire, mérite d'être pendu la hart au col, ce n'est certes pas moi.

— Hein ?! » gronde le loup.

Renart a bien envie de se rebiffer ; mais Ysengrin n'est pas affaibli comme cela lui arrive parfois après un long jeûne ; ses dents luisent aiguës et solides, son attitude est pleine de résolution, il ne semble pas avoir peur de la bataille : Renart juge prudent de refréner sa légitime colère.

Penaud, il s'en va dans la direction du village. C'est l'heure des travaux champêtres, les habitations ne sont sans doute pas très bien gardées, peut-être trouvera-t-il une compensation à sa mésaventure.

Une fois arrivé, il s'étend à l'ombre du four banal, encore chaud de la dernière fournée et commence à sommeiller quand un léger bruit lui fait dresser l'oreille.

« Qu'est-ce ? »





Renart sait bien qu'il n'est pas en odeur de sainteté parmi les hommes et, à la moindre alerte, il se dispose pour la fuite.

Le même petit bruit se répète.

« Qu'est-ce donc ? »

Tout à coup, Renart se met à rire.

C'est Frobert, le grillon, qui débite sa chanson monotone et jolie. Eh ! Eh ! À défaut de gibier plus sérieux, un grillon, cela se croque comme une dragée.

Apercevant le roux, Frobert se tait et se tient prudemment hors de sa portée.

« Continuez, je vous prie, Frobert, dit Renart de son ton mielleux, vous chantez comme un clerc et votre psaume est fort beau. Je m'en édifie tout particulièrement, moi qui suis en pèlerinage. Oui, petit grillon innocent, je vais à Saint-Jacques-de-Compostelle en Galice, pour l'expiation de mes péchés.

— Vous ne m'avez pas l'air d'un pénitent bien contrit, remarque Frobert, en se reculant encore.

Soudain, Renart fait un bond pour happer la pauvre bestiole ; mais s'étant trop pressé, il manque son coup.

— Ah ! Renart, s'écrie Frobert, voilà bien vos façons, et j'avais cent fois raison de me méfier. Ce sont pèlerins du diable que ceux qui guettent les gens sur le chemin.

— Que croyez-vous donc, petit Frobert ? Si je me suis approché de vous, c'était pour mieux entendre votre cantique.

— Bon ! Bon ! Renart, puisque vous aimez tant le psautier, vous allez être servi à souhait… Écoutez donc. L'aboiement des chiens et le cor des veneurs, n'est-ce pas là une belle musique ?...

Renart écoute. Le bruit se rapproche et devient de plus en plus distinct :

— Holà Triboulé !... Hé ! Clarembaus !... Hé ! Plaisance !...,

— Grand merci, dit-il en lui-même, je ne goûte pas cette musique-là ; elle est trop dure aux oreilles. »

Mais lui leur tient tête et se défend avec courage. Les voix maintenant sont toutes proches.

« Au loup ! Au loup ! crient les veneurs. Haro sur le loup !

— Tiens ! fait Renart, ce n'est donc pas moi que l'on poursuit, c'est Ysengrin. »

Et il hasarde un œil pour assister à la scène.

Les brachets poursuivent Ysengrin ; ils le cernent, ils l'attaquent, le déchirent à belles dents. Mais lui leur tient tête et se défend avec courage, éventre l'un, égorge l'autre, houspille sévèrement ceux qui l'approchent de trop près et, finalement, demeure victorieux.

Toutefois, dans la lutte, il a été fort malmené ; et c'est ensanglanté, boitant tout bas, qu'il regagne son logis.

Renart, qui a pris de l'avance, le guette au tournant du chemin.

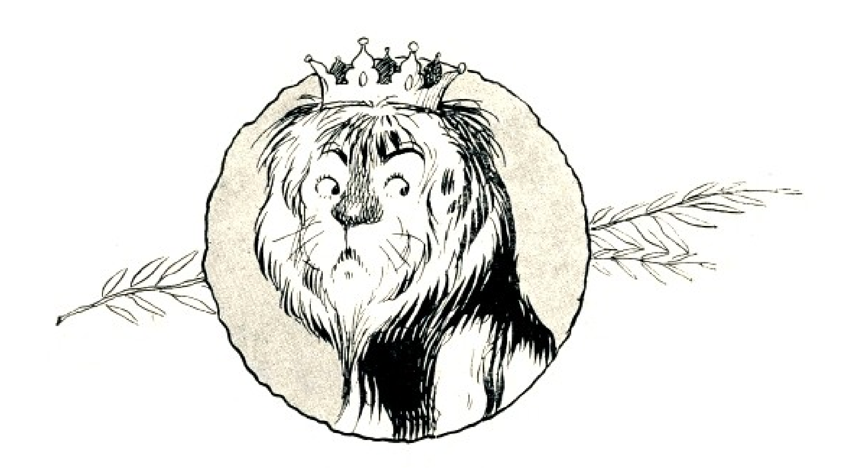
« Ha ! Bel oncle, lui dit-il narquois, voici donc le profit de votre gloutonnerie. Si vous aviez mangé moins de lard, vous auriez été plus dispos pour échapper à la meute ; et ma digne tante Dame Hersent ne serait pas obligée de vous panser et de vous recoudre la peau.



Il se tapit sous une touffe de genêts dont la couleur se confond avec son poil, et il espère passer inaperçu.

Treizième aventure

Comment Renart fit rencontre de Noble le Roi et d'Ysengrin, et comment les deux barons se donnèrent le baiser de paix



Renart était un jour dans le bois à guetter les faisans, quand il vit venir de son côté Noble, le lion-roi, accompagné d'Ysengrin qui remplissait à la Cour les fonctions de connétable.

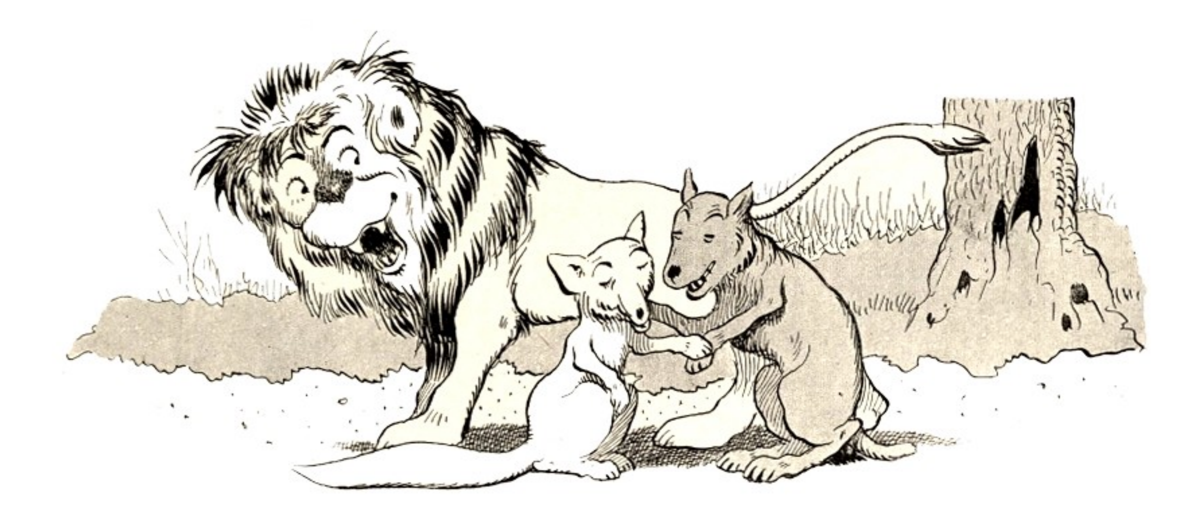
Tous deux marchaient du même pas et devisaient agréablement.

« Bienvenue soit l'illustre compagnie, fit-il en saluant très bas.

— C'est vous, Renart, dit le roi qui, sachant les mésaventures d'Ysengrin, ne pouvait s'empêcher de rire. Je vous souhaite bonne chance pour le malin tour que sûrement vous vous disposez à jouer.

— J'ai grand besoin de vos bons souhaits, Sire ; car depuis ce matin que je suis à la chasse, je n'ai encore rien pris pour ma chère Hermeline et mes bien-aimés petits Renarteaux. Aussi, permettez que je prenne congé pour continuer mes recherches,

— Du tout, Renart, insista le roi d'un ton enjoué, vous restez avec nous, et nous chasserons tous trois de compagnie. Ce n'est pas si souvent que l'on a la bonne fortune de cheminer avec un joyeux compère tel que vous.



— C’est bien de l’honneur pour moi, Sire, mais je comprends très bien que vous préfériez à la société du chétif baron que je suis, celle de vos grands vassaux : Brun, l’ours ; Baucent, le sanglier ; Rooniaus, le molosse, et Ysengrin que voici.

— Ah ! Renart, ce sont là de vos railleries habituelles.., Il me plaît à moi de vous admettre à ma chasse, demeurez donc.

— Sire, pardonnez-moi d’insister, mais je craindrais que ma présence ne courrouçât Ysengrin qui ne peut me souffrir, Dieu sait pourquoi ! Car je ne lui veux que du bien.

Le loup voulut protester, mais Noble s’interposa.

— Finissons-en avec ces malentendus, dit-il. Je ne veux plus entendre parler de querelles entre vous deux. Vous, Renart, tâchez de mettre un frein à vos facéties ; et vous, Ysengrin, ne vous fâchez plus pour quelques plaisanteries sans importance.

Ysengrin aurait volontiers ergoté sur l’importance des plaisanteries de Renart ; mais le roi commandait, il obéit, et les deux ennemis échangèrent le baiser de paix.

— Çà ! fait le lion, vous qui connaissez les bons endroits, Renart, ne pourriez-vous nous indiquer quelque champ, bocage, pâture, où nous rencontrerions une proie sérieuse ?

— Sire, je ne réponds de rien. Toutefois, je sais que, dans le creux d’un vallon proche d’ici, on amène quelquefois paître le bétail du hameau. Vous plairait-il d’y voir ?

— J’y consens.

Les voici donc tous trois en route ;… on débouche dans le vallon.

— Ah ! fait Ysengrin, je découvre une proie superbe : un taureau, une vache et leur petit. Il faudrait envoyer Renart en éclaireur de crainte que quelque paysan, quelque mâtin ne vienne mettre obstacle à nos projets.

— Vous avez raison, messire connétable ; Renart est fin et rusé, il reconnaîtra les lieux mieux que quiconque. »

Renart, aussitôt, de courir à travers champs pour arriver plus vite au but.

La proie est bien là, telle que l'a dit Ysengrin, et nul encombre.

Tout de même, à force de chercher, Renart découvre le pâtre qui se baigne dans un ruisseau clair bordé de roseaux fleuris.

Avant que le jeune paysan ait eu le temps de se reconnaître, Renart lui saute sur les épaules, le plonge, le replonge sous l'eau, lui faisant ainsi saluer les écrevisses du fond.



Le temps qu'il suffoque, puis qu'il s'ébroue, Noble et Ysengrin mettent à l'abri le butin qu'ils viennent de conquérir sans peine. Renart les rejoint, il est complimenté par le roi, puis on procède au partage.

— À vous, Connétable, de désigner les parts, ordonne le souverain.

— J'obéis, Monseigneur, puisque tel est votre bon plaisir. Voici donc ce qu'il m'en semble : le taureau, qui est la pièce principale, vous revient sans conteste. La génisse, grasse et bien en point, également. Pour moi, je me contenterai de ce tout petit veau. Quant au mauvais roux, l'honneur d'avoir chassé en notre compagnie doit lui suffire.



Je découvre une proie superbe : un taureau, une vache et leur petit.

D’ailleurs, il n’est pas fou de cette sorte de viande. La chair de basse-cour convient mieux à son tempérament et est mieux appréciée de sa chère Hermeline et de ses bien-aimés petits Renarteaux. Ai-je bien dit, Monseigneur ?

Monseigneur répondit à Ysengrin par un formidable soufflet qui l’envoya rouler à dix pas.

— Vous n’entendez rien à faire les lots. J’aurais dû m’en douter, car vous avez l’esprit obtus.

— À vous, Renart, voyons si vous serez plus heureux.

Le goupil s’inclina.

— Vous êtes le maître, Sire, et vous pouvez tout prendre, si bon vous semble.

— Non, protesta Noble, j’entends que le partage soit conforme à l’équité, de façon à ce que personne n’ait le droit de se plaindre.

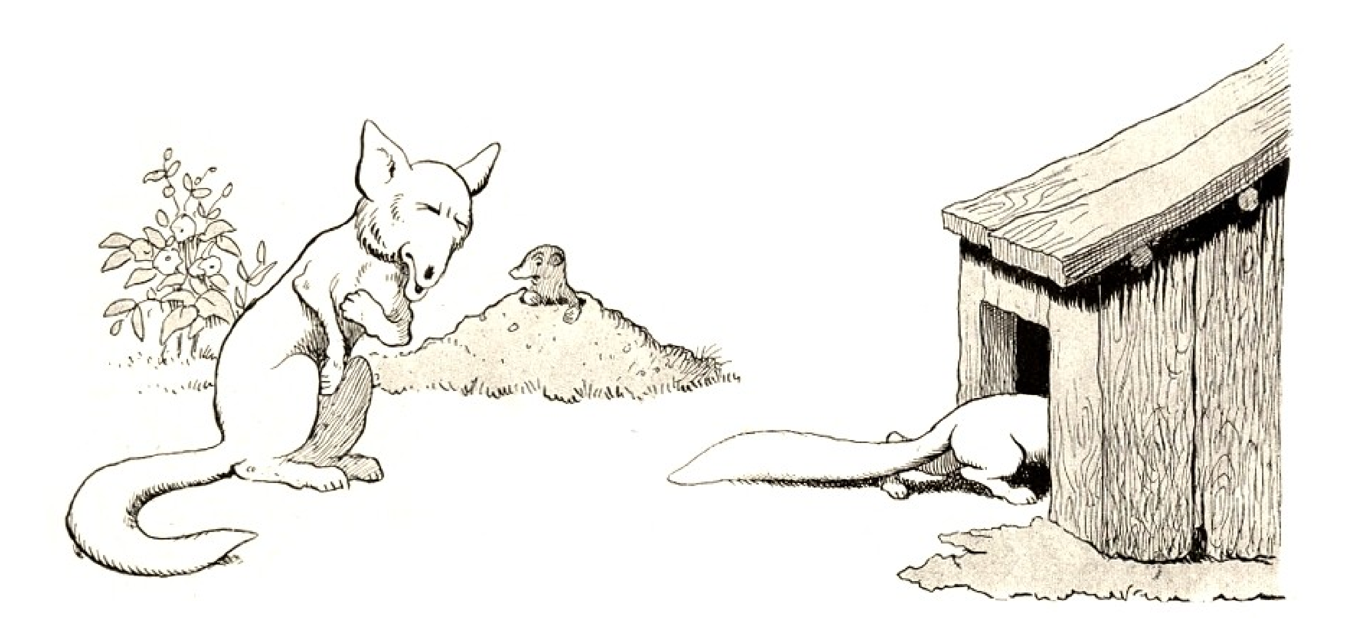
— Eh bien ! Donc, Sire, le taureau vous revient sans conteste, ainsi qu’Ysengrin l’a dit lui-même. La génisse, de chair plus délicate, sera pour Madame la reine. Ce veau, ce tout petit veau tendre à souhait, convient au prince royal, votre jeune fils qui, si je ne me trompe, n’a pas encore perdu ses dents de lait.

— Voilà qui est bien jugé, dit Noble, en posant familièrement sa patte puissante sur l’épaule de l’arbitre. Ah ! Maître Renart, vous êtes un subtil personnage ; vous comprenez ce que parler veut dire et vous profitez à merveille des sottises d’autrui. Bien fou celui qui mépriserait votre alliance. »

Quatorzième aventure

Comment Renart entra et sortit heureusement du puits
Comment Ysengrin y entra, mais en sortit
à son grand dommage

Renart était allé chasser et il revenait bredouille. La faim le tourmentait, mais encore plus le chagrin de ne rien rapporter au logis – car si Renart est mauvais compagnon, il est bon époux et bon père –.



Il rentrait donc lentement et comme à regret, espérant, malgré tout, quelque aubaine fructueuse quand, au jour finissant, il se trouva près d'une abbaye de moines aux blancs manteaux.

Comme il se couchait à l'abri d'un buisson, il entendit, tout proche, le caquetage un peu las de poules qui s'apprêtent à rentrer pour dormir. Il dresse l'oreille et, se guidant sur le bruit, arrive au poulailler. Il rôde un instant au pied du mur, avise une porte, la pousse afin d'en éprouver la résistance, elle cède du premier coup ; voici Renart dans la place.



À la vue du glouton, les poules hâtent leur course pour se mettre à l'abri et crient un peu plus fort, – non assez, toutefois, pour donner l'alarme –. Deux d'entre elles, plus paresseuses ou plus endormies, restent en arrière ; Renart les happe sans difficulté, en mange une et conserve l'autre pour Hermeline et ses petits, Malebranche et Percehaye.

Il se félicite de cette chance sur laquelle il n'osait plus compter, – sans néanmoins se trouver complètement satisfait, car la soif le tourmente –. La journée a été chaude, la course fatigante et il n'a rencontré aucun ruisseau, aucun étang. Il tire donc désespérément la langue.

Il y a bien là un puits qui sert aux Blancs-Manteaux, mais Renart n'en connaît pas la manœuvre. L'eau est profonde, comment faire pour l'atteindre ?...

Des deux seaux, l'un plonge dans le puits, l'autre se trouve suspendu à portée de la main. Renart grimpe sur la margelle, il raisonne, il calcule sans trouver de solution pratique. Découragé, il contemple le fond du gouffre dont le miroitement liquide vient encore irriter sa soif…

Enfin, il se résout aux moyens héroïques, il saisit la corde et tente de remonter le seau plein. Mais le fardeau n'est pas en rapport avec ses forces et *plouf !* Renart pique une tête dans le puits.

L'eau est maintenant à sa disposition et il peut boire à son gré ; mais il n'y songe plus, car la soif a fait place chez lui à la surprise, puis à la terreur.

Que va-t-il advenir de lui ?... Quand et comment sortira-t-il de là ?... En sortira-t-il seulement ?... Lui, le grand attrapeur, le voilà bien attrapé. Tremblant, il s'agriffe d'une patte à la corde, de l'autre, à l'anse du seau qui flotte, enviant les ailes de Tiecelin et les griffes de Tybert.



Deux poules restent en arrière, Renart les happe sans difficulté.

Or, le hasard de la chasse amène Ysengrin dans ces parages. Il n’a pas été plus heureux que Renart, et comme lui, il rentre bredouille ; comme lui, il souffre de faim, de soif, de fatigue.

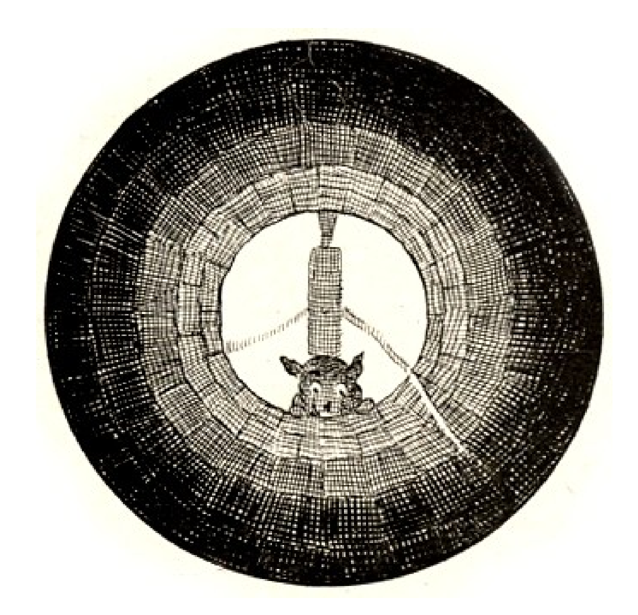
Soudain, il aperçoit la poule étranglée par Renart et destinée à sa famille ; Ysengrin n’en fait qu’une bouchée.

« Voilà un bon manger, dit-il, un peu léger, mais fort délicat,… seulement, c’est boire qu’il faudrait… L’eau du puits est abondante et fraîche, mais comment l’atteindre ?... Vraiment, les hommes ont de bizarres inventions ;… ils ne songent point à mettre l’eau à la portée des gens qui ont soif…

Le loup pose ses pattes de devant sur le bord du puits tout en poursuivant son monologue sur la sottise et la malveillance des hommes, quand une voix qui monte du fond, le fait tressaillir.

— Qui va là-haut ?... dit la voix ; qui se permet de parler ?... qui vient troubler dans leur repos les bienheureux du paradis ?...

— Qu’est ceci ? fait Ysengrin très intrigué.



Et, plongeant son regard dans le puits, il pousse une exclamation de surprise.

— Mais c’est Renart, si j’en crois mes yeux.

— Croyez-en vos yeux, mon oncle, c’est bien moi, ou plutôt c’est mon âme, car je suis mort.

— Vous êtes mort ! Qu'est donc ce mystère ?... n'y a-t-il pas, là-dessous, quelque nouvelle attrape ?...

— Pas la moindre ; je suis bien mort.

— Ma foi, je n'en suis pas trop fâché à dire vrai. Mais, depuis combien de temps êtes-vous mort ?

— Depuis deux jours.

— En êtes-vous sûr ? Il me semble que, pas plus tard que ce matin, je vous ai vu courir les bois.

— C'est que mon corps est resté sur terre. En ce moment il repose à Maupertuis, auprès de mon Hermeline bien-aimée.

— Voilà qui est étrange, et je ne me fie pas trop à cette mort-là, vous avez tant de tours dans votre sac !

— Prenez garde, mon oncle ! Dans votre intérêt même je vous engage à me traiter avec plus de révérence que du temps où j'étais en vie.

— Je ne demande pas mieux, Renart, puisque aussi bien vous voilà mort. Et même tenez, je crois que je suis un peu chagrin de votre trépas.

— Moi non. Je suis maintenant si heureux qu'on ne saurait imaginer, sur terre, félicité pareille.

— Comment cela ?... le bonheur parfait se trouve-t-il donc au fond des puits ?...

— Je ne sais, mais ce que je possède ici dépasse la compréhension des vivants : des prairies en fleurs, des forêts verdoyantes, des moissons superbes, des troupeaux innombrables ! Et de la volaille ! Du gibier ! Du poisson ! Trop de tout, pourrait-on dire. La preuve en est, cette poule que j'ai dû jeter. Cherchez-la, Ysengrin ; si vous la trouvez, je vous l'offre de bon cœur.

Ysengrin qui savait à quoi s'en tenir au sujet de la poule, ne prit pas la peine de chercher. Il demanda :

— Vous êtes donc en paradis ?...

— Comme vous le dites, mon oncle.

La nuit était venue ; des milliers d'étoiles brillaient au firmament et se reflétaient sur l'eau du puits.

— Voyez toutes ces lumières qui m'entourent ; n'y trouvez-vous pas la preuve que je suis dans la gloire éternelle ?...

— C'est ma foi vrai, acquiesça Ysengrin. Mais quel paradis que celui où l'on possède volaille et venaison en telle abondance !

— Mon oncle, je veux oublier toutes les mauvaises dispositions que vous me témoignâtes au temps où j'étais sur terre ; venez près de moi, je vous ménagerai une bonne place.

— Je vous en serai le plus obligé du monde ; mais, comment vous rejoindre ?



— Mettez-vous dans le seau qui est sur la margelle, cramponnez-vous à la corde, donnez un bon coup de reins, et laissez-vous aller. »

Ysengrin, suivant l'avis de son compère bienheureux, entre dans le seau et se cramponne à la corde. Alors, cédant à ce nouveau contrepoids, le seau plus léger où se trouvait Renart, remonte au fur et à mesure que l'autre descend.

Arrivé au bord, Renart saute à pieds joints et file sans demander son reste. La surprise, puis la rage d'Ysengrin ne se peuvent décrire.

— Ah ! Maudit roux ! crie-t-il en écumant, faudra-t-il donc que jusqu'à mon dernier souffle tu m'aies trompé et que je m'y sois laissé prendre.

Au petit matin, un frère lai[1] des Blancs-Manteaux vient puiser de l'eau pour les besoins du service. Il tire la corde comme à son habitude, mais en vain : il ne peut amener le seau. Après plusieurs tentatives infructueuses, il regarde au fond du puits et aperçoit Ysengrin.

« Au loup ! crie-t-il en s'enfuyant, au loup qui est dans le puits ! »

[1] Dans l'usage courant, les frères lais ou sœurs laies sont des laïcs liés à des ordres religieux catholiques dans lesquels ils sont chargés principalement des travaux agricoles et manuels, et des affaires séculières d'un monastère, par opposition aux moines de chœur affectés aux tâches spirituelles.



Mettez-vous dans le seau qui est sur la margelle et cramponnez-vous à la corde.



Les moines croient que leur frère tombe dément et ils courent à son aide. Mais, une fois sur place, on est bien forcé de convenir qu'il dit vrai et que, si étrange que cela paraisse, le loup est bien dans-le puits.

On s'assemble en conciliabule et l'on délibère sur les mesures à prendre.

Quelques-uns voudraient qu'on laissât Ysengrin où il est jusqu'à ce qu'il trépasse. Mais, combien de temps mettra-t-il à trépasser ?. Or, on a besoin d'eau tout de suite, et la rivière est loin. D'autre part, la charogne empoisonnera le puits. Non, il faut le sortir coûte que coûte. Seulement on doit se mettre en état de défense.

On apporte sur les lieux tout ce qu'il y a d'instruments au monastère : haches, pieux, fourches, bâtons, massues, etc… ; chacun s'arme suivant ses capacités et l'on forme un cercle très serré à quelque distance du puits. Ensuite on attelle à la corde une bourrique forte et courageuse.

Après bien des efforts, la bourrique ramène au jour le contenant et le contenu.

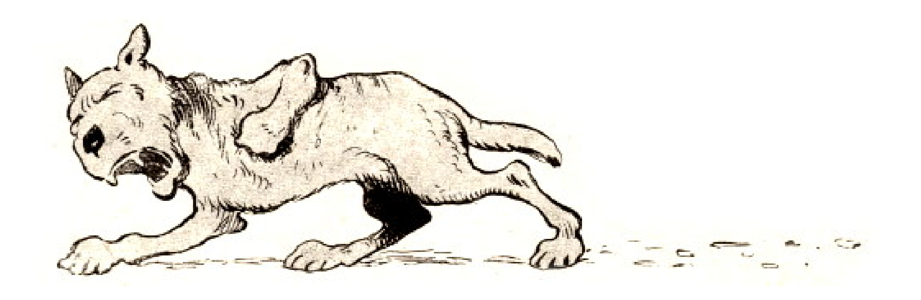
Alors, les Blancs-Manteaux tombent sur Ysengrin à tour de bras et frappent qui à la tête, qui sur l'échine, qui sur les pattes, tant et si bien qu'ils le laissent pour mort, étendu sur le sol.

Puis, la cloche sonnant matines, les moines se rendent au chœur, abandonnant celui qu'ils croient défunt.

Mais Ysengrin n'était pas tout à fait trépassé. Sanglant, assommé, rompu, il se traîne jusqu'au bois et retrouve Dame Hersent qui se désespère de le voir en pareil état.

On appela les mires les plus fameux, qui employèrent pour le soigner on ne sait combien d'emplâtres, d'électuaires, d'opiats et d'onguents.

« Ah ! protestait Dame Hersent, à la cour du roi se trouvent assises et plaids, c'est là que nous irons porter notre clameur ; et gare au bandit le jour où il sera jugé par ses pairs ! »



LIVRE DEUXIÈME

☙ Le procès de Renart ❧

Quinzième aventure

Comment le connétable Ysengrin et dame Hersent firent leur clameur à la Cour du Roi

L'assemblée était au grand complet. Ysengrin était un puissant personnage ; il remplissait à la Cour l'office de connétable et chacun s'était fait un devoir de venir écouter sa clameur.

Les hauts barons entouraient le roi, puis venaient les riches vavasseurs ; en arrière se tenaient, pleins de respect et de soumission, les sujets de moindre importance.

Là se trouvaient : Brun, l'ours, Baucent, le sanglier, Bruyant, le taureau, Brichemer, le cerf, Platel, le daim, Musart, le chamois, Rooniaus, le molosse, Belin, le mouton, Metbé, la chèvre, puis Cointereau, le singe, Tybert, le chat, Grimbert, le blaireau, Petitfouineur, le putois, Couart, le lièvre, Galopin, le lapereau, Jacquet, l'écureuil, Ordegale, le castor, Petitpourchas, le furet, Blanche, l'hermine, Gente, la marmotte, Pelé, le rat, et encore Mouflart, le vautour, Pinçart, le héron, Tiecelin, le corbeau, Chanteclerc, le coq, Drouin, le moineau, Frobert, le grillon, Frémont, la fourmi, Tardif, le limaçon, etc.



Les hauts barons entouraient le roi, puis venaient les bêtes de moindre importance.

Ayant Dame Hersent à ses côtés, Ysengrin s'avance et parle en ces termes :

« Sire, je lève clameur contre Renart qui, malgré nos liens de compérage, ne cesse de me trahir. Vous connaissez déjà la plupart de ses crimes et de mes infortunes ; vous savez comment je faillis perdre la vie dans la glace de l'étang, au lardier d'un vilain, à la chasse aux oies, au piège du vallon, et finalement au puits des Blancs-Manteaux. Mais ce n'est pas tout : mon épouse, ici présente, vous dira que chaque fois que ce mauvais roux la rencontre, il l'outrage de ses propos inconvenants. Nos enfants même, nos chers louveteaux, ne sont pas à l'abri de ses malices. L'autre jour, il les poursuivit jusque chez nous, les maltraita, les battit, les roula dans la poussière, les couvrit d'ordures, les inonda d'une eau infecte, les appela : *enfants trouvés*… et pire… le petit Harpin, notre dernier-né, est malade depuis ce moment et le mire craint bien qu'il ne perde la vue. C'est pourquoi, Sire, je vous adjure de remettre la cause au tribunal, pour que justice me soit rendue.

Le roi n'aimait pas les querelles entre ses barons, et, de plus, il gardait une secrète indulgence à Renart, dont les tours l'amusaient.

— Connétable, fit-il, étiez-vous présent lorsque Renart maltraita vos enfants ?

— Non, Sire, mais mon épouse en fut le témoin désolé.

— À qui donc ferez-vous croire, Dame Hersent, que robuste et courageuse comme vous l'êtes, vous avez laissé ce nain de Renart injurier et battre vos petits ?

— Monseigneur, interrompit le loup, vous ne devez prendre la défense ni de Renart ni de moi. Il vous suffit d'écouter ma clameur et de juger si elle mérite d'être retenue pour être portée devant mes pairs.

Le roi essaya encore de la conciliation.

— Connétable, il me semble que les choses pourraient s'accommoder.

— Il me semble à moi, Sire, que vous soutenez Renart et que vous auriez meilleure grâce à prendre ma cause en mains, car je vous servis toujours mieux que lui. Si je vous avais flatté au lieu de vous servir, je serais en plus grande faveur auprès de vous. »

La dignité de Noble l'empêcha de répondre à cette attaque du plaignant.



À cette époque, se trouvait à la Cour Messire Chameau, dont chacun estimait la prudence et la sagesse, bien que nul n'eût pu dire sur quoi reposait cette réputation. Il était né en Perse, mais il avait passé plusieurs années à Constantinople ; ces temps derniers, il vivait en Lombardie d'où il était venu auprès de Noble en qualité de légat. Le roi tint à ce qu'il donnât son avis.

« Maître, dit-il, avez-vous connaissance de telles clameurs, levées dans vos contrées, et de l'accueil qui leur fut fait ? »

Messire Chameau prit la parole. Il fit un long discours en charabia où se mêlaient le persan, le turc, le lombard et le franc ; encore était-ce du mauvais persan, du mauvais turc, du mauvais lombard, du mauvais franc. Nul n'en comprit un traître mot ; n'empêche que d'aucuns applaudirent et que d'autres murmurèrent. Cointereau s'esclaffa. Seul le roi conserva toute sa dignité.

« La clameur d'Ysengrin est retenue, prononça-t-il. Barons, je vous laisse délibérer sur la manière dont justice lui sera faite. »

Puis il se retira.

D'un commun accord, on donna la présidence à Brichemer, le cerf, qui était sénéchal de la Cour et bien connu pour son impartialité.

« Seigneurs, dit-il, écoutez mes paroles et reprenez-moi si je ne dis pas bien. Vous avez entendu la clameur d'Ysengrin contre Renart.

Besoin serait qu'avant de juger, nous ayons des preuves certaines de ce qu'il avance. Il ne faut pas que n'importe qui puisse lever clameur contre un innocent et le faire condamner.

L'ours, qui haïssait Renart presque autant qu'Ysengrin, reprit avec violence :

— Nous avons le témoignage de Dame Hersent !

— Selon moi, fit sagement Baucent, la parole de Dame Hersent ne vaut rien. Étant l'épouse d'Ysengrin, elle lui est entièrement soumise ; elle ne peut aller et venir, parler ou se taire sans le bon plaisir de son seigneur. Elle est donc tenue de dire ce qu'il dit lui-même. Il nous faut des témoignages plus désintéressés, plus libres.

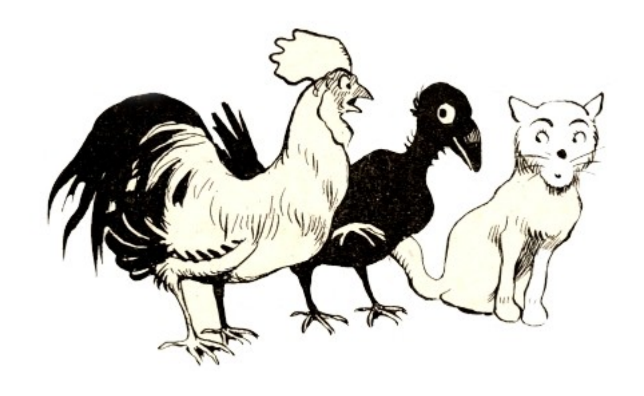
Brun ne se tint pas pour battu.

— Entre la parole du connétable et celle d'un mauvais garçon comme Renart, il n'y à pas à hésiter une seconde.

— Pourtant, fit Platel, le daim, Ysengrin accuse Renart d'avoir outragé son épouse, maltraité ses enfants et de l'avoir exposé lui-même plusieurs fois à une mort traîtresse ; il faut punir de tels forfaits si l'on ne veut pas qu'ils se perpétuent.

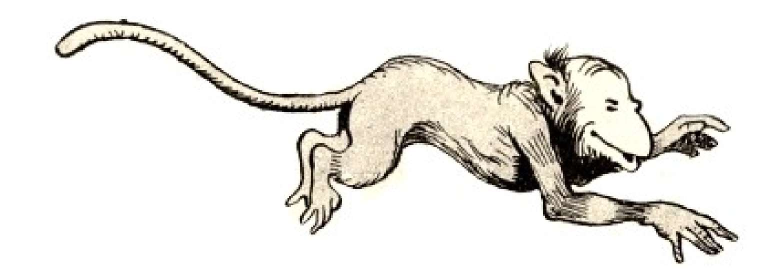
— Rien de plus juste, fit Brichemer ; on ne dit point que les coupables ne doivent pas être punis, on dit seulement qu'il ne faut pas les condamner sans les entendre, eux et les témoins qu'ils peuvent produire.

— Voilà bien des histoires, gronda Brun d'un ton bourru ; moi-même, comme Ysengrin, j'ai été victime de ce damné fripon et comme lui j'ai failli perdre la vie. Et puis, c'est encore Chanteclerc, c'est Tiecelin, c'est la mésange, c'est le grillon, c'est Tybert qui ont à se plaindre de ses félonies ;… mais qui donc n'a pas été persécuté par ce mauvais larron ?... M'est avis que le roi ne s'est pas fait honneur en riant sous cape des méfaits de Renart, il pourrait bien s'en repentir avant peu.



— Calmez-vous, Brun, repartit le sage Brichemer, vous allez être bientôt à même de décider à quelle amende il est juste de condamner Renart.

— Une amende ! cria l'ours au comble de la fureur, vous pensez qu'une amende, si forte soit-elle, suffira au châtiment de pareils crimes ! Mais il faut que Renart soit amené ici pieds et poings liés, il faut le battre de verges, le mettre en geôle, le suspendre au gibet.



Cointereau, le singe, n'avait encore rien dit ; il se contentait de sauter de-çà de-là, de faire des grimaces aux orateurs et de se moquer de tout le monde.

— À tout péché miséricorde, prononça-t-il avec une componction très bien imitée. La peste soit de ces gens pressés qui veulent condamner le monde sans rien entendre.

— Vous, Cointereau, fit Brun, on comprend que vous soyez du côté de Renart, vous êtes personnes de même espèce.

— Allons, dit Brichemer, au lieu d'envenimer la querelle, vous feriez mieux de chercher à concilier les parties. Nous allons donc, suivant l'ordre du roi, mander Renart devant un tribunal composé de ses pairs.

— Qui présidera ce tribunal ? demanda Brun avec le secret espoir qu'on lui répondrait : 'Vous'.

— Il me semble, répondit Brichemer, que le vertueux Rooniaus, chien de Frobert de La Fontaine, pourrait remplir cet office. C'est un personnage honnête et vertueux en qui l'on peut avoir toute confiance. »

Cette proposition fut approuvée à une grande majorité, et il fut également décidé que Grimbert serait chargé de porter à Renart son assignation à comparaître.



Il fut décidé que Grimbert porterait à Renart son assignation à comparaître.

Seizième aventure

Comment Renart eut des scrupules de conscience, et ne voulut pas jurer sur la dent de Saint Rooniaus

Ysengrin n'était pas très satisfait de la décision de l'assemblée. Il aurait voulu que Renart fût condamné rien que sur sa parole. La discussion contradictoire l'inquiétait. Il savait Renart si habile à persuader les gens !

Après avoir beaucoup réfléchi, il alla en cachette trouver Rooniaus.



Le dogue reposait tranquillement à l'abri d'un bois de cytises, et Ysengrin se demanda s'il était bien prudent de le déranger : ils avaient souvent eu maille à partir ensemble. Mais, ainsi que l'avait dit le sénéchal, Rooniaus était une honnête personne, incapable de profiter d'une occasion pour satisfaire ses rancunes personnelles. Ysengrin se hasarda donc, non toutefois sans se tenir sur ses gardes pour le cas où sa communication serait mal accueillie.

« Rooniaus ! appela-t-il d'une voix étouffée.



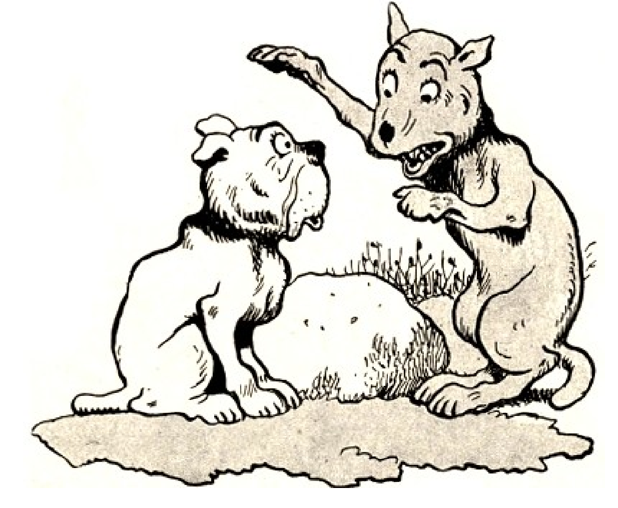
Le dogue ouvrit un œil et, reconnaissant Ysengrin, fut tout de suite sur ses quatre pieds, prêt à la défense.

— Quittez cet air. belliqueux, je vous prie, Rooniaus, je ne viens pas en ennemi mais, tout au contraire, en suppliant.

Le ton du loup était si humble, son attitude si décente que Rooniaus s'apaisa tout aussitôt.

— Qu'y a-t-il pour votre service, Ysengrin ?

— Veuillez m'écouter avec attention et indulgence, messire dogue. L'assemblée des barons vous a désigné pour présider le tribunal qui doit juger Renart. Dieu sait que le bon droit est de mon côté et que mes accusations sont très au-dessous du tort que j'ai subi. Mais on exige de moi des témoignages que je ne peux fournir. Quand Renart médite quelque mauvais coup, il ne sonne pas la trompe pour que la foule en soit témoin. Et il est tellement subtil que le jour des assises, il est capable de convaincre les juges. C'est pourquoi je suis venu vous trouver, Rooniaus ; je voulais vous demander de tenir compte de ces choses, quand vous rendrez votre sentence. Certes ! Nous avons bien eu parfois ensemble quelques petites difficultés ; mais vous savez qu'au moins on ne put jamais m'accuser de félonie ; et je suis sûr que, dans votre âme loyale, vous me gardez plus d'estime qu'à ce mauvais roux.



Rooniaus n'était pas bien persuadé d'avoir aucun motif pour estimer Ysengrin plus que Renart.

Mais il ne pouvait se défendre d'être flatté par la démarche pleine de déférence du loup ; et, au fond, il savait bien que sa clameur était justifiée. Il répondit donc :

— Écoutez, Ysengrin, je vais vous proposer une chose qui est, je crois, de nature à arranger vos affaires le mieux du monde. Puisque vous ne pouvez produire les témoignages que l'on exige de vous, déclarez que vous vous contenterez du serment de Renart, que s'il ose jurer solennellement n'avoir point commis les forfaits dont vous l'accusez, vous le tiendrez quitte.

— Il jurera, Rooniaus, soyez certain qu'il jurera… Il n'en est pas à un parjure près… ; et je ne serai point vengé…



— Attendez donc la fin… Mais sur quoi Renart devra-t-il jurer ?... Cela est de grande importance… Prêtez-moi attention. Je fais le trépassé, et je m'étends sur le sol, non loin du carrefour où se tiennent les plaids… Vous, de votre côté, vous faites raconter par vos amis que ma mort fut édifiante entre toutes et que je suis, pour le sûr, un très grand saint... Ils diront encore que, du moment où les débats devaient être dirigés par moi, il n'est que trop juste que ce soit moi qui serve de caution au serment, et que Renart devra jurer sur ma dent… Ce discours bien prononcé persuade l'assemblée, Renart est tenu de se soumettre et,… fiez-vous à moi pour le reste... Que si, méfiant comme à son habitude, il refuse de jurer et tente de s'enfuir, j'aurai eu soin de tenir en aguet plus de quarante chiens de chasse et chiennes de première force qui sont à mon entière disposition. »

Tout joyeux du résultat de sa visite, Ysengrin prit congé de Rooniaus après beaucoup de remerciements et de promesses de fidélité.

Le jour du jugement arrive. L'assemblée se tient au carrefour du Voler-Beau, sous des hêtres immenses.

En attendant l'ouverture des débats, les animaux, réunis par petits groupes, causent de l'affaire, quand survient Platel, le daim. Il annonce la mort soudaine de Rooniaus, en termes qui émeuvent l'assistance et sont pour elle un sujet de grande édification. Platel ajoute que, afin d'honorer une si précieuse mémoire, il serait séant que le corps du défunt servît de caution au serment de Renart.

Brichemer ayant été appelé pour remplacer à la présidence le dogue trépassé, prend ainsi la parole :

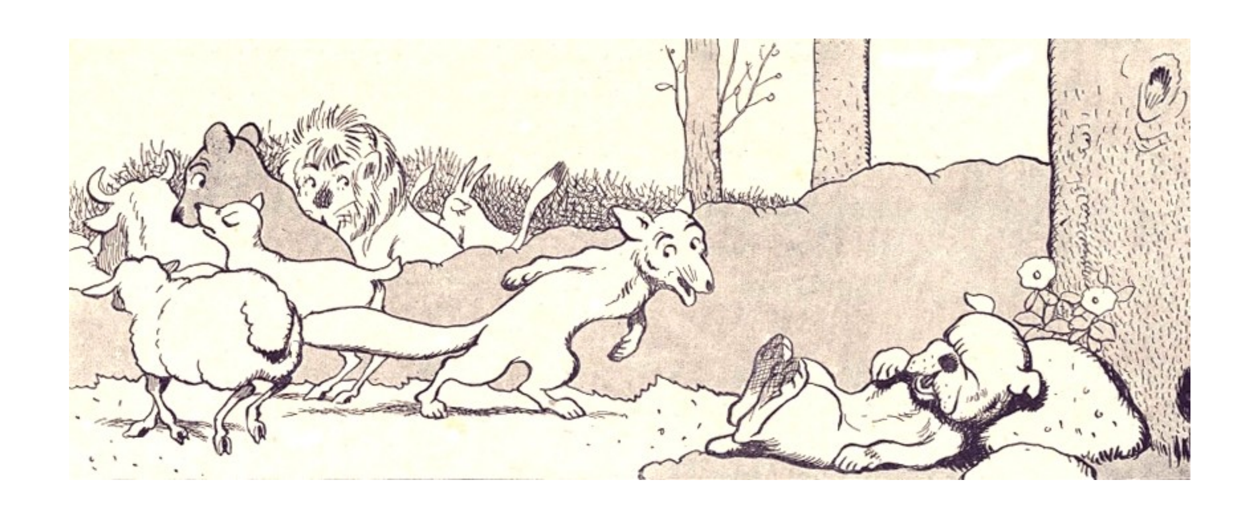
« Vous venez d'entendre le discours de Platel et sa proposition au sujet du serment de Renart. Que vous en semble ?

La proposition étant acceptée à une grande majorité, Brichemer demande à l'accusé :

— Renart, êtes-vous prêt à vous soumettre ?

— Oui, Sénéchal. »

Alors, sans plus tarder, on se rend auprès du prétendu défunt. Étendu raide, la langue tirée, les dents découvertes, Rooniaus gît sur la bruyère.





Le jour du jugement arrive. L'assemblée se tient au carrefour du Voler-Beau.

Renart s'approche ; mais, défiant, il regarde, examine, plisse les yeux, tourne autour du corps et finalement, s'aperçoit que la poitrine de Rooniaus se soulève et que ses flancs battent légèrement.

« Sénéchal, dit-il, je sais que je suis tenu de me soumettre à l'ordonnance de l'assemblée, mais je crois devoir vous avertir de quelque chose que vous ne soupçonnez point.

— Non, non, fait Brichemer avec autorité, nous n'acceptons pas la moindre excuse. Il faut jurer sur la dent de Rooniaus, ou vous soumettre à la condamnation que nous allons prononcer contre vous.

Grimbert, lui aussi, a découvert la supercherie, et il voudrait soustraire son ami aux conséquences fâcheuses qu'il prévoit. Mais il craint la rancune des puissants et il s'en tire par le biais.

— Sénéchal, dit-il, la justice veut au moins que Renart prête serment en toute liberté ; or, voyez, la foule se presse autour de lui jusqu'à l'écraser. Il ne faut point oublier que Renart est prévenu, et non condamné. Il ne faut pas oublier non plus qu'il est de condition noble. Je demande donc que l'on ait égard à ce double titre et qu'il ne soit point molesté.

— C'est juste, prononce. Brichemer, que la foule s'écarte et laisse toute liberté à Renart. »

Sur cet ordre du Président, la foule s'écarte ; elle s'écarte même si bien que, saisissant une minute favorable, le rusé goupil s'élance ; il passe entre Belin, le mouton, et Musart, le chamois, qui, pacifiques de nature, ne songent point à l'arrêter, et Renart file comme la flèche dans la direction de Maupertuis.

Mais, aussitôt, la meute, apostée par Rooniaus se met à sa poursuite avec un aboiement formidable.

Rooniaus, tout de suite relevé, marche en tête et dirige la troupe, suivi de près par Espillart le chien du riche paysan Maubert ; puis Harpin, Morant, Bruié, Égrillart, Heurtevilain, Rechigné le chien de Gillain, femme d'Éverart le drapier ; Afaitieus, Gorfaus, Tiran, Roillet, Lovelas, Pilet, Chapet, Amirant, Clarmont, Galiniers le chien Pastour, Estour, de Macart de Rives, Cornebues, le barbet Écorchelande, Herbelot, Friart, Brisegaut, Frisant, Malfloré, Violet, Voisié, Léopart, Tison, Courtin, Oiselet, Grésillon, Rigaut, Passeloup, Gringaut, Émerillon, Estourneau, Loyer, Passeoutre, Esclariau, Chanut, Sillart, Baculart, Morgain, Vigier, Estourmi Passavant, Bolet, le chien de Porchas, Malet, sir Tybert Poignant le chien du du Fresne, boucher Raimbaut, Hospitaus, Tracemenu, Tournenfuie, Follevil et Passemarais, nouvellement arrivés de Pontaudemer.

Les chiennes n'étaient pas moins remarquables. C'étaient Baude et Foloise, Coquille, Sebille, Briare venue de Sotlaville, Fauve, Bloette, Morete, Boete, Violette, Brachine, Maligneuse, Mauparlière qui était à Robert de La Marlete, Genterose, PrimeNoire la chienne au Prouvère, et Pinconette, etc…

Trois des meilleurs chiens de chasse l'attendent sous les premiers buissons de la forêt ; ce sont Hospitaus, Écorchelande et Passemarais : voici donc Renart en plus grand danger que jamais. Les dogues tombent sur lui, le roulent, le déchirent, le mordent ; sa fourrure est en lambeaux et rouge de sang. Pourtant il arrive à se soustraire à leur terrible étreinte, puis à leur donner le change…

Et, moitié courant, moitié rampant, il regagne Maupertuis où il trouve le repos, les soins qui lui sont nécessaires et, surtout, les consolations de sa chère Hermeline.

Pendant ce temps, Ysengrin menait grand deuil de ce que, encore une fois, Renart lui avait échappé. Jamais, sûrement, il ne retrouverait pareille occasion de se débarrasser de lui sans courir aucun risque.

Il se répand en injures et en menaces contre Grimbert qui a préparé et favorisé la fuite de ce maudit roux.



« Pourtant, fait le blaireau, on ne peut pas dire qu'il ait eu tort quand il a refusé de prêter serment sur la dent de Rooniaus qui n'était pas plus mort que vous et moi, et qui, de plus, avait traîtreusement aposté une meute formidable.

— Quoi ! interrompt le chien, qui, à ce moment, revenait au carrefour et que sa défaite ne poussait pas à l'indulgence, allez-vous lever clameur de trahison contre moi, Grimbert ?

— Je ne dis pas cela, Rooniaus, répond le blaireau tout tremblant, je m'en voudrais de susciter la moindre querelle ; je cherchais seulement à excuser Renart.

— Quoi qu'il en soit, proteste Ysengrin, à la prochaine assemblée royale, je renouvellerai ma clameur contre Renart, et il ne manquera pas alors de témoins pour affirmer qu'il s'est dérobé au serment qu'on exigeait de lui.



Moitié courant, moitié rampant, il arrive à Maupertuis.

Dix-septième aventure

Comment Chanteclerc, Pinte et trois autres dames viennent demander justice pour la mort tragique de leur sœur Copette

On était au temps de la Pentecôte. Les prairies verdoyaient, les bois étaient pleins de la chanson des nids. Partout, sur la colline, au vallon, dans la plaine, la terre se couvrait de moissons et de fleurs.

Noble avait convoqué les animaux pour une cour plénière et tous avaient répondu à son appel ; tous, sauf Renart.

Et chacun, naturellement, de le diffamer, de le traiter de fourbe, de larron, de meurtrier. Ysengrin se distinguait par sa violence dans ce concert d'injures.

Quand le roi parut, Ysengrin s'avança vers lui et parla en ces termes :



« Sire, je renouvelle la clameur que j'ai portée contre Renard à la dernière assemblée royale, et j'y joins une accusation de félonie. En effet, le jour où il devait prêter serment devant le tribunal, il s'est dérobé sans fournir la moindre excuse.

Le roi prononça froidement :

— Je retiens votre clameur, Ysengrin. Quelqu'un a-t-il encore à se plaindre de Renart ?

Un petit chien nommé Courtois, pauvre mais très bien élevé, s'avança timidement et déclara :

— Je n'avais pour nourriture qu'une toute petite saucisse ; Renart me l'a volée !

À ces paroles, éclata un haro formidable sur ce voleur des pauvres. Mais Tybert répartit vivement :

— Il y a longtemps de cela ! C'était aux environs de la Saint-Antoine ; pourquoi le petit Courtois ne s'est-il pas plaint plus tôt ?... Et d'ailleurs cette saucisse était mienne, je



l'avais prise au moulin… Donc, je la vole à la meunière, Courtois me la vole, Renart la vole à Courtois :… dans tout ceci, personne n'a le droit de se plaindre si ce n'est la meunière.

Ordegale, le castor, déclara à son tour :

— Avant-hier, tout proche du ruisseau, j'entends des cris étouffés. Je m'approche et je vois Renart qui tenait à la gorge Couart, le jeune lièvre. Il l'aurait étranglé si je n'étais intervenu. Voyez ! Ses blessures sont encore visibles.



— Vraiment ! fit Grimbert, si Renart avait eu envie de manger ce levraut de Couart, c'est bien le castor qui l'en aurait empêché ! Il aura voulu le corriger de quelque malice, pas plus.

Le roi prononça :

— Il n'y a pas d'autres griefs contre Renart ?

L'assemblée se taisant, Noble poursuivit :

— En vérité, des accusations aussi mesquines valent-elles que l'on dérange tant de monde ?... Une saucisse ! Une correction légère et sans doute méritée ! Vous, Connétable, vous auriez tout avantage à vous désister de votre clameur. Les méfaits de Renart ne sont pas si graves qu'ils doivent être un sujet de guerre entre mes barons. Quant à l'affaire du serment, ce n'est pas Renart qui doit être accusé de félonie, vous le savez mieux que personne.

À ces mots, prononcés d'un ton sévère, Rooniaus et ses amis, très confus, baissèrent la tête et se cachèrent derrière leurs voisins. Mais Brun dit avec hardiesse :

— Ah ! Sire, vous pourriez parler avec plus de convenance. Nous sommes tout prêts à mettre le haro sur ceux qui vous ont outragé, qu'il en soit de même pour vos barons. Ysengrin accuse Renart de lui avoir fait tort, rendez justice à Ysengrin en condamnant Renart.

Beaudoin, l'âne, marmotta quelque chose voulant dire que Renart était sûrement un très mauvais garçon, que tout le monde était victime de sa malice, et que ce serait une grande tranquillité le jour où on le mettrait en geôle.



— Eh ! interrompit Bruyant, le taureau, d'une voix formidable, qu'est-il besoin de tribunal pour un insigne vaurien tel que Renart ?... Qu'il s'avise donc de s'attaquer à moi ou aux miens, et vous verrez si j'ai besoin de personne pour le mettre hors d'état de recommencer.

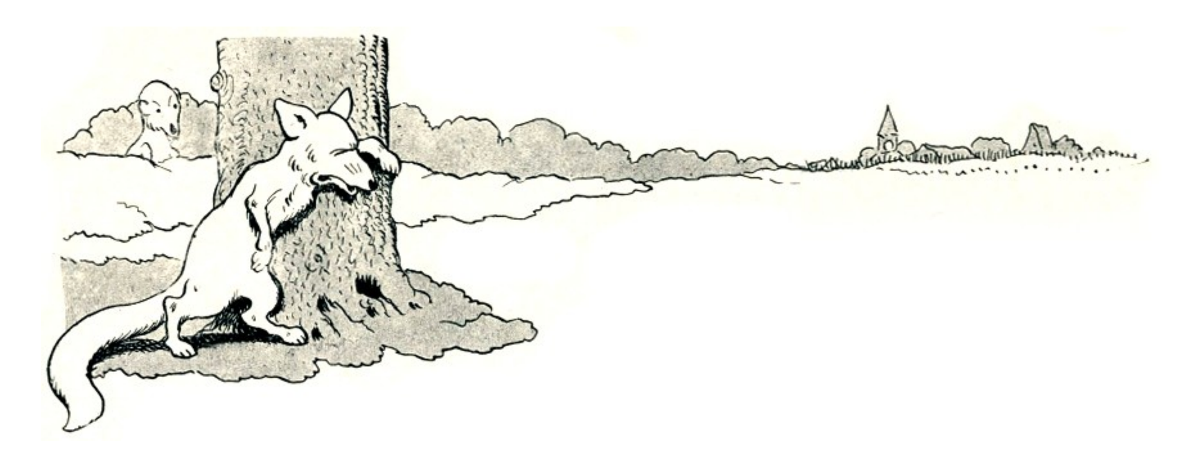
Le sage Brichemer trouva bon d'intervenir.

— Vous oubliez, dit-il avec un grand calme, que les lois du pays défendent qu'on se fasse justice à soi-même.

— Barons, prononça Noble, vous faites une grande maladresse en vous acharnant après Renart. Ne comptez pas avoir le dernier mot avec lui. Il en sait plus que vous, et vous avez plus à craindre de ses tours que lui des vôtres. D'autre part, je ne dis pas qu'il soit innocent de tout ce dont on l'accuse, mais j'affirme qu'il n'en a pas fait davantage que la plupart d'entre vous, et que tel vous le traitez aujourd'hui, tel vous risquez d'être traités à votre tour.

Grimbert, encouragé par ces paroles du roi, tenta encore de prendre la défense de son ami.

— Ysengrin accuse Renart des pires forfaits, mais le proverbe a raison qui dit : *À bouche ennemie, jamais ne te fie*. Pour être juste, il faudrait tout narrer. Or, Ysengrin ne dit pas combien de fois il a profilé des bonnes aubaines que lui procurait l'adresse de Renart et combien de fois, aussi, il l'en a récompensé par de mauvais traitements. Je demeure tout près de Maupertuis et bien souvent j'ai vu rentrer au logis, Renart battu, meurtri, la fourrure sanglante et déchirée, après ses expéditions avec Ysengrin.



— Enfin, si Renart fut parfois coupable, ce que je ne nie point, il s'en repent bien aujourd'hui et il a résolu d'en faire pénitence. Il vit comme un cénobite, ne sortant presque jamais, ne mangeant qu'une fois par jour et encore rien de succulent, bref se mortifiant de toutes les façons. Aussi est-il maigre et décharné à faire peur. Et il se dispose à partir en pèlerinage pour la rémission de ses péchés.

Noble s'avança de quelques pas et dit d'une façon péremptoire :

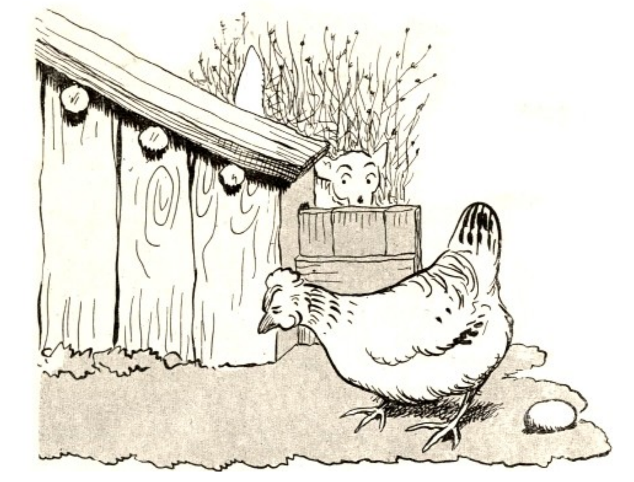
— Barons, je ne veux plus de querelles entre vous. Dès ce moment, la paix est proclamée, malheur à qui viendra la troubler. »

Les animaux, contents ou fâchés de cette déclaration suivant qu'ils étaient pour ou contre Ysengrin, commençaient à se disperser, quand on vit arriver un funèbre cortège allant à pas comptés avec beaucoup de sanglots et de gémissements.

Chanteclerc marchait le premier, la crête basse et les ailes pendantes ; suivaient deux jeunes coqs, César et Sultan, qui portaient un brancard fait de bruyère et de clématite entrelacées. Sur ce brancard gisait une poule. Derrière venaient Pinte et trois autres dames, Sprote, Rousse et Grattepied, qui donnaient les signes de la plus vive douleur.

« Qu'est-ce ? fit le roi en allant au-devant de la procession.

— Ah ! Sire, rendez-nous justice contre Renart, supplia Chanteclerc. Il n'y a pas de jour qu'il ne fasse quelque victime parmi nous. Les coqs les plus fiers, les poules les plus belles et les meilleures pondeuses tombent successivement sous sa griffe. Hier, c'était le tour de cette jolie Copette, l'orgueil et la joie du poulailler. Elle était occupée à gratteler le sol avec ce gloussement harmonieux qui nous ravissait tous, quand Renart fondit sur elle et l'étrangla.





On vit arriver un funèbre cortège allant à pas comptés, avec beaucoup de sanglots et des gémissements.

— J’arrivai à son cri d’appel, mais trop tard, hélas ! Pour lui sauver la vie. C’est tout juste si je pus soustraire son corps charmant à la voracité du bandit. Sire, défendez-nous contre Renart, mettez-le dans l’impossibilité de poursuivre ses forfaits.

— Ha ! fait Noble, voici qui change la face des choses. Que vous semble, Grimbert, de ce jeûneur à qui il faut pour dîner une poulette et pour souper un oison ? »

Pendant ces discours, l’émotion des poules avait redoublé, si bien que Pinte tomba pâmée sur le sol, et ses trois compagnes presque en même temps.

Les voilà donc les ailes à moitié étendues, les pattes raidies, les yeux tournés. On s’empresse autour d’elles, on les secoue doucement, on les tapote, on leur jette de l’eau sur la tête ; à la fin, Pinte ouvre un œil, puis l’autre et pousse un long soupir ; Sprote, Rousse et Grattepied en font autant. Alors c’est à qui viendra les soutenir et les consoler.

Vivement ému par ce spectacle, Noble pousse un rugissement tel qu’il n’y eut bête, si hardie soit-elle, qui ne frémît d’épouvante, et Couart eut une si belle peur qu’il en trembla les fièvres pendant trois jours.

Puis, relevant sa grande tête chevelue :

« Chanteclerc, fit le roi, et vous, dames poules, tenez pour assuré que la douce Copette sera vengée. Dès aujourd’hui je fais citer Renart ; vous serez convoqués pour le jugement, et vous pourrez vous rendre compte alors de la manière dont je punis les voleurs, les félons, les meurtriers.



Et s’adressant à l’ours :

— Brun, c’est vous que je charge d’aller à Maupertuis quérir ce mauvais larron. Prenez garde qu’il ne vous échappe. Ne vous laissez pas prendre à ses discours trompeurs ; plus il vous flattera, plus il sera dangereux.

— Que votre Majesté se tranquillise, répondit Brun d’un ton plein d’assurance, je ne crains pas ses paroles plus que ses coups.



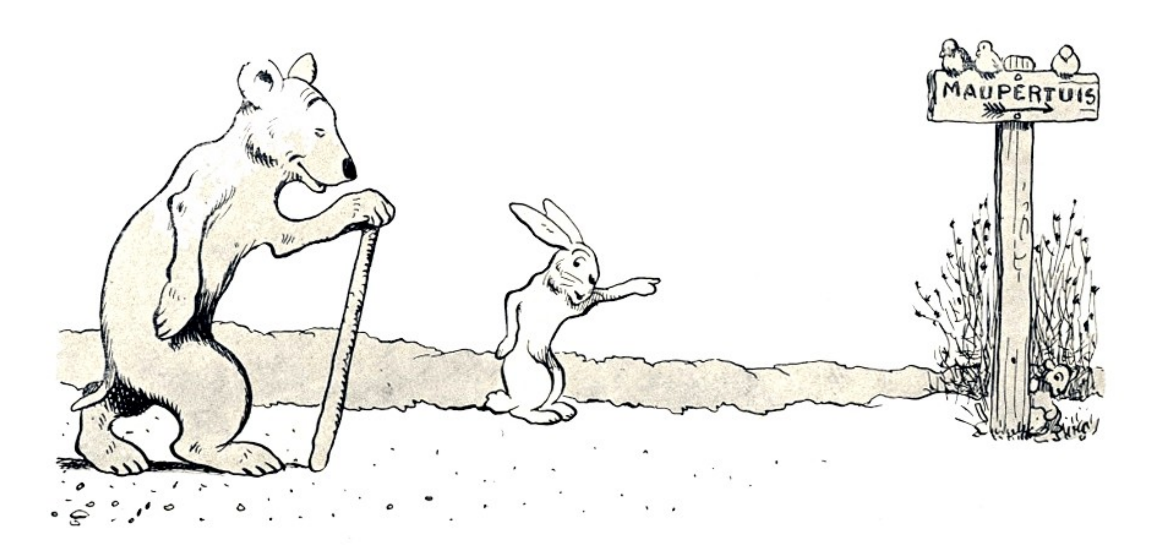
Pendant ces discours, l'émotion des poules avait redoublé.

Dix-huitième aventure

De l'arrivée de seigneur Brun à Maupertuis, et comment il ne trouva pas doux le miel que Renart lui fit goûter

Brun, muni du long bâton sur lequel il avait l'habitude de s'appuyer quand il était trop las, se mit en route pour Maupertuis.

Il eut de la peine à trouver le château de Renart. Les chemins étaient tortueux et les routes malaisées à reconnaître. On traversait une clairière sablonneuse où les pas se distinguaient facilement, puis on trouvait une lande où les foulées se perdaient dans les bruyères et les ajoncs ; on arrivait ensuite sous bois, à l'entrée de plusieurs sentiers dont le sol recouvert de feuilles mortes et d'aiguilles de sapin, ne conservait aucune trace : Renart avait bien choisi son repaire.



Enfin, après avoir bien des fois demandé son chemin aux biches, aux lièvres, aux oiseaux qu'il rencontrait, Brun se trouva, au crépuscule, devant Maupertuis.

Là encore, il lui fallut tourner longtemps autour de la place avant d'en découvrir l'entrée, bien défendue par des branches d'épines.

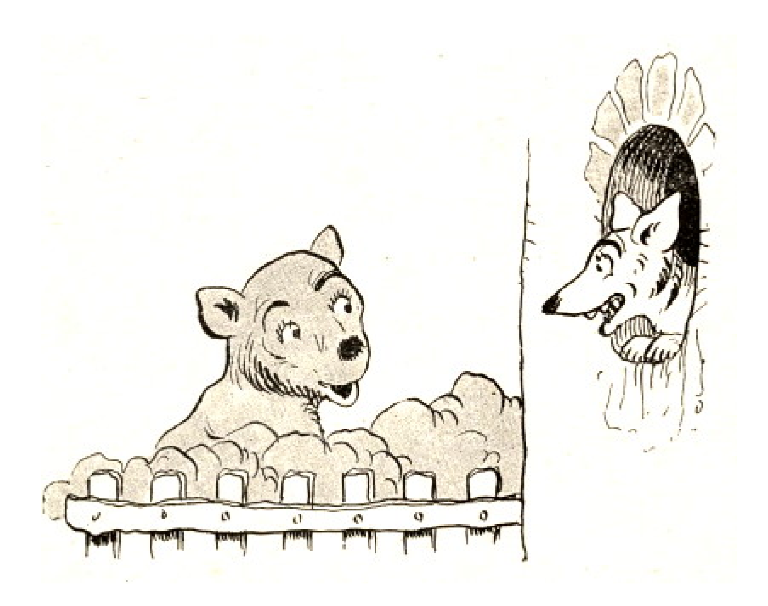
Il ne se souciait point de pénétrer dans l'habitation, redoutant quelque embûche, aussi fut-ce du seuil qu'il cria :

« Renart, êtes-vous céans ?... Je suis Brun, messager du roi. »

Craignant qu'il n'y eût à la porte une troupe embusquée, Renart, avant de donner signe de vie, mit en lieu sûr sa chère Hermeline et le petit Rovel qui n'était pas encore sevré. – Malebranche et Percehaye qui, à cette heure, avaient toutes leurs dents, couraient les bois et larronnaient comme père et mère. – Il cacha également quelques poules, chapons, canards, produit de ses dernières chasses : Maupertuis était rempli de cavernes bien dissimulées, très précieuses en cas de siège.

Trouvant que la réponse se faisait trop attendre, Brun répéta avec plus d'autorité : « Renart, répondez-moi ; autrement l'on viendra vous enlever de force de votre souterrain, et vous serez condamné à la potence…, à la roue…, au bûcher…

Les préparatifs étant achevés, Renart se montra.



— Quoi, oncle Brun, est-ce vous ?... Et dans quel état ! Si las ! Trempé de sueur et couvert de poussière ! Monseigneur n'a-t-il donc point, pour ses messages, gens de moindre importance ?

Brun se souvint à propos des conseils de Noble : *Plus Renart vous flattera, plus il faudra le craindre.*

— Allons ! fit-il rudement, pas tant de discours. Vous ne vous êtes point rendu à la convocation du roi et je viens vous chercher de sa part.

— Eh ! Pouvais-je m'y rendre, faible et malade comme je le suis ?

— Je vous trouve, moi, en fort bon point ; vous avez l'œil vif, la fourrure soyeuse, et vous êtes gras à lard.

— Gras ! Vous voulez dire bouffi, soufflé, hydropique.

— D'où vous vient cette hydropisie ? interrogea Brun très incrédule.

— De la mauvaise nourriture qui est mienne depuis que je vis en ermite.

— Voire ! fait Brun qui se rappelait Copette, les jeunes poules sont-elles donc si mauvaises à l'estomac ?

— De quelles poules voulez-vous parler ? dit Renart avec une ingénuité fort bien jouée ; je ne mange que du miel.

Brun dressa l'oreille ; le miel était son régal favori.

— Du miel ! s'exclama-t-il, vous avez ici assez de miel pour en faire votre nourriture exclusive ?

— Si j'en ai assez ! Je pourrais presque dire que j'en ai trop.

— Trop de miel ! Mais le miel est l'aliment le plus parfait, le plus délicieux qui existe.

— Je ne dis pas non, Brun, mais quand on n'a que cela…

— Où donc est ce miel ? demanda l'ours haletant de convoitise.

— Ici tout près, chez Lanfroid, le charpentier.

— Conduisez-m'y, Renart, je vous en serai le plus reconnaissant du monde. L'ours avait complètement oublié sa mission et les conseils de prudence du roi.

— Non, Brun, vous ne m'en serez pas reconnaissant du tout : l'ingratitude est le lot de tous les vivants.

— Renart, je vous jure.

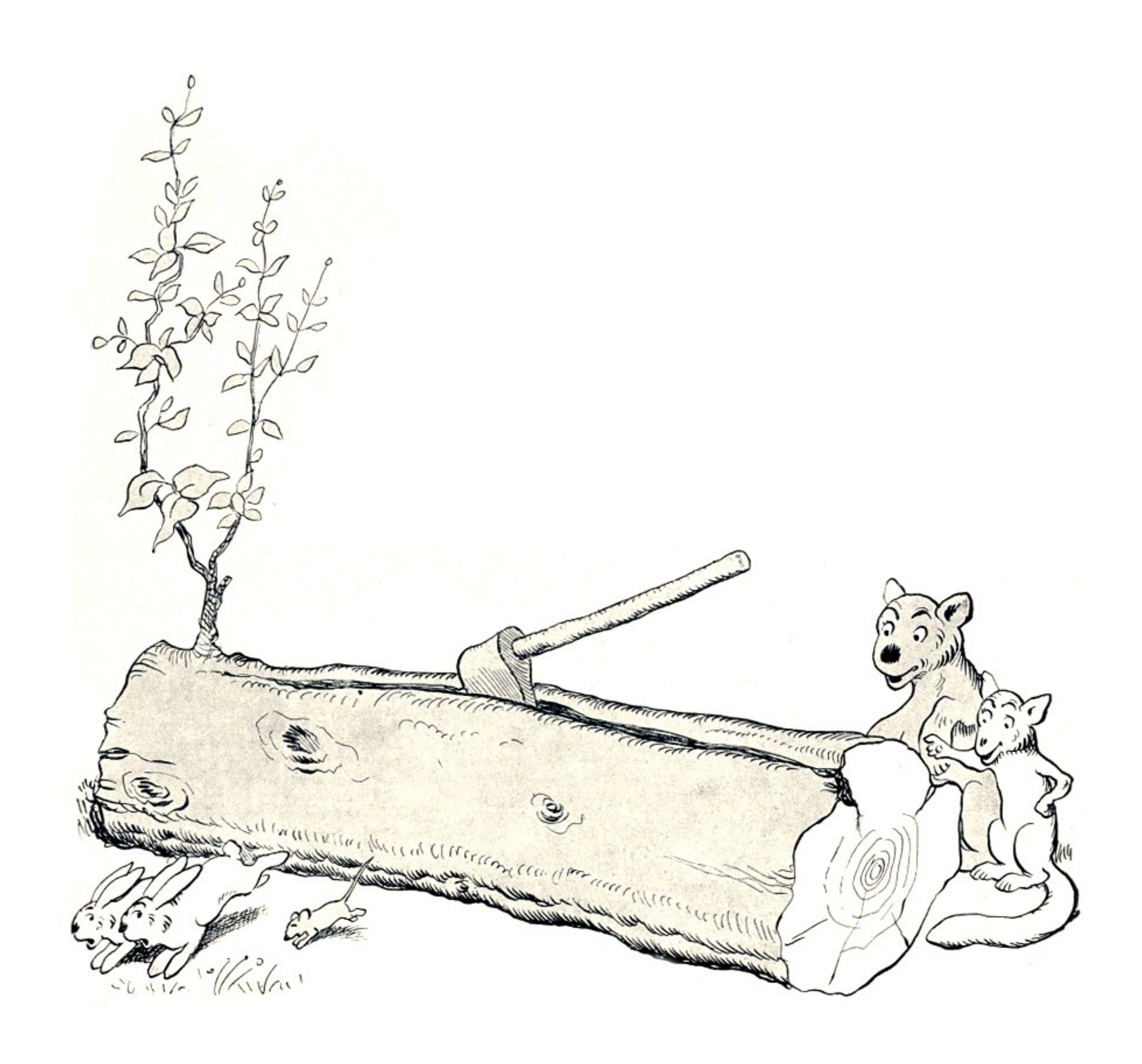
— Ne jurez pas, oncle Brun, je vous y conduirai sans cela. En dépit de la détestable réputation qu'on me fait, je vaux mieux que la plupart d'entre vous.

— Allons ! » fait Brun, se mettant hâtivement en marche.

Devant la maison de Lanfroid, se trouvait un grand chêne abattu et déjà en partie débité.



— Où donc est ce miel, demanda l'Ours haletant de convoitise.



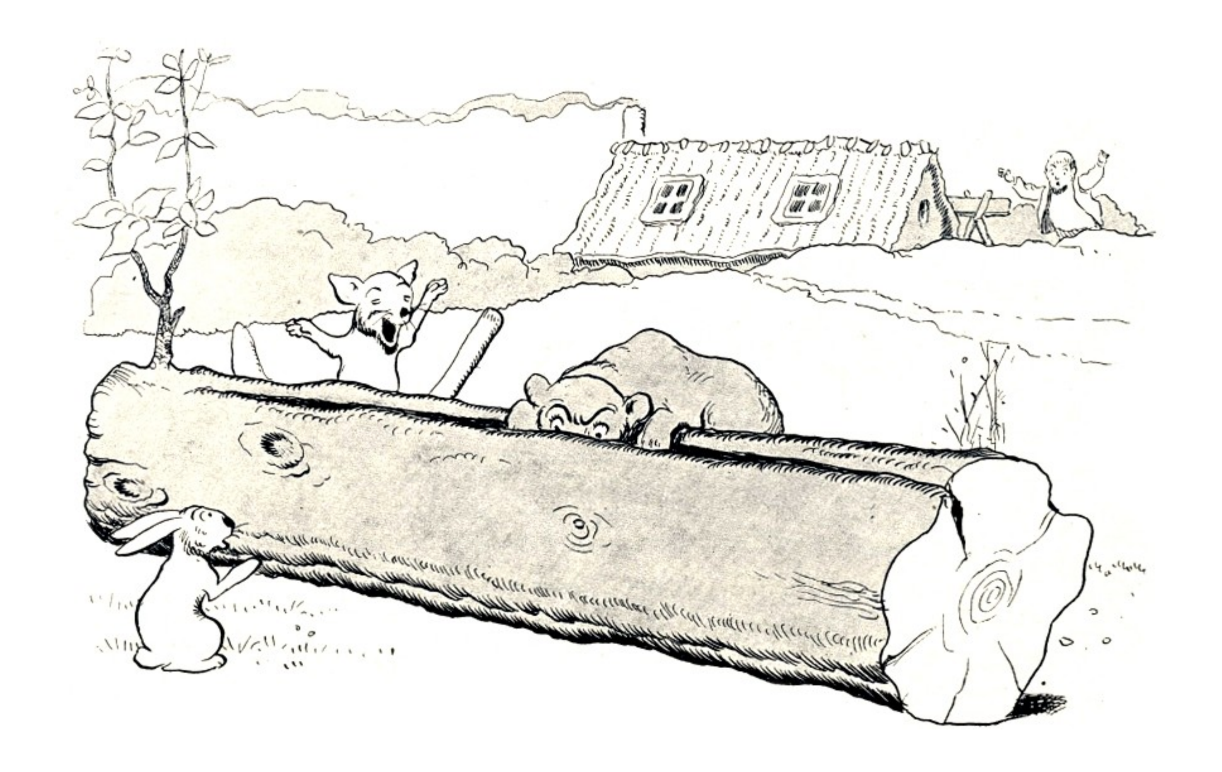
Afin d'en bien tenir écartées les deux parties principales, le charpentier y avait enfoncé un coin de forte dimension.

— Voici, fit Renart en désignant l'arbre. Ce chêne est abandonné depuis longtemps et un essaim d'abeilles est venu s'y établir. C'est donc du miel sauvage que je vous offre.

— Il n'en a que plus de saveur.

— Oncle Brun, recommanda Renart, ne mangez pas tout, laissez-m'en quelque peu ; ce n'est pas que je sois fou du miel, mais je n'ai pas autre chose.

— Quoi, Renart ! Me prenez-vous pour un glouton ? Ne sais-je pas bien qu'il faut de la modération en tout ?



À peine l'ours a-t-il engagé sa tête et ses pattes de devant dans l'ouverture, que, d'un coup énergique, Renart fait sauter le coin. Les deux parties de l'arbre se resserrent emprisonnant le museau et les griffes du trop crédule animal. Il pousse des cris de terreur et de souffrance tels, que Lanfroid vient sur le seuil voir ce qui se passe.

« Un ours ! crie-t-il, un ours énorme pris dans mon chêne ! »

À son haro, les voisins accourent avec des armes de fortune : Hurtevillain, Gondoin Trousse-Vache, Baudouin Porteciviére, Giroint Barbete le fils de sir Nicolas, Picque-anon le puant qui fait sauver les mouches, et le bon videur d'écuelles Corbaran de la Rue, puis Tigerin Brisemiche, Tiger de la Place, Gombert Coupe-vilain, Flambert, seigneur Herlin, Autran le Roux, Brise-Faucille, prévôt du village, Humbert Grospés, Foucher Galope et bien d'autres. Aux cris toujours plus rapprochés de cette horde en fureur, Brun prend une résolution désespérée.



Il se raidit, s'arc-boute sur le bois et, d'un effort incroyable, s'arrache à l'étreinte funeste.

Il y laisse pas mal de peau, un bout d'oreille, une paire de griffes, et ce n'est qu'au prix des plus cruelles tortures qu'il parvient à se sauver. On le poursuit, on le gagne en vitesse, on va l'atteindre, quand des cris aigus de femmes se font entendre. Emportées par l'ardeur de la course, Renaude et la servante du curé sont tombées dans la rivière. Il faut les repêcher. Pendant l'opération, Brun file aussi vite que lui permettent ses pattes mutilées, et gagne assez d'avance pour ne plus craindre qu'on le rejoigne.

Alors les villageois s'en prennent aux femmes.

« Maudites commères ! Elles sont cause que l'ours nous échappe. Pour le bel ouvrage qu'elles pouvaient faire avec leur quenouille et leur balai, n'auraient-elles pas été plus sages de rester au coin de l'âtre ou de s'aller mettre au lit ? »

Comme Brun traversait le ruisseau à la nage, un peu soulagé par l'eau fraîche qui baignait ses plaies, Renart parut.

« Ah ! mon oncle, vous voici donc à boire ! Je comprends cela, rien n'altère comme le miel ; et, sans reproche, vous en avez mangé une belle quantité ?

L'ours ne répondit que par un gémissement de colère et de souffrance.

— Quoi donc ! Vous avez l'air tourmenté. Est-ce que vous avez oublié quelque chose chez Lanfroid ? Dites-le moi, je vous l'irai quérir ; et même je me ferai un plaisir de vous le rapporter. »

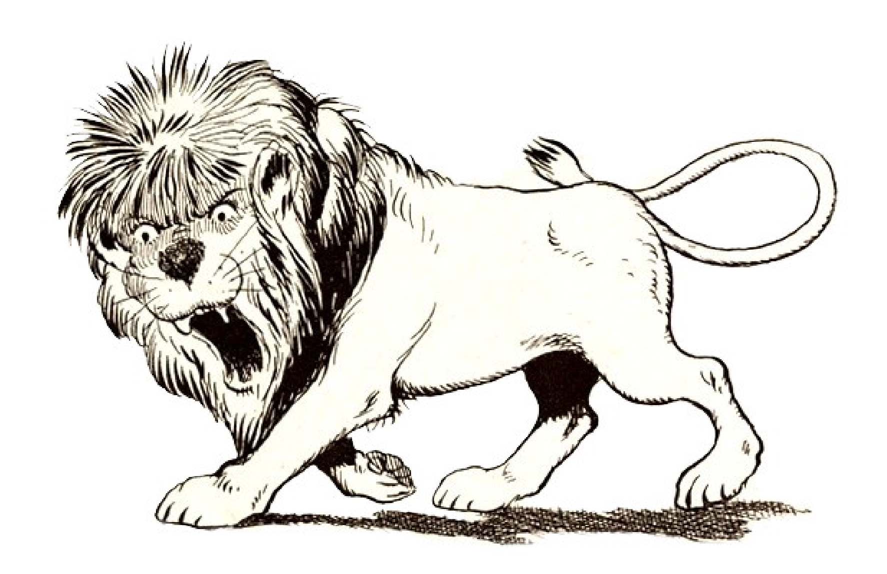
Cette fois, Brun ne répondit rien. Accablé de douleur et de honte, il s'était évanoui sur l'herbe mouillée.



Accablé de douleur et de honte, il s'était évanoui sur l'herbe mouillée.

Dix-neuvième aventure

Comment le roi Noble envoie Tybert le chat convoquer Renart, pour la seconde fois ; et des souris qui ne passèrent pas la gorge de Tybert



Quand Noble voit l'ours rentrer en si pitoyable état, les pattes sanglantes et la figure balafrée, il entre dans une grande colère.

Il rugit avec force, secoue violemment sa crinière, bat ses flancs avec sa queue, fait trembler tous les alentours.

« Brun, affirme-t-il, le méchant qui vous a ainsi maltraité n'a plus rien à espérer de ma clémence, et le châtiment sera en proportion de ses crimes.

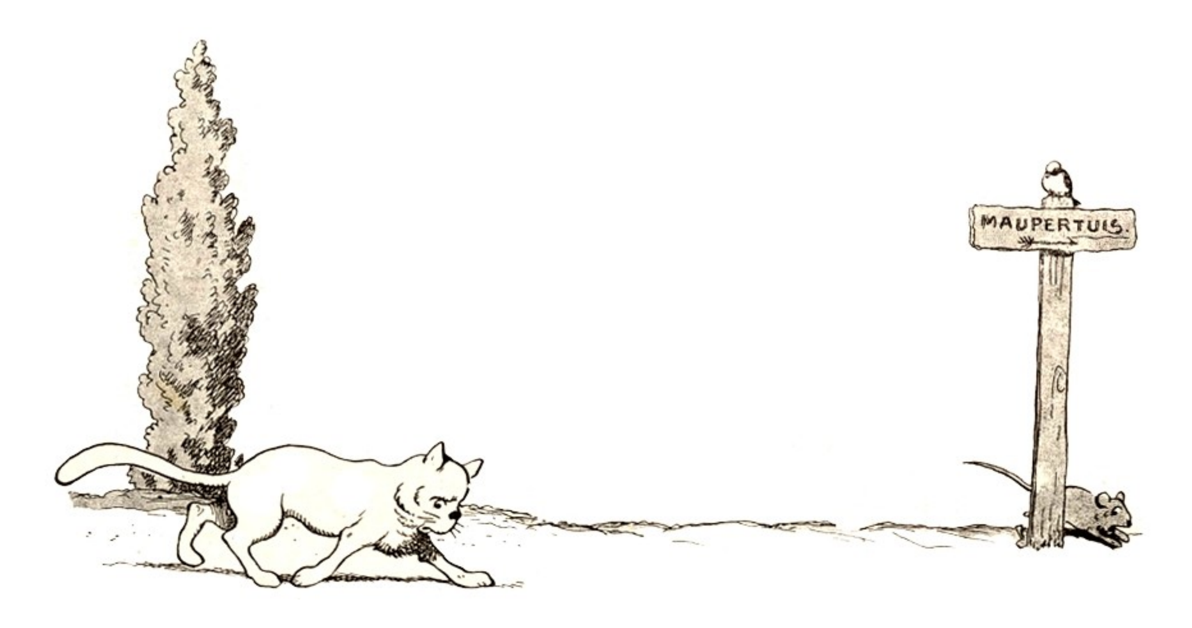
Puis, s'adressant au chat :

— Tybert, c'est vous que je charge d'aller quérir ce mauvais larron. Vous êtes, autant que lui, subtil et rusé, vous ne vous laisserez point prendre à ses palabres. Allez !

— Sire, protesta Tybert, je suis prêt à vous obéir ; mais considérez, je vous prie, que je suis faible et petit et, que l'entreprise est périlleuse. Si un colosse comme Brun n'a pu la mener à bonne fin, que pourrai-je faire, moi ?

— Ce n’est pas de la force qu’il faut pour lutter contre Renart, mais de la prudence et de l’habileté. Ne craignez rien, Tybert, vous serez largement récompensé de vos peines. »

Forcé d’obéir, Tybert s’en va. Morose, il suit le vallon qui conduit à la montagne au pied de laquelle se trouve Maupertuis.



Comme il approchait du bois, un petit événement vint le confirmer dans ses appréhensions. Tiecelin, le corbeau, sortit d’un chêne feuillu et se mit à voler.

« Oiseau de saint Martin, cria Tybert, passe à ma droite, je te prie. »



Mais le nid de Tiecelin étant à gauche, il passa à gauche et s’engouffra dans un sapin.

« Mauvais présage », pensa Tybert. Il était presque résolu à se dérober à sa mission, quitte à s’en tirer ensuite par un mensonge ; *mais échappe-t-on jamais à son sort* ?



À ce moment même, Renart sortait de son château avec mille précautions, prenant garde d'être vu et inspectant soigneusement les alentours.

Tybert était petit, il ne l'aperçut pas ; d'un autre côté, Renart qui allait en rampant sous les ronciers ne fut point tout d'abord découvert par le chat. Ils demeurèrent bien dupes en se trouvant nez à nez.

« Ah ! Mon cousin, fit le chat avec une décision subite commandée par les événements, j'étais précisément à votre recherche.

— Voyez-vous, comme cela se rencontre ! Et comme j'arrive à point ! Sans indiscrétion, que me voulez-vous, Tybert ?

— Renart, dit le chat en cherchant ses mots, il ne faut pas juger mes sentiments d'après la mission que j'accomplis, et à laquelle je n'ai pu me dérober. Vous savez que nous sommes tous tenus d'obéir au roi.

— Allez toujours, Tybert.

— Eh bien donc, Noble vous ordonne de comparaître devant le tribunal pour y répondre des attentats dont vous accusent Brun et surtout Ysengrin, votre mortel ennemi. Je ne puis vous cacher que vous êtes mal vu à la Cour. Il n'y a plus guère que le blaireau qui prenne ouvertement votre défense.

— Grimbert est un bon parent, dit Renart.

— À part lui, chacun vous accable d'injures et de menaces.

— Tybert, les injures et les menaces n'ont jamais tué personne. Que l'on aiguise les dents contre moi, je n'en vivrai pas une heure de moins que ne le veut ma destinée. Je me rendrai donc à la Cour et j'y répondrai à quiconque voudra lever clameur contre moi.

Tybert semblait ravi de voir les choses s'arranger si bien.

— En route donc ! Les chemins sont secs, la lune brille sur les landes : notre marche sera aisée.

— Pourquoi tant de hâte ?... La nuit est faite pour dormir et non pour voyager.

— On dort quand on peut et ce n'est pas toujours la nuit, vous le savez, mon cousin.

Renart hocha la tête avec souci.

— Les bois sont hantés ; moi qui les connais, je ne m'y hasarde jamais, sauf urgence, une fois le soleil couché. Faites attention, Tybert, que je ne réponds de rien.

Le chat parut hésiter.

— Allons, poursuivit Renart, attendons à demain pour nous mettre en route. Nous partirons à l'aurore, aux premiers chants des oiseaux, nous cheminerons au frais, les pieds dans la rosée, ce sera charmant. Un souper frugal, suivi d'un bon somme que rien ne viendra troubler, vous rendront plus dispos et plus joyeux.

— Tout de même, acquiesça enfin Tybert, ce n'est pas de refus, car je suis exténué de fatigue et de faim. Une aile de chapon ou un cuissot de lapin me fera certainement plus vaillant.

— Une aile de chapon ! Un cuissot de lapin ! Hélas ! Je n'ai rien de semblable. Grimbert ne vous a-t-il pas dit que je vis en ermite ?... J'ai renoncé aux grandes expéditions et je me contente de ce qui se trouve à ma portée : un rayon de miel, de la faine, du gland, quelques baies de myrtilles ou d'églantier, des mûres, c'est tout.

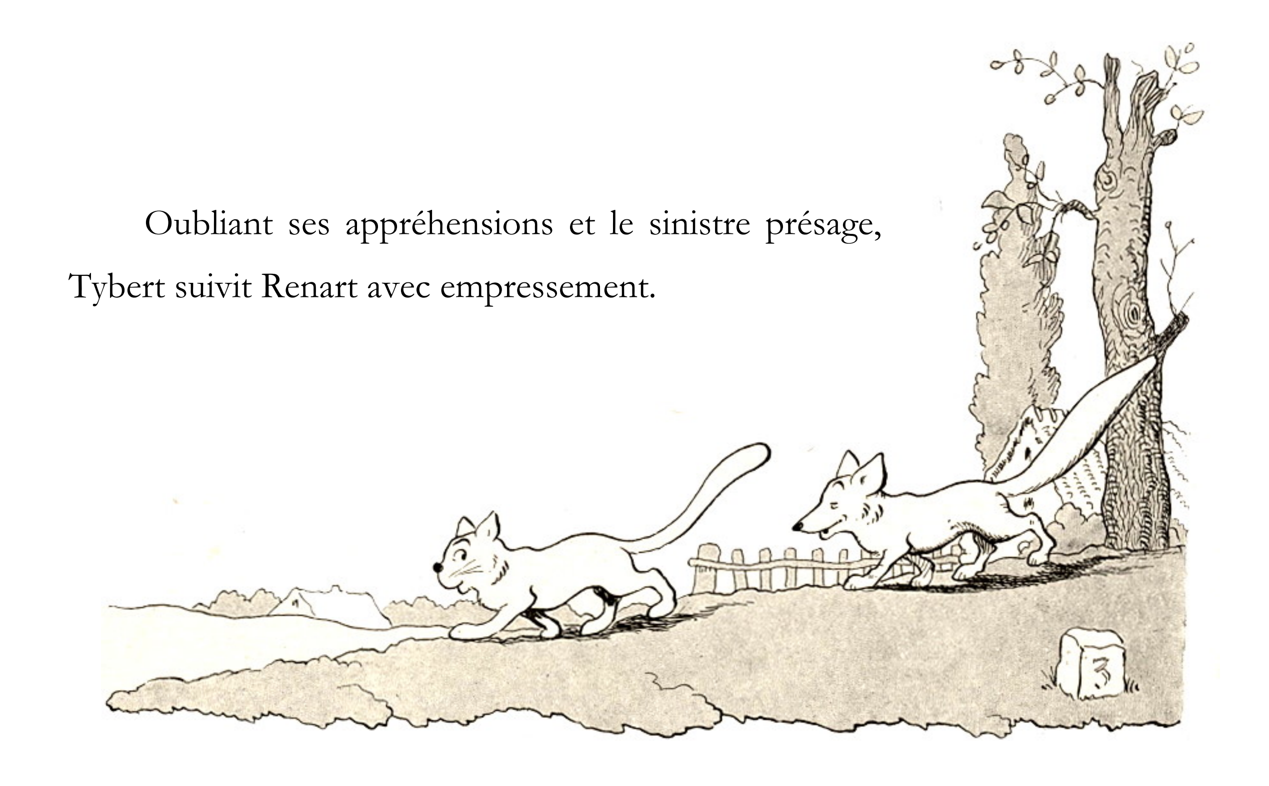
— Maigre chère, en effet ! La moindre souris me conviendrait beaucoup mieux.

— C'est vrai, Tybert, vous fûtes toujours amateur de souris, je n'y songeais plus. Ah bien ! J'ai là de quoi vous satisfaire, notre voisin le sabotier a une grange qui en est pleine. C'est un bien petit manger que les souris, mais celles-ci sont tendres et grasses à point.

— Je ne demande rien de plus. Allons à la grange sans délai ; car, je vous l'ai dit, je meurs de faim.

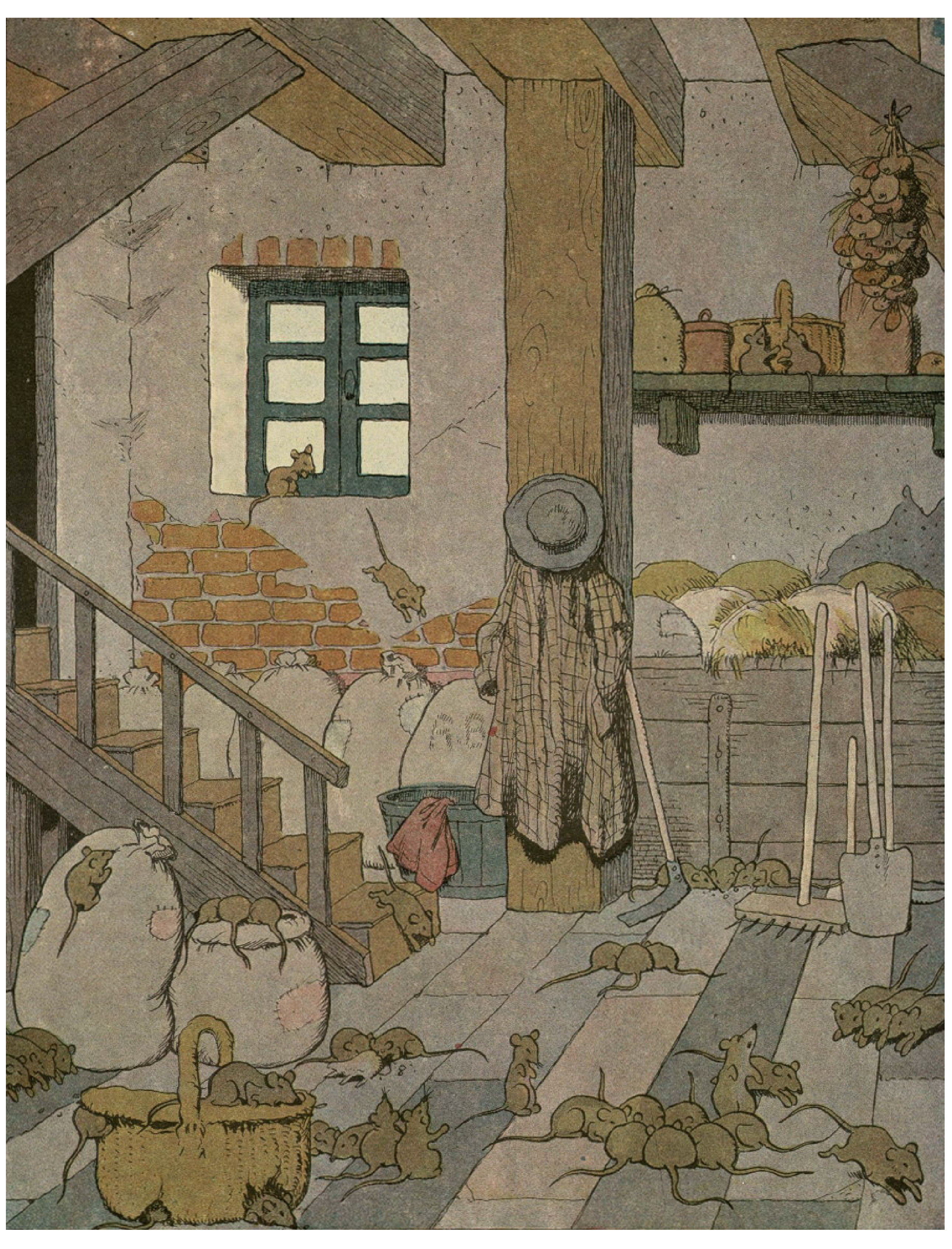
— Venez donc. »

Oubliant ses appréhensions et le sinistre présage, Tybert suivit Renart avec empressement.



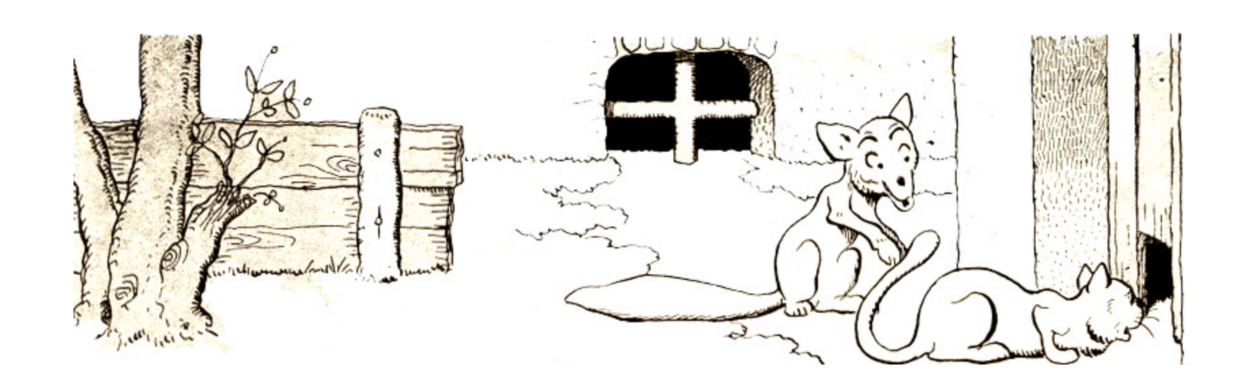
Martin, le sabotier, était un pauvre homme très malheureux. Depuis qu'il avait perdu sa femme, tous les maux pleuvaient sur lui : l'inondation avait emporté sa réserve de bois, la grêle avait détruit sa chétive moisson, sa vache était morte, sa chèvre s'était perdue dans la montagne, son cochon était atteint de ladrerie et le goupil avait saccagé sa bassecour. Il ne lui restait plus qu'un coq maigre à faire pitié et trois poules qui ne pondaient jamais. Il y tenait beaucoup néanmoins, parce que c'était son unique avoir.





— Venez vite ! Notre voisin le sabotier a une grange qui est pleine de souris.

Le jeune Martinet avait dressé un piège à l'entrée de la grange, et Renart, à qui rien n'échappait, le savait fort bien. Il s'en garait soigneusement, mais il trouvait bon d'y expédier son cousin, le chat.



Quand Tybert se trouva en face de l'entrée, il éprouva un peu d'hésitation.

« Est-il bien prudent de se hasarder par cette toute petite porte ?... En cas d'alerte, comment se sauverait-on ?

— Si vous avez peur, fit Renart avec mépris, n'en parlons plus. Il y aura sans doute bien au logis quelque fruit sec pour vous faire patienter jusqu'à demain.

Tybert était affamé, une bonne odeur de souris arrivait par l'étroite ouverture, pourtant, il ne se décidait pas.

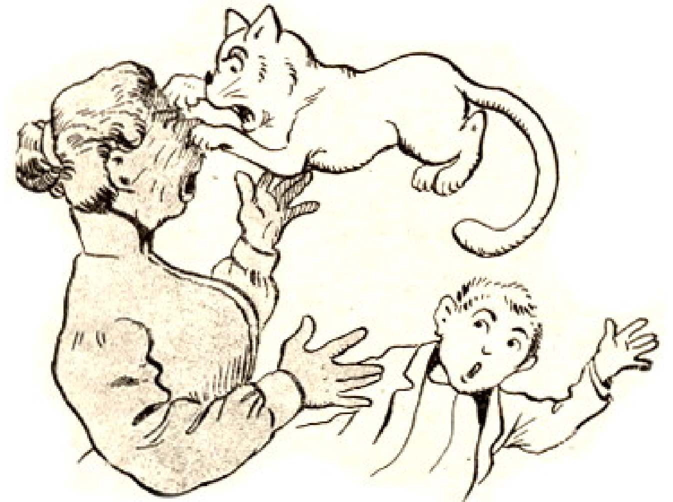
— Je vous ferai observer, appuya Renart, que cette sorte d'huis est dénommée par les paysans : chatière, ce qui indique bien qu'elle est faite pour vous et vos pareils. »

Rassuré, cette fois, Tybert s'élance. Mais, au lieu de souris, c'est un piège qu'il rencontre. Serré à la gorge par un solide lacet, il pousse des cris étouffés qui attirent le jeune Martinet.

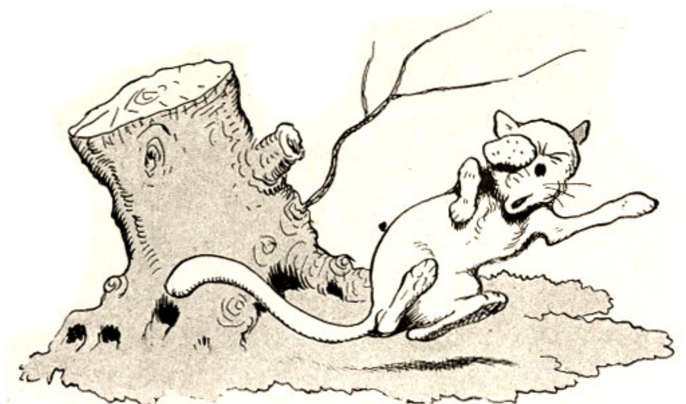
« Venez vite, mon père, le goupil est attrapé. »

Voici une bonne fourrure pour cet hiver et un bon manger pour demain.

Mais Tybert, dans son désespoir, a trouvé la force de rompre la ficelle. Il se croit sauvé quand surgissent Martin, le jeune Martinet et une vieille voisine, qui était chez eux à ravauder leurs nippes.



Tybert leur saute à la figure, les mord, les griffe tant qu'il peut.



Eux, se défendent avec tout ce qui leur tombe sous la main. Ils le frappent, l'assomment et le lapident. Une pierre l'atteint à l'œil et le voilà borgne.

Il se sauve pourtant, non sans avoir comblé les Martin des pires malédictions.

« Puissiez-vous ne trouver que de mauvais gîtes ! Et jamais de pain ! N'avoir de votre vie un denier en bourse ! »

Et, roué, sanglant, meurtri, éborgné, pitoyable, il s'en retourne clopin-clopant, rendre compte de sa mission.





Et, roué, sanglant, meurtri, éborgné, il s'en retourne rendre compte de sa mission.

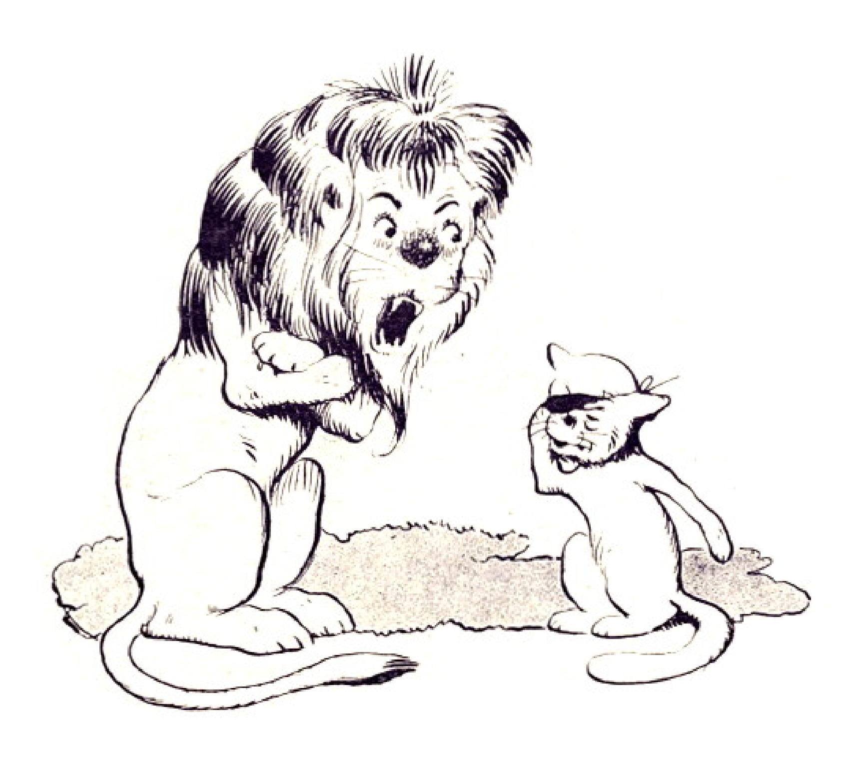
Vingtième aventure

De la chevauchée de seigneur Renart et de Grimbert, et comment ils arrivèrent à la cour du Roi

« En vérité, s'écria le roi quand il eut entendu le récit de Tybert, il y a dans l'audace et l'impunité de Renart quelque chose de miraculeux. J'accorderai les plus belles récompenses à celui qui m'en délivrera, de quelque manière que ce fût.

— Monseigneur, dit Grimbert, si coupable que paraisse Renart et qu'il soit peut-être en réalité, il ne faut pas oublier ses droits de personne libre. Faites-le mander une troisième fois ; ce sera la dernière, et s'il ne répond pas à vos ordres, il n'y aura aucun scrupule à employer contre lui la violence et, au besoin, la ruse.

— Mais qui voudra se charger du message ? Croyez-vous que l'on se soucie d'être battu, mutilé ?...



— Ce sera moi, si vous le voulez, Sire, je ne crains point Renart. Nous vécûmes toujours en bonne intelligence, et il n'est point si pervers que de vouloir du mal à qui ne lui témoigna jamais que de l'amitié et de l'intérêt.

— Prenez garde, Grimbert ! Tant de fois il se rendit coupable de trahison, de parjure…

— Je réponds de lui, affirma le blaireau.

— Grimbert, fit l'ours d'un air soupçonneux, ne seriez-vous point par hasard complice de ce méchant roux ? Ne lui donneriez-vous point avis de ce que l'on décide céans à son sujet ?

— Brun, je n'ai jamais donné à quiconque le droit de mettre en doute ma loyauté.

— Cette obstination à le défendre quand tout le monde l'accuse, est vraiment singulière.

— La fidélité aux amis dans la disgrâce est-elle donc un méfait ?

— Non certes ! déclara Noble avec un empressement cordial. Eh bien ! Donc, Grimbert, allez à Maupertuis et ne revenez pas sans votre prisonnier. »

Sur-le-champ, Noble dicta pour Renart une lettre que Baucent écrivit, et sur laquelle Brichemer apposa le sceau royal.



Grimbert ayant reçu la missive des mains mêmes du roi, prit congé de la Cour et partit.

Il parcourut des pâturages, des terres labourées, des landes fleuries, traversa le vallon et entra dans le bois. Il demeurait aux environs de Maupertuis, et n'était pas embarrassé pour trouver son chemin.

Il frappa sans hésiter à la bonne porte, et Renart, reconnaissant un familier, se montra tout aussitôt.

« Est-ce vous, Grimbert, fit-il en lui jetant le bras autour du col ?... Soyez le bienvenu… Vite qu'on apporte de l'eau pour baigner ses pieds las,.. que l'on prépare un repas succulent,… que rien ne manque à ce cher et fidèle ami,… qu'on lui fasse tout l'honneur possible.

Grimbert coupa court à cette explosion de compliments qui, pour une fois, étaient sincères.

— Ce n'est pas tout cela, Renart, parlons de choses sérieuses. Vos malices ont poussé tout le monde à bout. Les accusations contre vous augmentent chaque jour en nombre et en gravité, et vous refusez de répondre aux sommations du roi. Je vous apporte la troisième et dernière, la voici. Rompez vous-même le sceau royal. »

Renart brisa la cire et lut avec une émotion qui croissait à chaque ligne :

Nous, Noble, le roi, mandons
à Renart
honte et dernier supplice,
s'il ne vient dès demain à la Cour
répondre à la clameur
levée contre lui.
Il aura soin de se munir
de la corde qui pourra
servir à le pendre.



Quand il eut fini de lire, Renart se mit à trembler de tous ses membres, et il esquissa un mouvement de fuite.

Grimbert le retint.

« Songez, Renart, que j'ai répondu de vous devant le roi et que si vous faites défaut, c'est moi qui serai puni à votre place. Votre tête était mise à prix ; en vous apportant, à mes risques et périls, cette dernière semonce, je vous offre le moyen de vous sauver encore une fois. Vous ne voudriez pas vous montrer aussi ingrat.

Renart fut sensible à cette prière.

Il s'assit tout penaud et murmura :

— Ah ! Grimbert, maudit soit le jour où je suis né !... Conseillez-moi… Comment faire pour n'être point pendu ?...

— Il faut, avant tout, obéir aux ordres du roi. Il convient ensuite de témoigner un repentir sincère.

— Je me repens, Grimbert, je me repens de tout mon cœur.

— C'est au mieux. Quand donc vous serez devant le roi, vous trouverez ce qu'il faut dire. Vous êtes si habile de votre langue que vous êtes dans le cas de vous tirer encore d'affaire.

— J'espère que le roi voudra bien se souvenir que, dans maintes circonstances embarrassantes, mes conseils lui furent utiles.

— Certes oui, Renart, il s'en souviendra. Les grandes âmes sont, plus que les autres, accessibles à la reconnaissance. »

Ils partent donc après que Renart eut fait à sa chère Hermeline les plus tendres adieux, ainsi que des recommandations au sujet du petit Rovel dont la santé était fort délicate, et qu'il l'eut chargée de ses compliments pour Malebranche et Percehaye, au cas où ils viendraient lui rendre visite.

Et, tout en trottant sur le sol élastique de la bruyère, Renart s'accusait avec une grande humilité de ses forfaits.



— Je me repens, Grimbert, je me repens de tout mon cœur.

« Ce n’est pas tout que la contrition, disait Grimbert, il faut le ferme propos.

— Je l’ai, Grimbert, je vous assure que je l’ai. »

À ce moment, on atteignait le village, dont la première habitation était un monastère de femmes dit la *Grange-aux-Nonnes*. On entendait des piaulements, des gloussements, des coins-coins, des cocoricos pleins de promesses, et Renart en frémissait de convoitise. Soudain, faisant celui qui n’est pas sûr de sa route :

« Ne nous trompons-nous point, Grimbert ?

— Non, affirma le blaireau, nous sommes dans le bon chemin.

— Tout de même, en côtoyant la Grange-aux-Nonnes, ce serait un fameux raccourci.

— Point du tout. »

Sans écouter son compagnon, Renart tourne vivement le coin de la haie, et tombe au milieu d’une troupe de volatiles, qui prenaient leurs ébats dans les chaumes, en picorant le grain oublié par les glaneurs.

Il avise un jeune coq, et fond sur lui si brusquement qu’on voit la plume voler. Mais Grimbert, qui se méfiait, arrive à temps pour empêcher un nouveau meurtre.

« Là ! fait-il sur un ton grondeur, êtes-vous pas un beau repenti ! À peine avez-vous battu votre coulpe que vous retombez dans le mal.

— Je l’avais oublié » fait Renart confus.

Tant qu’on fut à proximité du village, tant que l’on put entendre canards, oisons, poules, coqs, Renart songea avec une coupable convoitise à la chair tendre et grasse qui se trouvait à sa portée ; et si Grimbert ne s’y fût énergiquement opposé, il eût fait de nombreuses victimes.

Il était temps que l’on arrivât.

Vingt et unième aventure

Comment Renart fut, par jugement des Pairs, condamné à être pendu, et comment il ne le fut pas

L'arrivée de Renart à la Cour produisit un grand mouvement de curiosité tant parmi les barons que parmi les vavasseurs et le menu peuple. On se pressait sur son passage, tous voulaient le voir et c'est à qui lui crierait des injures ou lui lancerait des pierres. Jusqu'à Couart, le lièvre, qui lui jeta une noisette, mais seulement quand il fut passé, et en se cachant tout aussitôt dans le fourré voisin.

Renart l'aperçut néanmoins.

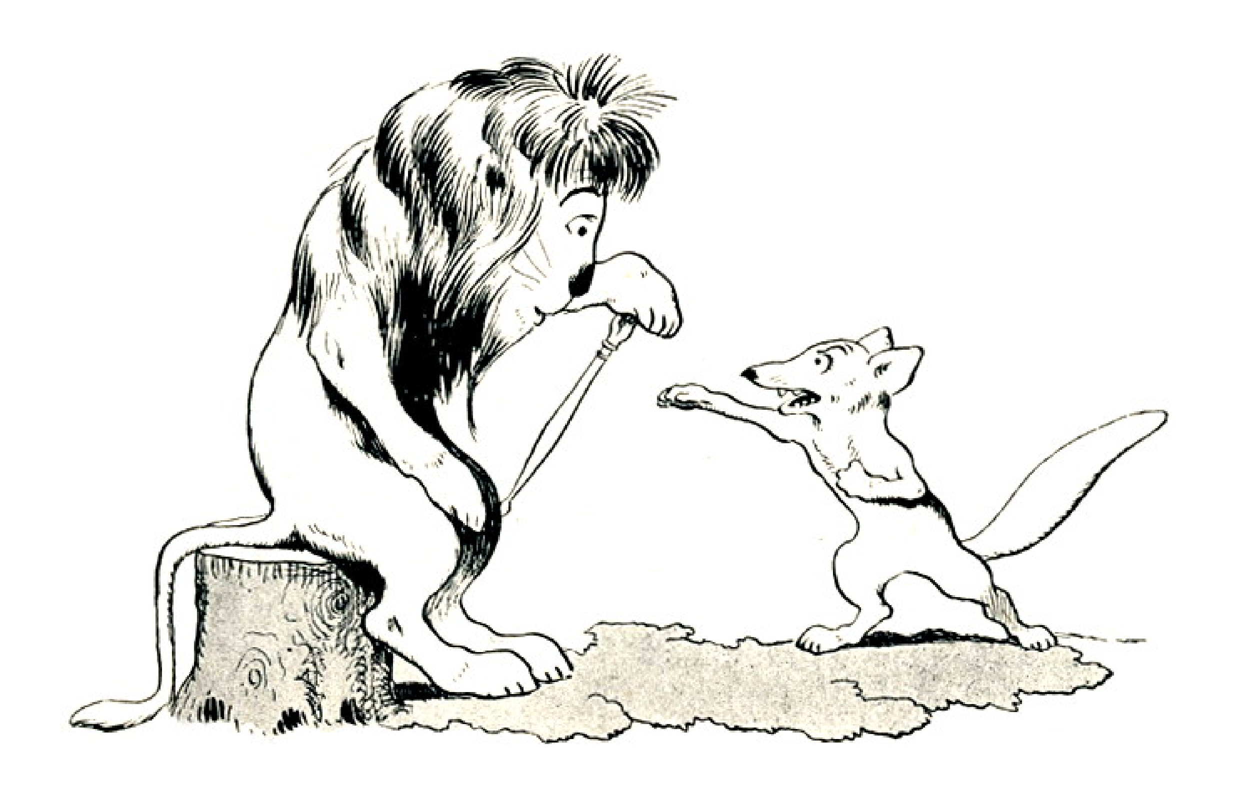
« Couart, mon garçon, dit-il en lui-même, si je me tire d'affaire, voici une noisette, que vous payerez plus cher qu'au marché. »

Au milieu de ces démonstrations de haine et de fureur, Renart affecte une grande tranquillité. Il s'avance jusqu'au pied du trône en promenant autour de lui des regards d'une sérénité imperturbable ; puis, s'étant agenouillé, il prononce ce discours :

« Sire, je vous salue comme notre chef à tous. Je sais que l'on m'a diffamé auprès de vous, mais je compte bien qu'après m'avoir entendu vous me rendrez justice. Certes,



On se pressait sur son passage, tous voulaient le voir.



je ne viens pas dire que je ne suis point coupable envers plusieurs qui sont ici, mais je soutiens que ceux qui m'accusent ne sont point non plus sans reproches à mon égard. Est-ce que pour cela je lève clameur contre eux ?... Ce que j'affirme également, c'est que nul de vos sujets ne vous est plus fidèle, plus dévoué que je ne le suis. Vous pouvez me faire mettre en geôle, me condamner au gibet, au bûcher, à la roue, à tel autre supplice qui vous semblera juste, je demeurerai, jusqu'à mon dernier souffle, votre serviteur obéissant.

— Renart, dit le roi, vous savez parler et vous défendre ; mais l'artifice n'est plus de saison, et désormais on ne se laissera point prendre à vos impostures. Vous allez être jugé par les barons, vos pairs, et rien ne saurait vous sauver du châtiment que vous méritez.

Puis s'adressant à la foule :

— Que tous ceux qui ont à se plaindre de Renart portent clameur contre lui ; le tribunal les entendra. »

Mais le tribunal avait à peine eu le temps de se constituer que déjà s'élevait contre Renart un formidable haro.

Brun, Ysengrin, Rooniaus, Tybert, Courtois, le petit chien pauvre, Couart, le levraut, Tiecelin, Chanteclerc, Pinte et ses compagnes, Frobert, le grillon, et jusqu'à Belin, sujet pourtant pacifique, criaient à tue-tête contre Renart. A ceux-là venait se joindre une cohue innombrable d'animaux qui tous se prétendaient lésés par le prévenu.

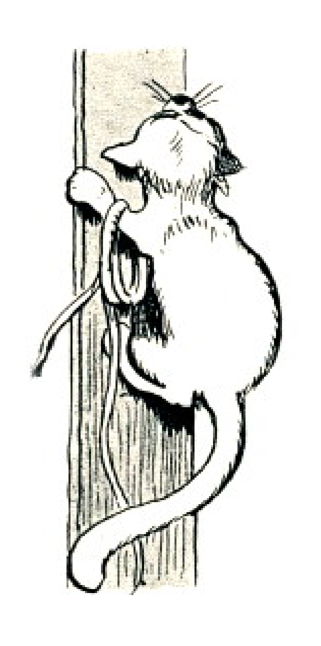
On avait ramassé contre lui les histoires qui s'étaient passées dans tous les pays connus, dès les temps les plus reculés. On l'accusait de crimes commis sur des gens qu'il n'avait jamais vus, dont il n'avait jamais entendu parler, qui, même, étaient morts avant sa naissance.



Les plaignants entouraient le tribunal, le pressaient, l'assourdissaient, l'affolaient.

« Jamais on ne vit pareil tumulte » déclarait Brichemer.

Mais on ne l'écoutait pas. Il aurait été impossible de dire comment les juges avaient prononcé la sentence de mort contre Renart, et si même cette sentence avait été réellement prononcée.



N'importe ! On se saisit du condamné, on le garrotte, on le traîne sur le lieu du supplice. Brun dresse le gibet, Ysengrin appuie et maintient l'échelle, Tybert escalade le poteau pour attacher la corde.

Cette fois, Renart est bien perdu. Il frissonne de terreur, et le loup lui retourne ses plaisanteries de naguère.

« Ha ! Renart, avez-vous donc froid par ce beau soleil ?... ou bien tremblez-vous la fièvre ?...

Il faut le dire, on vous ferait une tisane de petite centaurée, il n’y a pas de meilleur remède. »

Mais Renart ne s’avoue point encore vaincu.

Arrivé au milieu de l’échelle, il s’arrête et prononce d’une voix grave :

« Je vois la mort devant moi et je sais bien que je n’y puis échapper. C’est pourquoi je demande une dernière grâce.

Il y eut une rumeur hostile parmi la foule.

— Je voudrais, poursuivit Renart, faire une confession générale et publique, afin que plus tard aucun d’entre vous ne puisse être accusé de quelque crime, maintenant inconnu, et dont moi seul suis coupable.

Les ennemis de Renart crièrent à l’envi :

— Non, non, la mort immédiate, qu’on le pende au gibet.

Mais Brichemer et Baucent, qui étaient reconnus comme justes et dont les avis étaient écoutés, tinrent tête à la cohue et enlevèrent le consentement du roi.

Renart parla donc ainsi :

— Quand je n’étais qu’un petit Renarteau vivant du lait de ma mère, je ne savais pas ce que c’était que d’être méchant. Mais, à peine fus-je sevré que la fatalité me fit faire connaissance avec Ysengrin, et c’est alors que j’appris le mal. Il me révéla que la chair vivante est un mets délicieux, et, tout doucement, je m’accoutumai à tuer : les petits animaux d’abord, taupes, souris, oiseaux, puis les chapons, puis les agneaux et les chevrettes. Non seulement je tuais, mais j’éprouvais du plaisir à tuer, et c’est avec délices que je me repaissais du sang répandu. C’était déjà une bien mauvaise école, mais pis devait m’arriver. Si je chassais avec Ysengrin, le partage était loin d’être équitable.

Il prélevait d’abord sa part, puis celle de son épouse Dame Hersent, puis celle de la bande de louveteaux qu’il traînait toujours derrière lui ; j’en ai vu jusqu’à sept. Et quand arrivait mon tour, il ne restait plus que quelques os déjà rongés ; encore heureux si je ne recevais pas plus que mon compte d’injures et de coups. Aussi, dès que je pouvais dérober quelque pièce de gibier, je le faisais sans scrupules, et c’est ainsi que je devins rusé, imposteur et larron.

Les tours que j'ai plus tard joués à Ysengrin ne sont qu'une bien petite vengeance du tort qu'il m'a fait au temps où ma jeunesse m'empêchait de me défendre. Si ma méchanceté m'a entraîné à faire du mal à d'autres dont je n'avais pas à me plaindre, je leur en demande très humblement pardon. Au moment de mourir, je maudis Ysengrin pour le mauvais enseignement que j'ai reçu de lui, et je recommande aux pères de famille qui m'entendent de prendre bien garde aux fréquentations de leurs jeunes enfants.

À ces mots, Renart fondit en larmes comme accablé de remords. Et l'assemblée ne regarda plus le loup d'un si bon œil. Celui-ci le comprit et se retira un peu en arrière.

Renart poursuivit en s'adressant à Noble :

— Sire, notre roi bien-aimé, je vous ai fait une protestation de dévouement et de fidélité à laquelle vous n'avez pas cru. Je veux vous prouver que vous avez tort en vous rendant maître du plus merveilleux trésor qui ait existé sur terre.

— Qu'est-ce ? fit le roi subitement attentif, en quoi consiste ce trésor ?

— Il consiste d'abord, répondit Renart avec un aplomb imperturbable, en un nombre incalculable de monnaies de tous temps et de tous pays : agnels d'or, besants, doublons, piastres, ducats, sequins et beaucoup d'autres, sans compter les lingots d'argent fin et d'or vermeil.

— Morbleu ! s'exclama Noble avec admiration et convoitise.

— Sire, qu'il vous plaise de m'écouter avec patience, car je n'ai pas fini. Le trésor contient en outre des pierreries admirables : diamants, rubis, saphirs, topazes, émeraudes, béryls, aigues-marines, turquoises, améthystes, hyacinthes, opales, calcédoines, chrysoprases, onyx, jades, sardoines, œils de chat, escarboucles, que sais-je encore ?... Toute la catégorie des gemmes les plus merveilleuses s'y trouve représentée.

La reine, à son tour, écoutait avidement.

— Puis, continua Renart avec une assurance qui allait croissant, ce sont les joyaux les plus précieux et les mieux travaillés : pendants d'oreilles, colliers, bracelets, bagues et anneaux, boucles, chaînes avec leurs coulants, ferronnières, croix, miroirs, cassolettes.

— Mon cher seigneur, murmura la reine à son époux, vous ne pouvez laisser de semblables richesses passer en d'autres mains que les vôtres. Mais le roi s'était ressaisi.

— Croyez-vous donc, Madame, à ce que peut dire cet imposteur accompli ?

— Vous n'avez pas oublié pourtant que, lors de la chasse que vous fîtes ensemble, le partage de Renart fut aussi équitable que celui d'Ysengrin avait été stupide et injuste. Renart ne ment peut-être pas quand il proteste de son dévouement envers vous.



A ces mots Renart fondit en larmes.

Le rusé avait saisi l'intervention bienveillante de la reine ; il la mit aussitôt à profit.

— Ah ! Clémente dame, fit-il, obtenez du roi qu'il me donne le temps de le mettre en possession du trésor, et vous serez atournée mieux que ne le fut jamais aucune reine. Si je ne tiens pas ma promesse, je reviendrai de moi-même me placer sur ce gibet pour y recevoir le dernier supplice.

Le roi hésitait à se prononcer. Il chercha à gagner du temps.

— Vous ne nous avez pas dit, Renart, d'où provient ce trésor.

— Sire, je ne le sais pas au juste. Je sais seulement que mon père l'avait trouvé dans une de ses expéditions. Sans doute une bande de brigands ou de faux-monnayeurs l'avait déposé à cet endroit, avec l'idée de venir un jour le reprendre… Mais voici comment le trésor est tombé en ma possession. Mon pauvre père s'enorgueillit de cette fortune subite au point d'en perdre la raison, – car je ne peux m'expliquer autrement le projet criminel qu'il conçut contre votre Majesté. –

— Contre moi ! gronda Noble en secouant furieusement sa crinière.

— Hélas ! Sire, il rêva de vous détrôner, et il trouva des complices : Brun, Ysengrin et Tybert, ici présents. Sûrs de pouvoir payer la trahison, ils résolurent de mettre Brun sur le trône ; les principaux conjurés auraient eu en partage les grandes dignités de la Cour.

En s'entendant nommer, les trois animaux, stupéfaits, avaient relevé la tête. Mais quand l'accusation de Renart se précisa, ils s'avancèrent dans l'enceinte et protestèrent avec indignation.

— Taisez-vous ! ordonna le roi d'une voix tonnante.

— Mais, poursuivit tranquillement Renart, ils ne gardèrent pas bien leur secret. Dans l'enivrement de sa fortune prochaine, Brun parla à son épouse, qui parla à Dame Hersent, qui se confia à ma chère Hermeline ; et celle-ci, qui connaît mon attachement pour votre Majesté, m'avertit tout aussitôt. Après un conciliabule où prit part le sage et prudent Grimbert, nous décidâmes de priver les conjurés de leur principal moyen d'action qui était le trésor.



Pendant sept jours et sept nuits, nous transportâmes à nous trois le trésor.

Pendant sept jours et sept nuits, nous transportâmes à nous trois, sans une minute de répit, monnaies, pierreries, joyaux, de la fontaine d'Husterloo où ils se trouvaient, en un lieu que je ne peux indiquer, mais où ils sont en sûreté, tout au service de notre roi.

— Que dirent les conjurés quand ils trouvèrent leur trésor parti ?

— Mon père mourut de chagrin, de colère et aussi peut-être de la peur d'être dénoncé. Quant à Brun, Ysengrin et Tybert, c'est depuis ce temps qu'ils me poursuivent de leur haine et de leur vengeance, – car s'ils ne sont pas sûrs que c'est moi qui ai fait avorter leur projet, du moins ils s'en doutent, – et maintes fois déjà, j'ai failli payer de ma vie mon dévouement à votre Majesté.

— Sire, protesta Bruyant, le condamné a obtenu un sursis pour confesser ses crimes et non pour nous berner avec des contes à dormir debout. »

Mais l'assemblée presque tout entière était retournée en faveur de Renart : les uns parce qu'ils ajoutaient foi à ses paroles et qu'ils le supposaient vraiment une victime, les autres parce qu'il était sur le point de rentrer en grâce auprès du roi, d'autres encore parce qu'ils le croyaient puissamment riche. Aussi la déclaration du roi fut-elle écoutée avec sympathie.

« Barons, prononça Noble, dignitaires de la Cour, vavasseurs, grands et petits, riches et pauvres, entendez mes paroles. Renart, amené ici comme prévenu, a reconquis toute mon estime et toute mon amitié, à cause d'un grand service qu'il vient de me rendre. Grimbert sera récompensé pour la part qu'il a prise dans la belle action de Renart.

Les prétendus conjurés tentèrent encore une fois de prendre la parole, mais Noble ajouta en s'adressant à Brichemer.

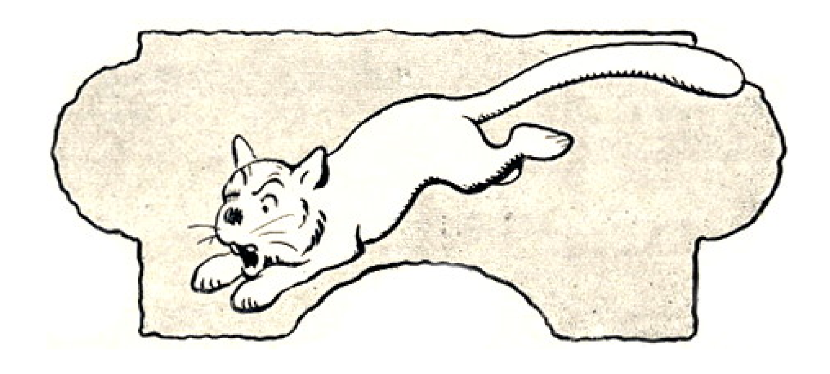
— Sénéchal, assurez-vous de la personne de Brun, d'Ysengrin et de Tybert, qu'ils soient mis dans une geôle obscure et profonde pendant que l'on instruira leur procès pour crime de trahison.

Immédiatement appréhendés, l'ours et le loup furent emmenés vers les souterrains.



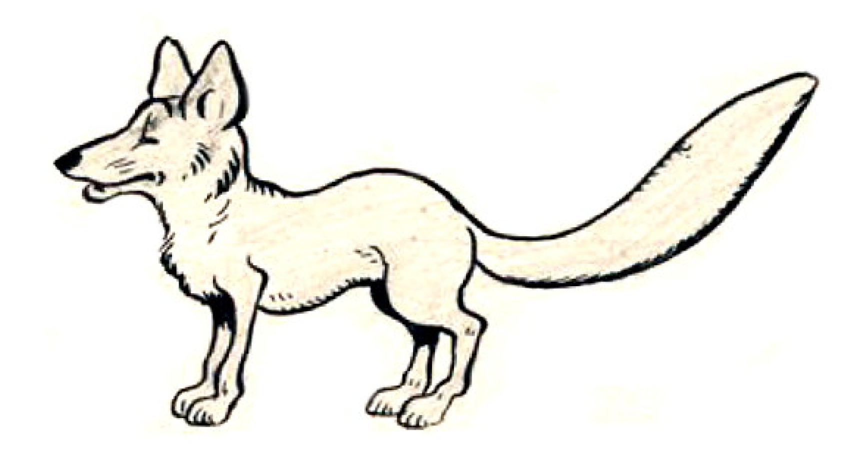
Quant au chat, il avait jugé opportun de se donner de l'air, et nul ne put dire par où il était passé.

Les animaux qui, l'heure précédente, étaient le plus acharnés contre Renart se montraient le plus empressés à lui faire des protestations de dévouement, et à se recommander à lui pour obtenir la faveur du roi.



Vingt-deuxième aventure

Comment Renart quitta la Cour avec Couart et Belin et comment Belin y rentra seul



Quand le compte de Brun et d'Ysengrin fut réglé, on s'occupa de Renart. Il fut convenu qu'il partirait sans délai pour aviser aux moyens de mettre le roi en possession du trésor.

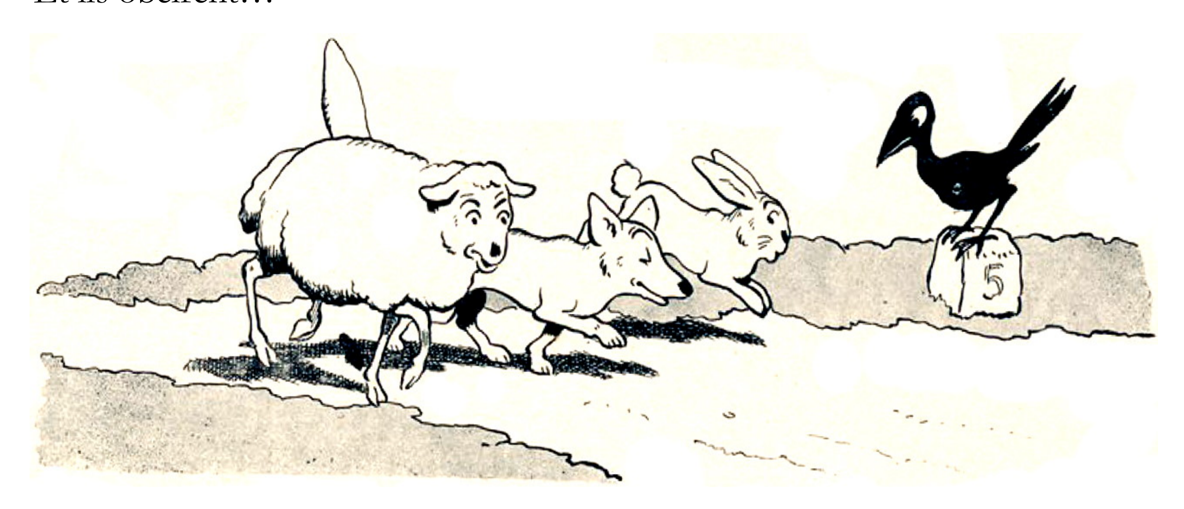
Une foule empressée le conduisit sur la route en le félicitant de la faveur royale dont il était l'objet. Quand vint le moment de la séparation, Renart dit :

« Ah ! Si quelques-uns d'entre vous consentaient à m'accompagner jusqu'à Maupertuis pour raconter à ma chère épouse tout ce qui vient de se passer, je leur en serais le plus reconnaissant du monde. Couart et Belin, par exemple, me feraient une escorte à souhait. Ils sont sobres et doux, ne vivant que d'herbages, de fruits et de racines, il n'y a donc aucun danger qu'avec eux je me laisse tenter par la chair fraîche.

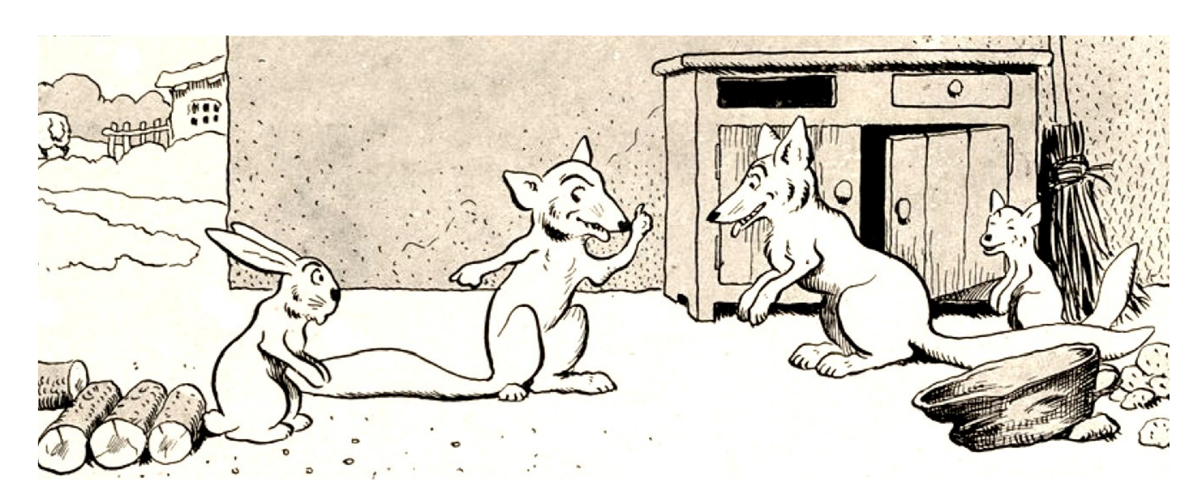
Ni le bélier ni le lièvre ne semblaient flattés de cette distinction : l'estime subite de Renart ne leur disait rien qui vaille. Mais Brichemer, le sénéchal, prononça avec autorité :

— Faites ce que Renart vous demande. »

Et ils obéirent…



Arrivés à Maupertuis, Renart dit à ses compagnons en leur montrant les prairies où s'épanouissaient des milliers de fleurettes.



« Ceci dépend de mes domaines ; je vous l'abandonne pour tout le temps qu'il vous plaira d'en jouir. Vous, pauvre Belin, quelle est votre pâture ordinaire ?... Les chaumes secs… l'herbe rare et courte de la lande,… voici qui vous changera agréablement. Quant à Couart, je veux que lui aussi se souvienne de sa réception à Maupertuis. J'ai en réserve des pommes bien mûres – de véritables Francatu qui, comme chacun le sait, sont les meilleures – ; je les mets à sa disposition, ainsi qu'un tas de carottes nouvelles, juteuses et fondantes… Allons, Belin, prenez vos ébats à loisir, et vous, Couart, venez goûter à mes carottes et à mes pommes. »

On entre à Maupertuis, où la tendre Hermeline pleurait déjà son époux qu'elle n'espérait plus revoir.

« Que vous est-il donc arrivé, mon doux seigneur !

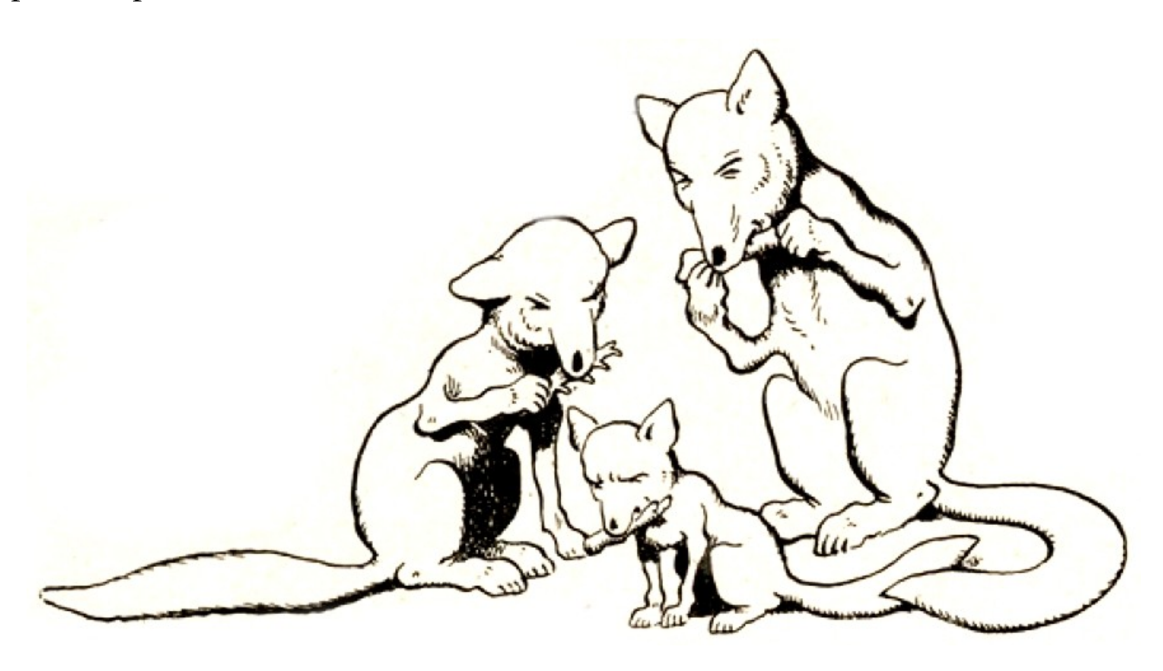
— Ce serait bien long à vous raconter par le menu, ma très chère ; qu'il vous suffise de savoir que je suis rentré en grâce auprès du roi. Mais, à mon arrivée, je fus outragé, lapidé, honni par tous. Belin, lui-même, me cria des injures et Couart me jeta une noisette, dont je tiens à le remercier sur l'heure.

À ces mots, Couart, qui connaissait de réputation les procédés de Renart, se jugea perdu. Tremblant de tous ses membres, il cria aussi fort que le lui permettait sa voix débile.

— À moi, Belin ! Au secours ! »

Mais son appel demeura sans réponse. Un coup de dent de Renart, et Couart avait vécu.

Le couple le dégusta sur l'heure, fêtant ainsi une réunion sur laquelle il n'osait plus compter. Le petit Rovel suça les os avec délices.



Ils avaient à peine fini que l'on cogna à la porte.

« Couart, disait Belin, venez, mon cher ami ; il est temps de partir. La route est longue et je suis mauvais marcheur.



— Et vous, Couart, venez goûter à mes carottes et à mes pommes.



Ce fut Renart qui répondit :

— Laissez Couart, je vous prie, Belin, il est à la joie de son cœur. Après avoir renouvelé connaissance avec Hermeline qu'il fréquentait autrefois, voici qu'il joue au palet avec mon petit Rovel.

— Mais ne l'ai-je pas entendu appeler au secours, il y a un moment ? Ne lui aurait-on pas fait de mal ?

— Pas le moindre, Belin, vous pouvez être tranquille sur son sort, on n'a pas touché à un cheveu de sa tête. Voici ce qui est arrivé. Le bonheur inespéré de me revoir a fait que ma tendre Hermeline est tombée en pamoison sur le sol, il l'a crue morte et c'est alors qu'il a crié au secours ; mais quelques gouttes d'eau de Prague l'ont vite fait revenir à elle. Restez donc encore à brouter un peu de cette herbe fleurie que vous ne retrouverez pas de sitôt. »

Rentré au logis, Renart mit la tête de Couart dans un sac qu'il avait dérobé aux veneurs ; il en serra la courroie, en brouilla les nœuds, puis vint au mouton.

« Belin, lui dit-il d'un ton solennel, prenez cette besace ; elle contient des documents précieux au sujet du trésor. Portez-les au roi qui en sera très heureux. Vous pourrez lui dire, si vous le voulez, que vous avez pris une grande part à la rédaction des dits documents, il ne saura quelle fête vous faire.

— Je vous en suis bien obligé, Renart.



— Mais, prenez garde de déranger les nœuds ou de rompre les sceaux, le roi s'en apercevrait et vous seriez sévèrement châtié.

— Soyez sans crainte, je ne suis point curieux. Mais Couart ne s'apprête-t-il point à partir avec moi ?

— Non, Belin, laissez-le passer la nuit avec nous. Il a tant mangé de pommes et de carottes qu'il a besoin de repos. »

Un peu ennuyé par l'absence de son compagnon, Belin prit enfin congé.



Il faisait grand jour, le lendemain, quand il se présenta devant Noble.

« Ha ! Belin, fit le roi, vous rentrez bien tard ; d'où venez-vous donc ?... Qu'avez-vous fait de Couart ?... Qu'est-ce que ce sac bizarre ?

— Sire, répondit Belin, conformément à la leçon que Renart lui avait faite, ce sac renferme des documents précieux au sujet du trésor, et j'ai pris une grande part à la rédaction des dits documents.

— Voyons donc ! fit la reine avec un empressement curieux.

Baucent, le chancelier, appelé pour rompre les sceaux, ouvrit le sac, et la tête du lièvre apparut.

— Ah ! Ah ! s'exclama le roi, voici des lettres singulières ! C'est la tête de Couart, nul ne saurait s'y tromper…

Belin tremblait, balbutiait, frémissait d'horreur à l'idée du crime auquel il avait été mêlé sans le savoir.

— Et vous avez encore l'audace de vous vanter d'avoir pris une grande part à ce meurtre !

— Sire, je… je…. ne…. je ne savais pas,… j'ai dit ce que Renart m'a… m'a ordonné de dire.

— Ah ! Renart, gronda le roi avec une indignation chagrine, faut-il que j'aie écouté vos impostures !... Voici Couart, mon fidèle et rapide courrier, victime de ma crédulité stupide !... Si jamais je vous tiens à ma disposition, je veux que vous soyez pendu haut et court, sans avoir le temps de prononcer une parole.

Puis, s'adressant à Brichemer :

— Sénéchal, ordonna-t-il, que l'on élargisse sur l'heure Brun et Ysengrin ; que l'on répare autant que possible le dommage que leur ont causé les calomnies de Renart.

La bonne foi du pauvre mouton semblait hors de doute. Pourtant Noble voulut qu'il fût puni pour l'exemple.

— Quant à Belin, complice, tout au moins par sa bêtise, de la mort de Couart, il les remplacera dans leur geôle.

Le roi se tourna ensuite vers le taureau.

— Vous, Bruyant, vous allez vous occuper de réunir une armée de braves et loyaux chevaliers, et tout aussitôt vous irez mettre le siège devant Maupertuis, vous combattrez Renart sans trêve ni merci, et la guerre ne se terminera que par la mort de notre ennemi à tous. J'ai dit.

— Oui, fit Cointereau avec sa plus belle grimace, il a dit. Mais il n'en sera ni plus ni moins, et Renart se moquera encore de lui. »





— Sénéchal, ordonna-t-il, qu'on élargisse sur l'heure Brun et Ysengrin.

Vingt-troisième aventure

Comment Renart fit la connaissance de Morhou, et comment Drouineau parvint à procurer à Morhou le bon repas qu'il souhaitait

Depuis quelque temps, Renart n'habitait plus Maupertuis.

Le blaireau était venu en grand mystère l'avertir du danger qui le menaçait et l'engager à fuir. Renart avait écouté son ami fidèle, et il avait choisi pour retraite le creux d'un vallon boisé où, en cas d'attaque, il était facile de se cacher.

Mais si la retraite était sûre, elle n'était ni plantureuse ni plaisante. Les visites étaient rares et le gibier maigre, si bien que souvent Renart regrettait Maupertuis.

Il lui arrivait pourtant quelques bonnes aubaines.

Un matin, du buisson où il était tapi, il aperçut Pinçart le héron qui, posé sur le bord de la rivière, pêchait au bec.

« Voilà qui serait pour moi un excellent déjeuner, pensa-t-il. Mais le moyen de l'atteindre sans risquer un plongeon ?... »

Renart reste rarement sans idée. Après avoir bien réfléchi, il imagina le stratagème suivant : sur la rive croissaient de nombreux roseaux ; il en coupa une brassée et les enlaça avec de la fougère, de façon à en composer une sorte de radeau, qu'il laissa aller au fil de l'onde. À la vue de ce train, Pinçart fait un saut en arrière… puis, reconnaissant que ce n'est qu'un tas d'herbes et de branches, il se rassure et reprend tranquillement sa pêche.

Renart fait un nouveau radeau, qu'il lance de même.

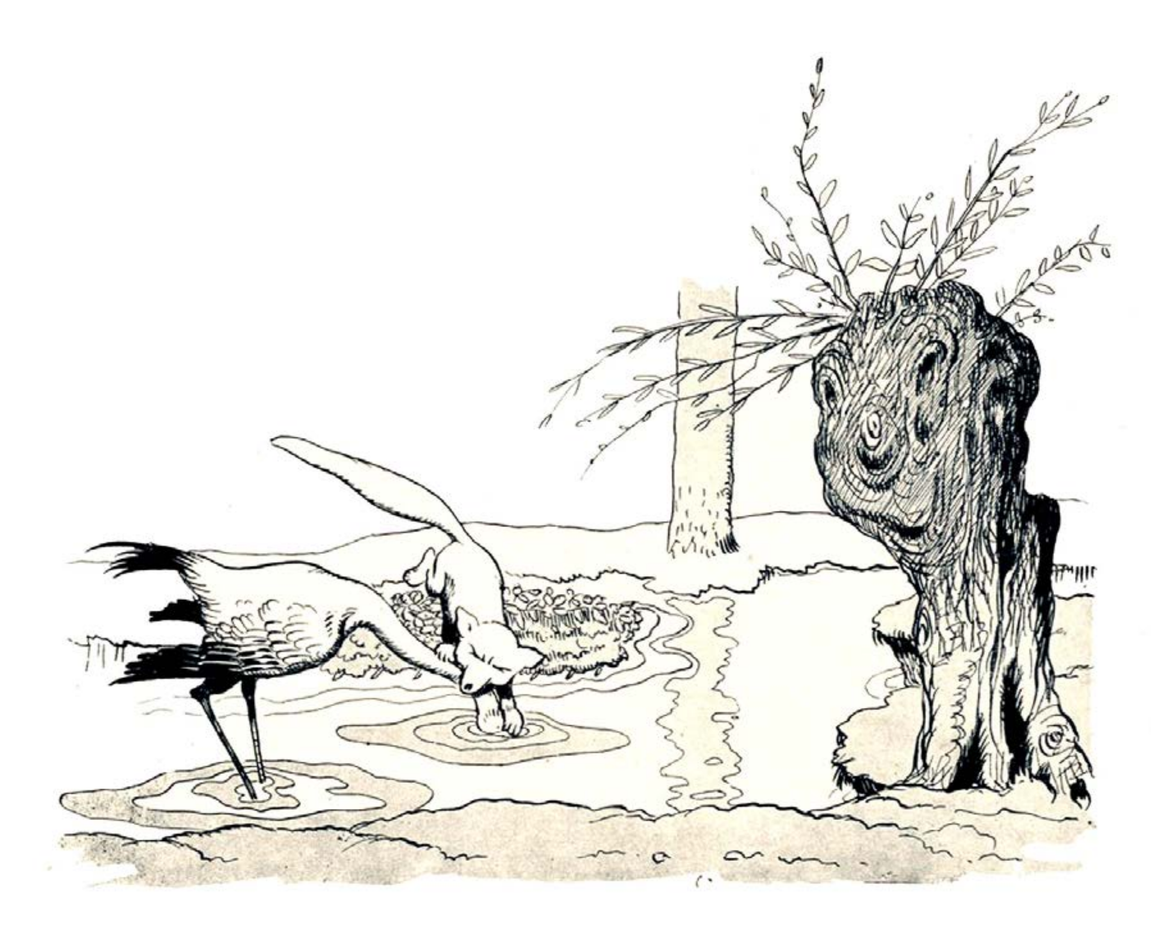
Le héron regarde plus attentivement, se rapproche de l'objet flottant, le fouille du bec et des pattes, et, certain qu'il n'y a pour lui rien à gagner ni à perdre, se remet à pêcher.

Un troisième train ne le dérange plus. « À d'autres ! » semble-t-il dire.

Sûr de lui, Renart fait un dernier radeau, cette fois plus solide et plus épais, où il se ménage une cachette. Puis, un peu hésitant, car la bravoure n'est pas sa qualité dominante, il entre dans la niche, s'y tasse et, finalement, se met à flot.

Son train, comme les précédents, se trouve porté tout près du héron, qui s'étonne sans s'effrayer de ces multiples arrivages.

Mais soudain, profitant de la minute où la tête de l'oiseau-pêcheur plonge dans l'eau, Renart le saisit au cou, puis saute à terre où il a vite fait de le dévorer.



« Bon début pour la journée » pense-t-il tout réjoui.

Mais son train de roseaux l'avait mené dans un îlot où il se trouvait exposé à tous les dangers. Pas le moindre fourré, pas le moindre buisson pour se cacher en cas d'alarme,… pas de fuite possible, avec l'eau de tous côtés… Qu'il survienne quelque dogue ou quelque vilain, il est sûrement pris. Et pour combien de temps est-il ainsi prisonnier ?.... Comment sortira-t-il de l'îlot ?.... En sortira-t-il seulement ?...

C'était au temps de la fenaison. Des meules étaient éparses sur le sol, et l'une d'elles était posée tout près de la rive. Renart s'y installe pour guetter les alentours, et il aperçoit bientôt un faneur qui venait sans doute pour inspecter son foin.

Il se place bien en vue… l'homme l'aperçoit.

« Eh ! C'est un goupil, fait-il, un magnifique goupil ! Quel dos ! Quelle gorge ! Vienne l'hiver, voici une fourrure que je vendrai un bon prix. »

Il s'avance doucement afin de ne pas effrayer l'animal, qui paraît sommeiller, met pied à terre, puis, quand il est tout près, lève son aviron pour lui en asséner un grand coup sur la tête.

Mais Renart a bien calculé son temps et ses mouvements. Pendant que l'aviron s'abat à côté de lui, d'un bond il est dans la barque et, en deux minutes, il atteint la rive.



Là, il s'arrête, contemple à loisir la surprise furieuse du paysan et lui crie :

« Ha ! Messire faneur ! Ce n'est pas ma peau qui fourrera votre pelisse cet hiver ! »

Plus gai, plus dispos que jamais, il s'arrête devant un cerisier couvert de fruits mûrs. Sur l'arbre est un moineau qui sautille de branche en branche.

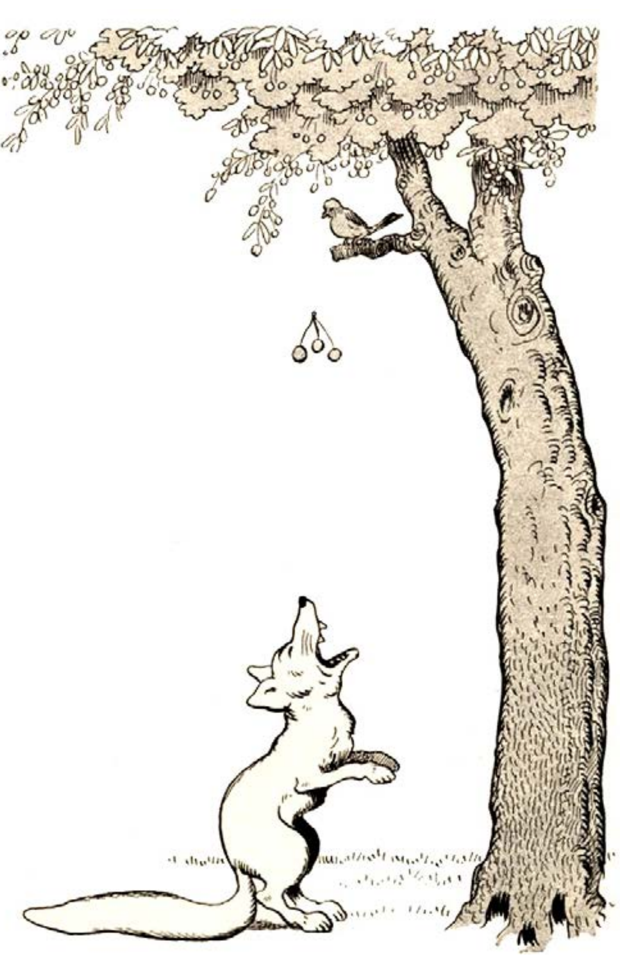
« Bon appétit, ami Drouin, lui crie Renart.

Vous voici bien à l'aise au milieu de ces cerises vermeilles.

— Peuh ! J'en suis rassasié et je vous les abandonne si elles vous font envie.



D'un bond il est dans la barque et en deux minutes il atteint la rive.



— Ce serait bien volontiers, mais comment les atteindre ?...

— Rien de plus facile ; je les cueillerai et je vous en jetterai tant que vous voudrez.

— Merci, frère.

Drouineau lance un nœud de cerises que Renart trouve à son goût ; d'autres suivent, puis d'autres.

— En voulez-vous encore, maître Renart ?

Le petit oiseau fait pleuvoir des fruits tant et tant que Renart se déclare rassasié.

— Merci bien, brave Drouineau ; pour la courtoisie que vous venez de me faire, je vous souhaite bien du bonheur.

— Ah ! Messire, le bonheur est une chose dont j'aurais bien besoin et qui me fuit, hélas !

— Comment cela, Drouineau ?

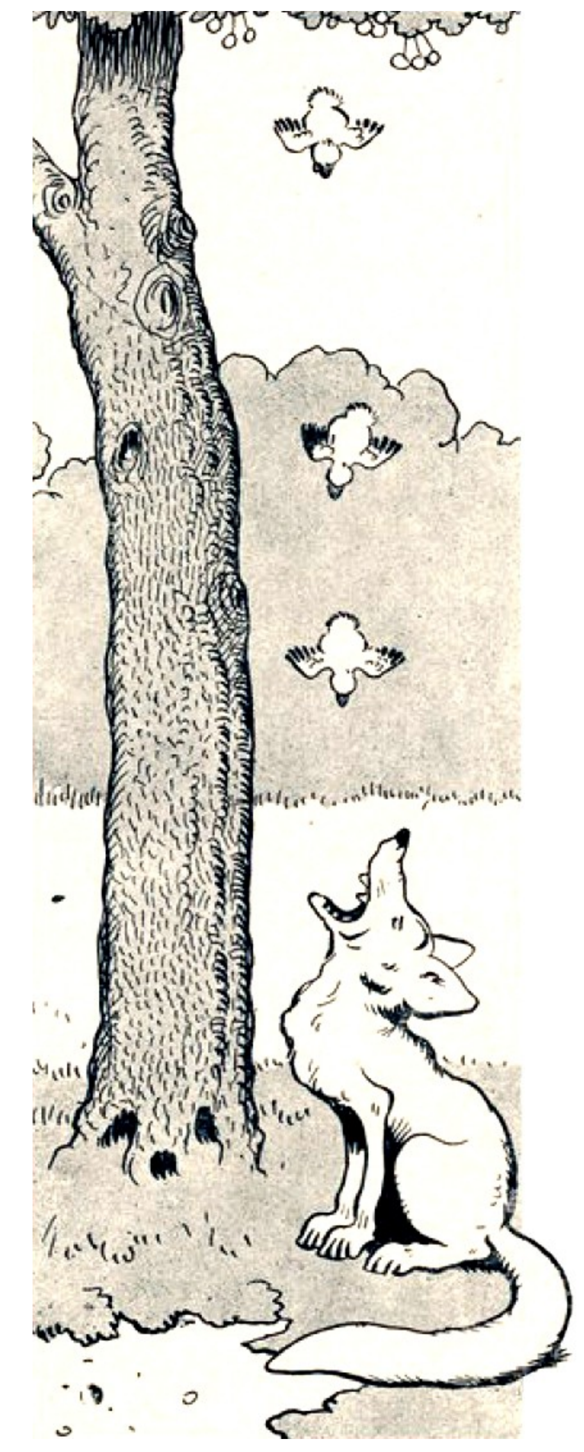
— Mes quatre petits derniers-nés sont atteints de goutte et ne peuvent se tenir sur leurs pattes. Il leur sera, plus tard, bien difficile de trouver pitance. Leur mère et moi nous en sommes très affligés. Le médecin dit qu'il n'y a point de guérison possible.

— Que si, Drouineau, que si. Où sont-ils donc ces oiselets malades ?

— Ici même, dans le nid d'où ils ne peuvent sortir.

— Eh bien, précisément, je connais un excellent remède pour la goutte des oiseaux. Vous savez que j'ai beaucoup voyagé. J'ai séjourné en Pouille et à Constantinople ; j'ai passé outre-mer et vécu en Syrie, en Palestine, dans les Pays Barbaresques… Or, j'ai étudié la médecine de tous les pays que je traversais. Ayez donc confiance et jetez-moi vos petits l'un après l'autre. Je les aurai guéris avant le retour de leur mère. Voyez la bonne surprise !

Plein d'un joyeux espoir, le moineau rentre au nid, prend le plus fort de ses enfants et le jette à Renart qui, aussitôt, le délivre de tout mal présent et futur.



Les trois autres prennent le même chemin et subissent le même sort.

— Eh bien ? interroge le père quand toute la petite famille est dénichée.

— Eh bien, répond impudemment Renart, vos enfants sont guéris ; il n'y a pas de danger qu'ils aient jamais la goutte ni la pépie.

— Où sont-ils donc ?... Je ne les vois pas.

— Ils sont en lieu sûr.

— Mais encore ?...

— Vous tenez à le savoir ?... Eh bien, ils sont envolés.

— Non, leurs ailes étaient trop courtes et ils n'avaient presque pas de plumes.

— Le traitement a fait pousser leurs plumes et allonger leurs ailes subitement.

— Ah ! Renart, je me sens plein d'inquiétude. Engagez votre parole que vous ne leur avez point fait de mal.

— Je l'engage, Drouineau, prononça Renart sans le moindre embarras.

Mais la mésange, qui se trouvait sur un arbre voisin, cria au père :

— Ne l'écoutez pas cet imposteur. Il a mangé vos petits, je l'ai vu. Comment avez-vous pu ajouter foi à ses paroles ? Il ment toujours. C'est à croire qu'il ne pourrait pas vivre sans cela.



À ces mots, le pauvre moineau tombe de l’arbre comme une masse et reste un moment sur le gazon pâmé de désespoir. Revenu à lui, il se lamente, se frappe les flancs de son bec, s’arrache les plumes l’une après l’autre.

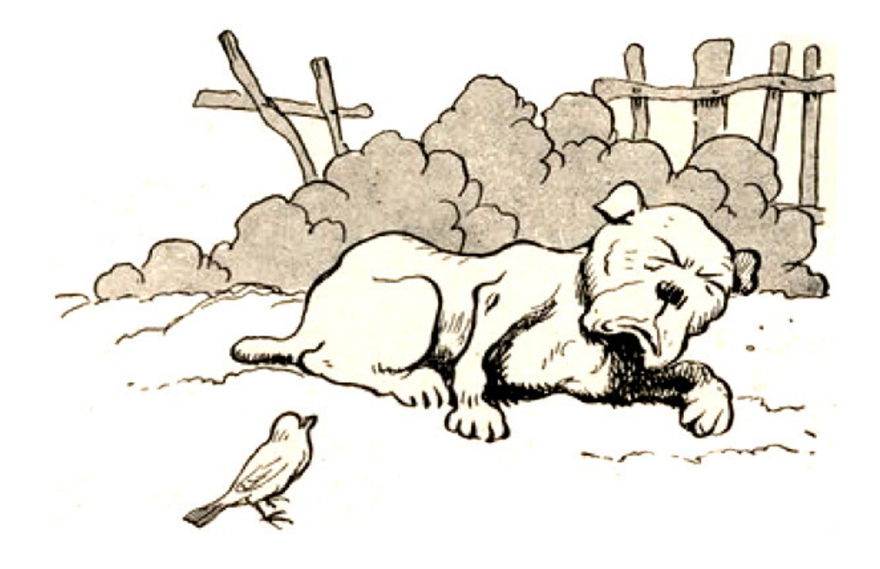
Puis sa désolation se transforme en colère. Ah ! S’il pouvait venger ses petits !

À cette pensée, il se redresse sur ses pattes, secoue ses ailes et part à la recherche de quelque dogue bien endenté, qui veuille prendre sa cause en main.

Il n’eut pas besoin de faire un long voyage. Tout près du cerisier où s’était accompli son malheur, Drouineau s’entendit héler d’une voix affaiblie.

Il se posa à terre, sautilla autour du buisson d’où partait la voix et découvrit, couché sur le flanc et paraissant sur le point de rendre le dernier soupir, un brave chien de chasse de sa connaissance.

« C’est vous que voilà, mon pauvre Morhou ! Et qui vous a mis en si mauvais point ?...



— L’avarice de mes maîtres qui me faisaient jeûner afin que je fusse plus dispos à courir sus aux larrons… J’ai fini par rompre ma chaîne, mais je n’ai pas mangé depuis deux jours et je me sens mourir de faim.

— Ah ! Morhou, si vous aviez été plus vaillant, c'est vous que j'aurais chargé de venger la mort cruelle et traîtresse de mes chers petits. Si vous saviez…

— Je sais tout, Drouineau, je n'ai pas bougé d'ici depuis ce matin. J'ai vu Renart déployer ses ruses habituelles pour tuer le héron ; je l'ai vu tromper le faneur ; je l'ai vu manger vos oiselets.

Si je n'avais pas été réduit comme je le suis, il n'en aurait pas tant fait. Ce n'est pas que je sois glorieux, mais quand je me portais bien, il n'y avait point dans le bois d'ours, de sanglier, de loup qui pût espérer m'échapper. Et que je fasse seulement un bon repas, je me retrouverai tout aussi fort, tout aussi leste que je fus jadis.

— Morhou, s'il ne tient qu'à moi, vous serez bientôt rassasié.

— En ce cas, Renart sera mis hors d'état de recommencer jamais, je m'y engage.

À ce moment, arrivait une voiture chargée de jambons et de lard fumé. Drouineau saute sur le cheval de limon et lui pique le crâne d'un coup de bec ; le cheval secoue sa tête. Une fois, deux fois, trois fois, Drouineau recommence ; le cheval hennit et se cabre.



Alors, sans relâche, Drouineau le pique au front, aux naseaux, au col ; le limonier rue dans les brancards, rompt ses traits et finalement s'abat.

Le charretier, qui somnolait assis sur le côté de sa voiture et n'avait pas aperçu l'oiseau, ne comprend rien à cette folie subite de son cheval.

Il saute à terre et, pendant qu'il essaye de remettre les choses en état, Morhou, qui n'a rien perdu de la manœuvre de Drouineau, tire un jambon de la charrette, le traîne sous un buisson et se met à le dévorer.

Survient le moineau.

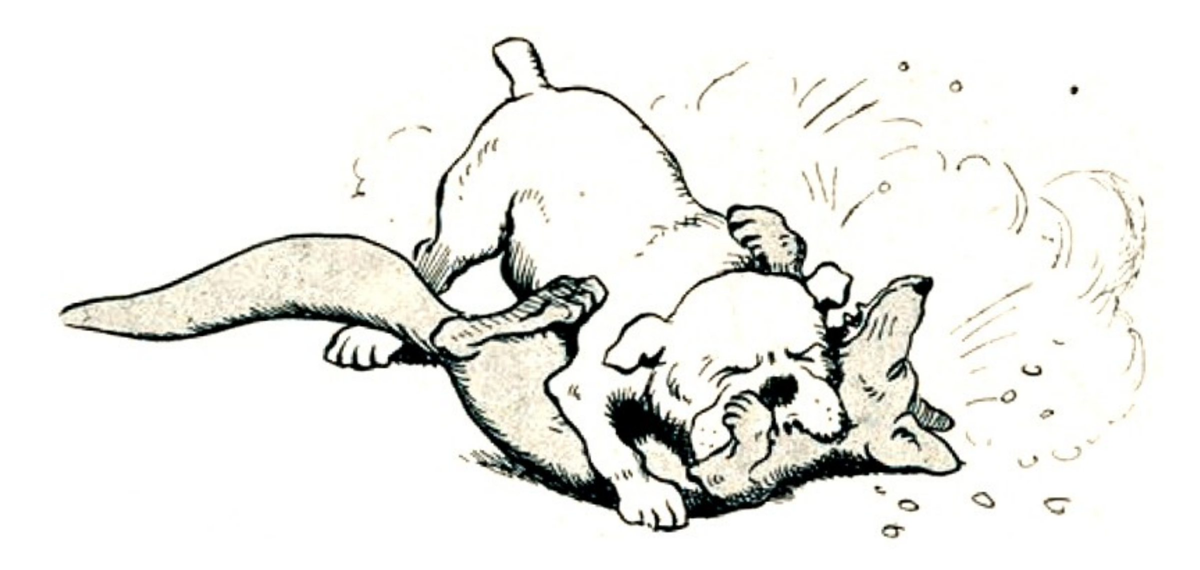


Morhou tire un jambon de la charrette et se met à le dévorer.

— Ah ! Petit Drouin, que de grâces je vous rends ! Et me voici tout à votre disposition.

— Ne vous pressez pas, bon Morhou, mangez et digérez à loisir, rien ne presse maintenant. Je me mets à la recherche de Renart.

Au bout d'un instant, Drouineau revint dire au dogue que le méchant roux dormait à l'ombre des roseaux, où l'infortuné Pinçart avait trouvé la mort.



Le chien s'y rend en toute hâte et, sans donner à Renart le temps de se reconnaître, il l'attaque, le mord, le secoue, le piétine, lui déchire les oreilles, met sa fourrure en guenilles, le roule parmi les pierres aiguës, et le laisse immobile, ne formant plus qu'une masse de chairs sanglantes et d'os brisés.



Vingt-quatrième et dernière aventure

Comment les juges du camp firent un dernier effort pour apaiser la querelle, et comment les serments furent prononcés par Renart et démentis par Ysengrin

Renart, pourtant, ne succomba point.

Blessé, agonisant, souffrant mille tortures, privé des consolations de sa chère Hermeline, il semblait arrivé au tréfonds du malheur, quand une chance lui survint. La chèvre Metbé le recueillit, le pansa et, à l'aide de drogues et de philtres dont elle avait le secret, le guérit. Dès qu'il se sentit mieux, il commença à regretter Maupertuis et parla d'y retourner. Malgré les conseils de Metbé qui savait la place encore, surveillée, il partit un beau soir après avoir bien remercié sa garde-malade et lui avoir solennellement promis de s'amender.



Ce que Metbé avait prévu se réalisa : le lendemain même de son arrivée, Renart était pris, garrotté et conduit devant le roi.

Ses ennemis avaient une telle hâte de vengeance que les fourches étaient dressées avant qu'il fût condamné à être pendu.

Toutefois, il ne désespérait point de s'en tirer encore. Quand il se trouva en face du roi, il commença à s'accuser de certaines fautes vénielles, pour mieux se disculper d'autres plus graves ; puis il supplia :

« Gentil roi, recevez votre baron à merci. Après avoir donné l'exemple du péché, je voudrais donner l'exemple du repentir. Je partirai pour la Terre-Sainte ; je ferai pénitence et jamais plus je ne serai l'occasion d'une clameur.

— Sire, appuya Grimbert, je me porte garant de Renart. Défendez-le du gibet, il s'en ira en pèlerinage et renoncera, pour toujours à sa vie de mauvais garçon.

— Il reviendra pire ! fit le roi. Tous font de même. Ils ajoutent à leur propre malice la malice sarrasine, qu'ils apprennent là-bas, et qui est considérable.

— Eh bien ! insista le blaireau, s'il plaît à votre Majesté, il ne reviendra pas, mais qu'il parte.

À ces mots, Renart sanglota si fort que Noble ne put se défendre d'en être touché.

— Ah ! méchant larron, fit-il, toujours éloigné du droit chemin, n'avez-vous pas mérité cent fois la hart destinée à vous pendre ?... Je ne devrais pas vous croire, et peut-être me repentirai-je de vous avoir fait miséricorde. Mais, devant tous, je donne ma parole royale que si vous commettez le moindre méfait, rien ne vous garantira plus de la potence. »

Ce disant, Noble releva avec bonté le coupable qui était à genoux, le visage dans la poussière.





La reine lui offrit un anneau d'argent, destiné à lui rappeler sa promesse de bien vivre désormais. Puis, faisant le tour de l'assemblée, il rompit le fétu de paix avec tous les barons présents.

Le voyant une fois encore rentré en grâce, ils lui firent bonne figure et plusieurs même lui dirent :

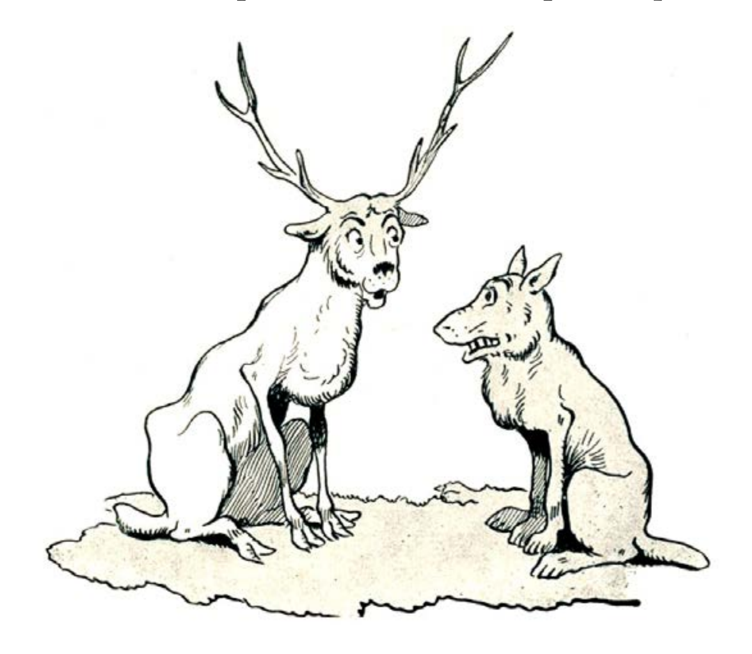
« Nous menions grand deuil de vous voir si mal en point.

Mais quand vint le tour d'Ysengrin, celui-ci prononça brutalement :

— Je ne romps point le fétu avec les félons, et je n'attends que le congé du roi pour demander la bataille en champ clos. »

La franche bataille n'était point le fait de Renart, quoiqu'il remportât assez souvent la victoire ; car s'il n'était pas le plus fort, il était le plus adroit et connaissait tous les tours qui existent en France et en Navarre. Mais cette fois, il se trouvait mal remis de la correction que lui avait infligée Morhou, ses reins étaient cassés, ses pattes vacillantes, et il se sentait faible comme un vieillard. Il craignait avec raison de ne pouvoir supporter l'assaut d'Ysengrin.

Le roi, tout fâché qu'il fût du retour de cette querelle qu'il croyait apaisée, ne put refuser au loup la bataille en champ clos qu'il réclamait. Il chargea donc Brichemer de régler et de diriger le combat. Le sénéchal s'adjoignit Brun et Baucent, qui étaient équitables et qui connaissaient parfaitement tout ce qui concerne armes, joutes et autres choses de même sorte.



Mais, auparavant, le sage Brichemer voulut faire une dernière tentative de conciliation.



Le sénéchal s'adjoignit Brun et Baucent qui connaissaient tout ce qui concerne les armes

Il se rendit auprès du loup et lui dit :

« Il est fâcheux pour toute la noblesse que vous persistiez dans votre rancune. Qu'avez-vous à y gagner, sinon le mécontentement du roi ? D'autres avaient à se plaindre de Renart qui n'ont point refusé de rompre avec lui le fétu de paix. Recevez-le donc à composition. Noble et tous les barons vous en sauront gré.

— Vous perdez vos discours, répondit Ysengrin. Que je sois mis en charbon si jamais je m'accorde avec ce traître. Le plus long jour d'été ne suffirait pas à raconter tout le tort qu'il m'a fait, tous les maux dont il m'a accablé. Je sais que le roi lui fut toujours favorable, mais peu m'en chaut. Je veux la bataille et je l'aurai. La paix ne peut se faire que dans le champ ; et j'ai tout lieu de croire que c'est ce mauvais roux qui en paiera les frais. »

Cette réponse fut rapportée au roi qui s'en montra fort courroucé, mais qui, dans sa justice, prononça néanmoins :

« Je ne peux que maintenir le droit du connétable.

Et comme le peuple se pressait autour des barrières, demandant à grands cris que la bataille commençât, le roi ordonna :

— Sénéchal, livrez le champ !

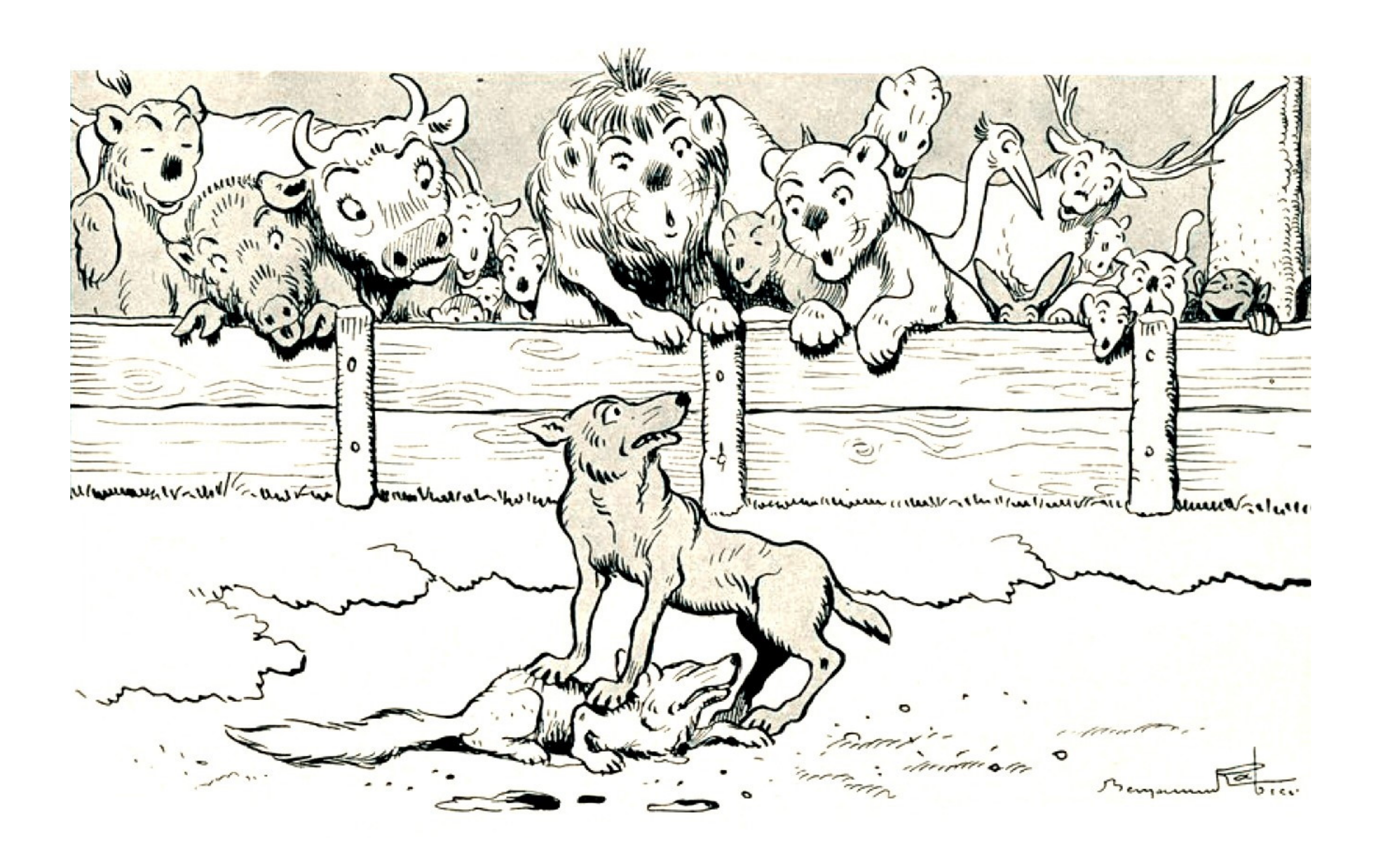
Quand Renart, affaibli, impotent, se vit en face d'Ysengrin, qui se montrait plein de force et d'ardeur, il essaya encore de le fléchir.

— Messire connétable, dit-il humblement, prenez l'amende que je vous offre ; ceux de ma parenté vous feront hommage, et je m'éloignerai pour toujours.

— Ne vous inquiétez point du voyage, répondit le loup avec arrogance ; au sortir de mes mains, vous serez délivré du souci de chercher désormais aucun gîte.

— Savoir encore, murmura Renart, qui reprenait confiance en sa fortune habituelle. 'Qui mal cherche, mal lui vient' dit le sage. Puisse-t-il, en l'occurrence, avoir raison ! »

Mais la lutte était trop inégale. En rien de temps, Renart fut terrassé, piétiné, boulé par son adversaire qui le maintint sous ses quatre pieds, en jetant autour de lui un regard de triomphe.



Brichemer allait le proclamer vainqueur, quand Renart, d'un effort désespéré, releva la tête et mordit Ysengrin au ventre, si cruellement que l'autre tomba défaillant sur le sol, en poussant des cris de douleur. Et ce fut au milieu d'un grand tumulte que le sénéchal déclara incertain le résultat de la bataille.



ÉPILOGUE

Renart, accompagné d'Hermeline, regagna Maupertuis à petites journées. Là, les bons soins et surtout l'affection dévouée de son épouse le remirent encore une fois sur pieds.

Mais Renart n'est plus Renart. Précocement vieilli, impotent, valétudinaire, il a dit adieu aux grandes expéditions et se contente d'une chasse honnête autour de ses domaines.

Il a surtout renoncé aux malices, qui firent son exécrable célébrité. Quand il songe à sa vie passée, il la regrette et s'étonne même d'y avoir pris tant de plaisir ; car elle ne fut exempte ni d'accidents ni de déboires. S'il berna les autres, il fut berné plus souvent qu'à son tour.

Dans l'impossibilité où il se trouve de réparer le mal qu'il a fait, il cherche à empêcher que ses enfants ne l'imitent. Il ne peut pas grand-chose en ce qui concerne Malebranche et Percehaye, qui courent le monde et sont, par malheur, d'assez mauvais garçons ; mais il élève de son mieux le jeune Rovel et se promet d'en faire autant pour les petits renardeaux qui lui naîtront dans l'avenir. Ses conseils, il faut l'espérer, vaudront mieux que ses exemples.

Le sage Brichemer, la bonne Metbé, Baudoin, Belin, qui a pardonné, et le fidèle Grimbert viennent le visiter de temps en temps et l'entretiennent dans ces pensées édifiantes.

Et Renart, qui prend grand plaisir dans leur amitié paisible, murmure parfois avec un mélancolique retour en arrière :

Mieux vaut pourtant la brise que l'aquilon ; mieux vaut l'amour que la haine.



